LA GALÈRE ENGLOUTIE

Henri Vernes

UNE AVENTURE DE
BOB MORANE

marabout-junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE

LA GALÈRE ENGLOUTIE

MARABOUT

Chapitre I

Son petit maillet de buis levé au-dessus du pupitre, le commissaire-priseur cria d'une voix où perçait à la fois une pointe d'angoisse et de réprobation :

— Quarante mille francs seulement pour cette merveilleuse statuette précolombienne… Quarante mille francs ! Personne ne dit mieux ? Un, deux, trois… Adjugé pour quarante mille francs !

Et la petite idole de jadéite que, jadis, une tribu chibcha avait peut-être adorée à l'égal d'un dieu, alla grossir la masse déjà respectable des objets vendus et attendant le bon vouloir de leurs nouveaux propriétaires.

Ce matin-là, il y avait grand monde dans la salle de l'Hôtel Drouot, car on y vendait les biens du baron de Laville, le célèbre collectionneur, décédé depuis peu. Pendant toute sa vie, le malheureux baron, parcourant inlassablement le monde, avait réuni un tas de choses curieuses et précieuses dans son château de Saint-Cloud et, à présent qu'il était mort, ces mêmes objets se dispersaient aussitôt comme saisis de panique. Un tel choc en retour aurait pu permettre aux assistants de se pénétrer de la vanité de toutes choses en ce bas monde, mais les clients de l'Hôtel Drouot n'appartenaient pas, pour la plupart, à la très sage et très restreinte corporation des philosophes. Il y avait là des marchands voyant seulement une occasion de gagner de l'argent et des amateurs qui, négligeant l'exemple du baron de Laville, croyaient pouvoir jouir à jamais des biens terrestres. Ensuite, il y avait aussi les curieux. Ils se reconnaissaient à leur détachement, leur indifférence, voire leur distraction soudain interrompue par l'apparition d'une pièce rare ou l'énoncé d'un nom prestigieux, tel que Corot, Rodin ou Van Gogh. Alors, un murmure d'admiration leur échappait, mais là s'arrêtaient leurs manifestations d'intérêt, et l'on devinait à leur air guindé qu'ils

évitaient soigneusement tout geste que le commissaire-priseur aurait pu prendre pour une quelconque surenchère.

Il eut cependant été difficile de classer les deux hommes qui, assis côte à côte au quatrième rang, suivaient les débats d'un œil à la fois amusé et attentif. À coup sûr, ce n'étaient pas des marchands, car aucune hargne ne se lisait sur leurs traits quand une belle pièce était adjugée. Des amateurs ? De simples curieux ? Ni l'un ni l'autre, sans doute, car, s'il y avait de l'intérêt dans leurs regards, la concupiscence en était cependant absente. Ils étaient là en spectateurs, sans plus, et ils assistaient à la mise aux enchères comme des amateurs de spectacles sportifs assistent à un beau match de football ou de boxe, jugeant avec passion une incomparable œuvre d'art comme ils auraient jugé un shoot parfait ou un crochet puissant.

Bruns et jeunes tous deux, ayant à peine atteint la trentaine, ils étaient de haute taille, minces, avec des épaules vigoureuses. Mais là s'arrêtait leur ressemblance. L'un, au visage osseux et dur, aux regards volontaires, offrait, avec ses cheveux coupés en brosse et son veston de tweed, l'image parfaite du sportif enragé, prêt à risquer sa vie pour une cause qui en vaudrait la peine, à bord d'un avion à réaction ou d'une voiture de course. Chez le second, il y avait plus de mollesse dans le maintien et sur ses traits fins et racés, dans l'ordonnance parfaite de sa chevelure brillante. Son complet gris foncé sortait certainement de la boutique d'un maître tailleur de Bond Street et devait, à coup sûr, valoir son pesant d'or.

À vrai dire, Robert Morane – c'était le nom du sportif au veston de tweed – et Frank Reeves étaient les meilleurs amis du monde. Ils s'étaient connus dans des circonstances suffisamment tragiques – au cours de périlleuses aventures en Nouvelle-Guinée[1] – pour pouvoir s'apprécier mutuellement. Reeves était l'héritier d'une des plus grosses fortunes des États-Unis et il eut pu, s'il l'avait voulu, acheter l'Hôtel Drouot tout entier et son contenu, et cela sans même compromettre l'équilibre de son budget. Morane, lui, ancien Flying Commander de la Royal Air Force, héros de la bataille d'Angleterre, ex-pilote de ligne en Nouvelle-Guinée, écrivait ses mémoires de

guerre et d'aventures chez les Papous, mémoires qui, dès leur parution dans les journaux d'Europe et d'Amérique, avaient valu à leur auteur, sinon la célébrité, tout au moins une notoriété fort enviable. Il rêvait déjà à de nouveaux exploits, lorsque Frank Reeves était venu des États-Unis à la fois pour le revoir et visiter Paris, cette ville dont le nom chante toujours secrètement au fond du cœur des hommes.

Pour l'instant, en fait d'aventures, Bob Morane devait se contenter de cette vente à l'Hôtel Drouot, où la curiosité les avait menés, lui et Frank. Il faut dire que la collection du baron de Laville offrait aux spectateurs un incomparable choix de curiosités. Déjà, entre cent autres choses, on avait adjugé le couple de têtes coupées et réduites par les Indiens jivaros de l'Équateur, quatre cheveux de l'empereur Napoléon, une chemise ayant appartenu à Buffalo Bill et un bizarre instrument de supplice chinois ressemblant vaguement à un cure-pipe perfectionné.

Soudain, Reeves poussa Bob du coude pour attirer son attention. Sur l'estrade, un commissionnaire brandissait une petite toile, selon toute évidence fort ancienne, représentant un visage de jeune femme traité à la manière italienne. Pourtant, le sujet lui-même en était insolite, car la jeune femme, ayant servi de modèle au peintre, n'avait rien du genre de beauté fleurissant sur les rives du Tibre ou du Pô. Si elle avait dû évoquer un fleuve, c'eût été plutôt le Nil, car tout en elle rappelait ces images, peintes ou sculptées, de princesses égyptiennes, trouvées dans les vieux tombeaux de la Vallée des Rois. Elle en possédait le profil pur et sobre, vaguement négroïde, les lèvres généreusement ourlées, les longs yeux en amande, ces « yeux de gazelle » si chers aux poètes arabes, et le cou délié et flexible. Une sorte de diadème surmonté du naja sacré venait parfaire l'illusion. Selon toutes probabilités, il s'agissait là d'une peinture italienne de la Renaissance. Tout dans la facture le disait. Mais qu'un peintre italien de cette époque eut justement brossé un tel visage pouvait paraître étrange. On était loin du sourire de Mona Lisa. Et, pourtant, il y avait une telle vie, une telle vérité dans les traits de l'énigmatique jeune femme qu'on ne pouvait douter de son existence passée.

— Crois-tu qu'elle soit si belle ! fit Reeves à l'adresse de Morane.

— Tu devrais plutôt dire qu'elle a été belle, rétorqua Morane avec un sourire teinté d'ironie, car si cette charmante personne a un jour existé, ce fut il y a pas mal d'années. Aujourd'hui, elle serait tout juste bonne à mettre derrière une vitrine, au Musée d'Archéologie, avec la mention « Défense aux personnes sensibles de regarder ».

— Il est impossible de discuter avec un sceptique de ton espèce, dit-il. Tu ne nieras pas, j'espère, que cette toile est exquise…

— Je ne le nie pas, répondit Bob, très sérieusement cette fois, et tout compte fait, je retire mon allusion au Musée d'Archéologie.

Déjà, le commissaire-priseur avait commencé son petit boniment, tendant à vanter l'authenticité et les qualités de la toile qui, selon lui, était due au pinceau de Fosco Pondinas, un élève du célèbre Raphaël. Mais la peinture italienne ne devait pas avoir le don de plaire ce jour-là aux amateurs car, d'un prix de départ de trois cent mille francs, la toile descendit à cinquante mille francs sans qu'un seul acheteur se fût manifesté.

Avec entêtement, le commissaire-priseur répéta sa dernière offre :

— Voyons, qui dit cinquante mille francs pour cette splendide toile de Fosco Pondinas ? Cinquante mille francs !…

Au premier rang des spectateurs, un petit vieillard vêtu de noir, portant lunettes, col à coins cassés et barbiche de chèvre, leva timidement la main droite. Aussitôt, le commissaire-priseur triompha.

— Cinquante mille francs ! J'ai dit cinquante mille francs ! Qui dit mieux ?…

Il y eut un long silence, puis, à la grande surprise de Morane, Frank Reeves leva la main à son tour, indiquant ainsi qu'il surenchérissait.

— Soixante-quinze mille francs ! jeta le commissaire-priseur.

Aussitôt, la main du petit vieillard barbichu se leva à nouveau.

— Cent mille francs !

Calmement, Frank Reeves surenchérit.

— Cent vingt-cinq mille francs !

À partir de ce moment, une lutte serrée s'ouvrit entre l'Américain et le petit vieillard, et les enchères montèrent en flèche. À un

moment donné, Bob posa la main sur le bras de son ami et lui souffla :

— Arrête les frais, mon vieux. Tu aurais presque un petit Rembrandt ou un Renoir pour ce prix-là.

Mais Frank ne l'écoutait pas et continuait à lancer ses surenchères. À un moment donné, ne pouvant soutenir la concurrence du jeune milliardaire, le petit vieillard se dressa, arracha ses lunettes, les jeta à terre et se mit à les piétiner avec rage. Ensuite, il sortit d'un pas rapide, en maugréant des paroles vengeresses.

— Un million huit cent mille francs ! cria le commissaire-priseur. J'ai un million huit cent mille francs pour cette charmante toile de Fosco Pondinas, élève de Raphaël ! Personne ne dit mieux ?…

Personne ne disait mieux, et l'image de la pseudo-princesse égyptienne devint, pour un prix vraiment surfait, la propriété de Frank Reeves.

— Te voilà bien avancé, mon vieux Frank, fit Morane. Non seulement tu viens de jeter ton argent par les fenêtres, mais en outre, tu sembles avoir rendu ce pauvre petit vieillard bien malheureux.

— C'est bien cela qui me chagrine, dit Reeves. Mais pourquoi donc tenait-il tant à avoir cette toile ?

— Et toi, demanda Morane, pourquoi y tenais-tu à ce point ?

Reeves ne répondit pas, et ce silence ne manqua pas d'intriguer Morane.

Il connaissait son ami et il savait que, malgré sa colossale fortune, celui-ci n'appartenait pas à cette sorte d'êtres capricieux et futiles, aimant faire étalage de leur richesse. Vraiment, l'engouement de Frank et du petit vieillard pour l'œuvre d'un peintre inconnu paraissait de plus en plus étrange au Français.

Pourtant, Bob aurait été plus intrigué encore s'il avait pu surprendre les paroles échangées par deux individus qui, depuis le début de la mise en vente, se tenaient debout au fond de la salle.

— Pourquoi n'as-tu pas surenchéri ? demandait le plus petit des deux hommes à son compagnon, un rouquin bâti en force. Tu sais bien que le patron voulait cette toile.

— Oui dit l'autre, il la voulait, mais le monsieur en gris la voulait aussi – il désignait Frank Reeves – et c'est le genre de type qui, s'il était à vendre, achèterait le Panthéon sans même sourciller. Le patron a de l'argent, mais pas à ce point…

— Pourtant, il veut cette toile.

Le plus grand des deux hommes cligna de l'œil :

— Il l'aura, je te le certifie, et pour pas cher…

— Que veux-tu dire ?

— Tout simplement que ces deux messieurs vont sans doute sortir en emportant la toile en question. Il nous suffira de les suivre. Puis, arrivés dans un endroit désert, nous les aborderons et leur dirons poliment : « Messieurs, veuillez nous remettre ce tableau…».

— Et s'ils ne veulent pas nous le donner ?

Le grand rouquin ricana et étendit une main aussi large qu'une assiette à déjeuner, pour la refermer ensuite avec force, comme s'il écrasait quelque chose.

— S'ils ne veulent pas, fit-il, nous cesserons d'être polis.

*

* *

Par la rue de Richelieu, Bob Morane et Frank Reeves se dirigeaient vers les berges de la Seine où, sur la rive gauche, Morane possédait un appartement petit mais confortable. C'était le printemps et il faisait beau. Les deux amis avaient donc décidé de marcher un peu pour jouir à leur aise et des rayons de soleil et du sympathique laisser-aller de la capitale. Sous son bras droit, Frank Reeves portait la toile de Fosco Pondinas, simplement enveloppée dans une grossière feuille de papier d'emballage.

Devisant gaiement, Frank et Bob parvinrent aux abords du Palais Royal, traversèrent la rue de Rivoli et s'engagèrent sous les arcades donnant accès aux jardins du Louvre.

Comme ils arrivaient à hauteur de l'Arc de Triomphe du Carrousel, à un endroit peu fréquenté par les piétons, une auto noire s'arrêta à leur hauteur et deux individus à la mise recherchée et voyante, aux traits lourds et sournois, en descendirent. Le plus

grand, un rouquin au visage marqué par la petite vérole, porta un doigt au bord de son chapeau de feutre et, s'adressant à Frank Reeves, dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre amène :

— Vous portez là un colis bien encombrant, monsieur. (Il désignait le tableau toujours entouré de son papier d'emballage.) Peut-être pourrais-je vous aider à le porter… ? Il se tut pendant quelques secondes puis continua d'une voix rauque et moqueuse :

— Seulement voilà, nous n'irons sans doute pas par le même chemin…

— Et si je refuse de vous laisser m'aider à le porter ? demanda l'Américain d'une voix calme.

— Alors, dit l'autre, mon ami et moi serons obligés de vous le prendre de force.

En disant cela, le rouquin gonflait sa poitrine et roulait les épaules à la façon d'un ours de foire, dans le but évident d'en imposer à son interlocuteur. Frank parut fort impressionné par cet étalage de force brutale. De la main gauche, il prit le tableau qu'il continuait à tenir serré sous son bras droit, et il le tendit au rouquin.

— Je crois qu'il est plus sage de vous obéir, dit-il timidement. Voilà ce que vous voulez, et passez votre chemin…

Le rouquin eut un sourire béat et suffisant. Il tendit la main vers le tableau.

— Au moins vous, dit-il, vous n'êtes pas contrariant. C'est un véritable plaisir de…

Sa phrase s'acheva dans un cri de douleur accompagné d'une affreuse grimace. Le pied de Reeves venait de l'atteindre juste sous la rotule. Une fraction de seconde plus tard, un maître coup de poing, décoché à la pointe du menton, l'envoyait étourdi sur le pavé.

— Vous êtes mal tombé, *old chap*, fit froidement Reeves. J'ai pas mal pratiqué la boxe jadis, à Harvard, et à l'armée, on s'est entêté à nous apprendre quelques coups vaches…

De son côté, Morane n'était pas demeuré inactif. Au moment où le second individu avait voulu se précipiter au secours de son complice, il l'avait saisi par la manche et le revers de son veston et tiré en avant, tandis que son pied, dans un violent mouvement de

balancier, lui fauchait les deux jambes en un classique *okuri ashi barai* japonais.

Arraché du sol, l'homme tomba lourdement sur le côté, appréciant ainsi toute la dureté des dallages parisiens.

— Une bien belle chose, le judo, déclara Morane de façon sentencieuse.

Visiblement, les deux agresseurs ne semblaient pas décidés à reprendre le combat. Devant la décision et la maîtrise de leurs adversaires, ils se déclaraient battus dès l'issue de la première manche. Ils se relevèrent péniblement. À présent, le rouquin avait tout perdu de sa suffisance.

— Un bon conseil, dit Morane d'une voix sèche. Filez avant que nous nous décidions à appeler la police et, à l'occasion, quand vous nous croiserez dans la rue, changez de trottoir, cela vaudra mieux pour votre santé à tous deux…

Sans insister davantage, les deux individus remontèrent en maugréant dans leur voiture et, après un virage périlleux, repartirent en direction de la rue de Rivoli. Quand la voiture eut disparu, Morane et Reeves reprirent paisiblement leur chemin.

— J'ai l'impression que ta prodigalité nous vaut déjà des ennuis, fit Morane au bout d'un instant.

Reeves secoua les épaules avec insouciance.

— Bah ! deux malandrins qui, se trouvant à l'Hôtel Drouot, y ont assisté à la vente du tableau. Ils ont cru que celui-ci valait réellement la somme pour laquelle je l'ai acheté, et ils ont décidé de se l'approprier.

Morane eut une moue incrédule.

— Je ne suis pas de ton avis, dit-il. Ce tableau ne me dit rien qui vaille. Si l'on me disait qu'il fut peint par Satan en personne, je n'en serais pas autrement surpris. Il doit y avoir quelque chose de louche là-dessous. Une malédiction, que sais-je…

Frank Reeves éclata de rire.

— Mon cher Bob, ton goût pour l'aventure te fait voir des choses fantastiques là où il n'y en a guère. Deux chenapans tentent de ravir une peinture qui, pensent-ils, possède une très grande valeur, et voilà qu'aussitôt ton esprit se met à vagabonder. Là où il y a

seulement un modeste fait divers, tu échafaudes quelque histoire rocambolesque.

À son tour, Morane se mit à rire.

— Peut-être as-tu raison, fit-il. Mon besoin d'action me pousse sans doute à imaginer des choses impossibles. Je commence vraiment à me rouiller. Ah ! quand aurai-je de nouveau l'occasion de monter à bord d'un avion de combat, ou quand pourrai-je encore faire naufrage chez les Papous ?

Ils étaient arrivés au bord de la Seine. En face d'eux se détachait la silhouette déliée du Pont des Arts et, plus haut, la massive coupole de l'Académie.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient dans l'appartement de Morane, sis sur le quai Voltaire, au-dessus de la boutique d'un marchand de livres et d'estampes.

Aussitôt entré dans le petit salon-bureau, meublé avec goût mais où un harmonieux désordre laissait l'empreinte du maître de céans, Reeves se mit en devoir de débarrasser le tableau de son enveloppe de papier brun, et il le posa à plat sur une table basse. Vu de près, le profil de la jeune femme perdait un peu de son mystère. Certes, il gardait son caractère insolite, mais l'attention était distraite par les détails mêmes du tableau et, notamment, par le fin réseau de craquelures couvrant la surface peinte. L'exécution de la peinture elle-même était soignée, rigoureuse et veloutée à la fois. Les tons beiges du fond repoussaient à merveille la carnation foncée du visage et l'or rougeâtre du diadème dont chaque ciselure était représentée avec une précision scrupuleuse. Ne jouissant pas de la célébrité d'un Raphaël, d'un Titien ou d'un Michel-Ange, Fosco Pondinas, dont le nom se lisait avec peine dans le coin inférieur droit de la toile, avait dû posséder cependant un certain talent.

Frank Reeves admirait l'image de l'Égyptienne inconnue avec un évident ravissement.

— On ne peut supposer, dit-il en se tournant vers Bob, que l'artiste ait tiré ce portrait de sa seule imagination. Ces traits sont trop vivants pour n'avoir pas appartenu à une personne réelle. Pourtant, le peintre et son modèle n'ont pu vivre à la même époque. Si ce portrait a été peint d'après nature, il a dû l'être au cours de

quelque séance médiumnique, à moins que l'artiste ait eu le moyen de voyager dans le temps…

Morane regarda son ami avec inquiétude. Il espérait lire de l'ironie sur ses traits, mais Reeves semblait avoir parlé avec le plus grand sérieux.

— Hé, minute ! s'exclama Bob. Cette fois, c'est toi qui dramatises les choses. Tout à l'heure, je parlais de malédiction et voilà que toi, à présent, tu parles d'évocation d'esprits et de machines à explorer le temps. Sans doute, Fosco Pondinas a-t-il tout simplement choisi une jeune Romaine aux traits vaguement africains pour, après lui avoir collé sur le crâne un diadème de carnaval, la peindre en princesse égyptienne.

Tout en parlant, Morane n'avait cessé de fixer la toile. Soudain, il devint grave.

— N'empêche, fit-il encore, que ce portrait est un réel chef-d'œuvre et que, malgré mes réserves sur la personnalité du modèle, je le verrais avec plaisir accroché à mon mur. Je vais même te demander une faveur…

Reeves leva sur son ami des regards interrogateurs.

— Demande-moi ce que tu veux fit-il, un million huit cent mille francs, ou même dix millions, je te les donnerais avec plaisir. Mais pas le tableau…

— Il suffira d'en faire une copie, répondit Bob. Le sujet me plaît et par sa forme et par ses couleurs. Pour le reste, qu'il soit ancien ou non, je m'en moque comme de ma première dent. Je connais un peintre spécialisé dans les copies de tableaux anciens. En quelques coups de pinceau, il aura confectionné une sœur jumelle à ta princesse égyptienne…

Le visage de Frank s'éclaira. Il parut soudain soulagé.

— C'est cela, dit-il, faisons faire cette copie. De cette façon, nous serons deux à supporter les conséquences de la malédiction s'il y en a une.

— J'ai eu tort de lever ce lièvre, remarqua Morane. Tu te lances maintenant à sa poursuite à la façon d'un lévrier qui a perdu la tramontane. Te voilà bien devenu superstitieux tout à coup…

Reeves ne releva pas l'allusion. Il se mit à renvelopper la toile dans son papier brun.

— Descendons déjeuner, dit-il. Ensuite, nous irons rendre visite à ton ami le copiste.

Bob et Frank se retrouvèrent bientôt sur les quais, pour s'enfoncer presque aussitôt dans la calme rue de Seine. Reeves portait le petit tableau sous son bras. Ce n'était là qu'un peu de toile et de bois légers et, pourtant, dans cette toile et dans ce bois, il y avait tout le poids redoutable et grisant de l'Aventure…

Chapitre II

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés depuis l'achat, par Frank Reeves, de l'œuvre de Fosco Pondinas. La copie en était terminée, mais elle demeurait chez le peintre pour y achever de sécher et pour y recevoir les dernières manipulations destinées à lui donner la patine ancienne. L'original, soigneusement mis en valeur par un maître encadreur, avait, en attendant que Frank Reeves l'emportât aux États-Unis, été exposé en bonne et due place dans le salon-bureau de Morane.

Ce soir-là – il était sept heures – Bob attendait le retour de Frank Reeves, parti en courses à travers Paris. Le Français, retenu chez lui par son travail d'écrivain, venait tout juste de mettre le point final au dernier chapitre de ses aventures chez les Papous, réclamées à cor et à cri par son éditeur, et il poussa un grand soupir de soulagement.

Abandonnant sa machine à écrire, qui avait crépité durant tout l'après-midi, Morane se laissa aller en arrière dans son fauteuil et jeta un long regard vide à travers la pièce. Immédiatement, ses yeux tombèrent sur le tableau accroché au mur d'en face, et il ne put plus les en détacher. Malgré lui, Bob se sentait attiré par le mystère émanant de ce visage dont les traits, quelques jours plus tôt, lui étaient encore inconnus.

— Qui es-tu, belle princesse ? demanda-t-il à mi-voix. Ah ! si tu pouvais parler, peut-être nous dirais-tu ton secret ! Allons, cesse de jouer les Sphinx, et raconte-nous ton histoire…

Mais la princesse, si princesse il y avait, étant infiniment plate et confinée dans un monde à deux dimensions ne pouvait évidemment pas parler. Si elle l'avait pu, elle n'aurait sans doute rien eu à dire, car son secret ne devait exister que dans les esprits romantiques de Bob et de Frank. Depuis l'agression dont les deux amis avaient été victimes – si l'on peut dire – dans les jardins du Louvre, plus rien ne

s'était passé et, fort probablement, la belle aventure escomptée avait depuis longtemps tourné court.

« Allons, songea Morane, puisque l'aventure ne daigne pas venir à moi, je serai forcé d'aller à elle. Irai-je chez les Indiens jivaros me faire réduire la tête à la grosseur du poing, ou m'enfoncerai-je dans les marais d'Afrique, à la recherche d'un grand saurien préhistorique qui, paraît-il, y vivrait encore en parfaite santé ? Si je le voyais et le ramenais en laisse, peut-être me croirait-on…»

À ce moment, on sonna à la porte de l'appartement. Un coup sec et précis. Bob sursauta. « Tiens, qui cela peut-il être ? Frank a une clé et tous mes amis sonnent trois coups, deux longs et un bref. Enfin, allons voir. Comme j'ai payé mon tailleur, je ne risque guère grand-chose…».

Il se leva, se dirigea vers la porte d'entrée et l'ouvrit. Un homme se tenait sur le seuil. Grand, mince, vêtu avec sobriété et élégance, il pouvait avoir quarante ou quarante-cinq ans. Son visage étroit, barré par une fine moustache et aux yeux trop noirs, n'inspirait guère la sympathie. Pourtant, Bob savait depuis toujours qu'il ne fallait pas trop se fier aux apparences, ce qui ne l'empêchait d'ailleurs pas de s'y fier à la moindre occasion.

— Monsieur Robert Morane, je présume ? demanda l'homme avec un léger accent méridional.

— C'est bien moi, fit Bob, mais puis-je savoir à qui j'ai l'honneur ?…

— Mon nom est Leonide Scapalensi. Puis-je me permettre d'entrer un instant ?…

— Si cela peut vous faire plaisir, pourquoi pas ? dit Bob en s'effaçant devant son visiteur.

Celui-ci traversa le hall en deux enjambées et pénétra directement dans le salon-bureau, dont il fit aussitôt l'inspection d'un regard scrutateur. Il tomba en arrêt devant l'image de la « Princesse Égyptienne » et la désigna en pointant le menton en avant.

— Jolie chose…

— Pas mal, répondit Bob sans s'engager autrement.

— Si je ne me trompe, c'est là une œuvre de Fosco Pondinas, fit encore Scapalensi.

— Ou vous avez d'excellents yeux pour pouvoir lire, de si loin, la signature à demi-effacée de l'artiste, ou vous êtes un grand connaisseur, dit Bob en se demandant où son visiteur voulait en venir.

Monsieur Leonide Scapalensi eut un sourire énigmatique dans lequel Morane n'aurait pu dire s'il y avait de l'ironie ou de la condescendance.

— Je connais très bien l'œuvre de Fosco Pondinas, fit-il, car je possède de nombreuses toiles de lui. Peut-être n'a-t-il pas la réputation qu'il mérite, mais il est fort possible qu'on le redécouvre un jour et que son nom brille auprès de ceux de Michel-Ange, de Raphaël, du Titien…

Là, Morane trouva que Scapalensi exagérait un peu. Pondinas avait possédé sans doute un beau talent mais, à coup sûr, il n'avait jamais pu rivaliser avec les grands maîtres. Scapalensi, à supposer qu'il fut réellement connaisseur, aurait dû le savoir. Mais peut-être était-il entiché de l'œuvre de Pondinas au point de commettre, comme tout amateur passionné, de graves erreurs de jugement.

— Si je comprends bien, fit Morane qui commençait à deviner les intentions de son interlocuteur, vous collectionnez les œuvres de Pondinas ?

Scapalensi acquiesça.

— C'est bien cela dit-il, et j'aurais eu un grand plaisir à ajouter cette toile à ma collection. Malheureusement, j'étais en voyage aux États-Unis lors de la vente des collections de Laville. Lors de mon retour, il y a quelques jours, j'ai appris que cette toile, connue des amateurs sous le nom de « La Belle Africaine », avait été acquise par un riche Américain du nom de Frank Reeves. Après une rapide enquête, j'ai su que cet Américain habitait chez vous, et me voilà…

Un long silence s'établit entre les deux hommes. Le premier, Leonide Scapalensi le rompit.

— Je suis sûr, monsieur Morane, que vous comprenez à présent le motif de ma visite.

— Je le comprends très bien, monsieur Scapalensi. Malheureusement, je ne puis rien pour vous. Ce tableau appartient à mon ami…

— Qui l'a acheté un million huit cent mille francs, n'est-ce pas ? C'est-à-dire fort au-dessus de sa valeur réelle. Pourtant, je suis prêt à le lui racheter pour deux millions.

— Pour un prix plus surfait encore donc, remarqua Bob avec un sourire.

Scapalensi lui rendit son sourire.

— Je suis amateur des œuvres de Fosco Pondinas, ne l'oubliez pas, et les amateurs ne reculent devant aucun sacrifices.

— Je comprends fort bien cela, mais, hélas ! je crains que cette toile ne soit pas à vendre, même pour dix millions. Mon ami paraît y tenir, du moins pour le moment, et quelques millions de francs français de plus ou de moins pour lui…

— Sont comme mille ou deux mille francs de plus ou de moins pour vous, n'est-ce pas, monsieur Morane ?

— C'est cela tout juste…

À nouveau Scapalensi eut son sourire énigmatique. Il avait l'air d'un chat jouant avec une souris. « S'il savait à quel genre de souris il a affaire, songea Bob, les poils de sa moustache se hérisseraient. » Vraiment, son visiteur lui devenait de moins en moins sympathique.

— Puisque vous ne possédez pas l'énorme fortune de votre ami, continuait Scapalensi, nous pourrions peut-être nous entendre.

— Peut-être, dit Bob, qui commençait à s'amuser prodigieusement. Dites toujours…

— C'est bien simple. J'ai là, dans la poche de ma veste, une liasse composée de cent billets de dix mille francs. Un million. Ce million est à vous mais, en échange, vous me laissez emporter le tableau. Par la suite, vous vous arrangerez bien pour raconter quelque fable à votre ami…

Très doucement, Bob se mit à rire. C'était à présent la souris qui allait jouer avec le chat, et ce retournement de la situation le comblait d'aise.

— C'est cela, dit-il, quand Frank rentrera, je lui dirai avoir ouvert ma porte à un inconnu. Cet inconnu m'aura alors assommé pour fuir ensuite avec « La Belle Africaine ».

À présent, Scapalensi riait aussi, à la façon de quelqu'un qui, venant de surmonter un obstacle, extériorise sa satisfaction.

— Vous comprenez vite, monsieur Morane, fit-il avec un clignement de paupières complice.

Soudain, le visage de Bob se transforma, la gaieté le quitta, pour faire place à une expression dure et tendue.

— C'est vous qui comprenez mal, monsieur Scapalensi. Vous ne comprenez pas que, vos billets de dix mille francs, vous pouvez en faire des papillotes pour friser les pointes de votre moustache. Vous ne comprenez pas non plus que, si dans cinq secondes, vous n'avez pas vidé les lieux, vous descendrez les escaliers sur le bas du dos.

Une stupeur totale bouleversa les traits de Scapalensi.

— Monsieur, dit-il, je ne vous permettrai pas…

— Je me passerai bien de votre permission, dit Bob d'une voix tranchante et en faisant un pas en avant. Je commence à compter jusqu'à cinq, monsieur Scapalensi…

Le courage ne devait pas être la vertu dominante du collectionneur, car il tourna aussitôt les talons et marcha vers la porte d'un pas pressé.

— Nous nous retrouverons bien un jour, monsieur Morane, dit-il avant de sortir.

— Je ne vous conseille guère d'essayer, répondit Bob.

La porte de l'appartement claqua et Morane entendit les pas pressés de Leonide Scapalensi décroître dans le couloir puis dans l'escalier.

Revenu dans le salon-bureau, Bob attrapa l'annuaire téléphonique et l'ouvrit. Il n'y trouva qu'un seul Scapalensi, et il s'appelait Leonide et était joaillier. D'un coup sec, Morane referma l'annuaire pour se tourner aussitôt vers la toile de Fosco Pondinas.

— Qu'on vous appelle « Princesse Égyptienne » ou « Belle Africaine », dit-il, vous n'en demeurez pas moins une fort mystérieuse créature. Jusqu'à présent, à ma connaissance, six personnes s'intéressent à vous. Un petit vieillard barbichu, un milliardaire américain, deux inconnus qui, à mon avis, ont plus du truand que de l'enfant de chœur, un ancien Flying Commander de la Royal Air Force, dont je ne dirai pas de mal puisqu'il s'agit de moi-

même, et enfin un joaillier fort peu scrupuleux. D'où vient cet engouement ? De votre beauté ? En principe, vous devez être morte depuis au moins deux mille ans. De la personnalité de celui qui, bien tardivement, a peint votre image ? Certes, Fosco Pondinas avait du talent, mais il semble bien que, jamais, le génie ne l'habita. Or, seul le génie survit à l'homme… De là à supposer qu'il y ait autre chose, il n'y a qu'un pas. Mais quelle est cette autre chose ? Vous seule pourriez me le dire, et vous êtes sourde et muette…

À ce moment, une clé tourna dans la serrure, la porte claqua et Frank fit son entrée dans la pièce. Sous son bras, il tenait un paquet plat et rectangulaire, enveloppé dans du papier journal.

— Je suis passé chez ton copiste, dit-il à Morane. Le double était terminé. Je l'ai emporté. Le voilà…

Il arracha le papier et tendit la toile à Bob. Celui-ci la considéra avec intérêt. C'était réellement une seconde « Princesse Égyptienne », avec sa beauté étrange, sa patine ancienne et ses craquelures. Il fallait retourner le tableau pour s'apercevoir que la toile et le bois de l'encadrement, trop neufs, excluaient une œuvre ancienne. Le copiste avait beaucoup de talent, mais pas de génie, tout comme Fosco Pondinas.

— Nous voilà avec deux « Princesses Égyptiennes » sur les bras, fit Bob. Cela nous promet beaucoup de surprises…

— Que veux-tu dire ?…

— Que l'affaire rebondit, tout simplement.

Morane raconta son entrevue avec Leonide Scapalensi et la façon dont cette entrevue s'était terminée. Quand il eut achevé, Reeves haussa les épaules.

— Pourquoi chercher un mystère là où il n'y en a peut-être pas ? Il est fort possible que, seule, la valeur artistique du tableau intéresse tous ces gens. Pourquoi vouloir absolument nier tout génie à Fosco Pondinas ?

D'un air profondément navré, Morane secoua la tête.

— Mon pauvre Frank, tu es peut-être un excellent sportsman, un excellent homme d'affaires, mais tu n'y connais rien en peinture.

— Tu y connais quelque chose, toi ?

— Assez pour me prononcer sur le génie du dénommé Pondinas. Il n'en avait aucun… À ce propos, d'après monsieur Leonide Scapalensi, le vrai nom du tableau serait « La Belle Africaine ».

Les regards de Frank allaient de la copie à l'original. Il semblait montrer, pour les deux profils si semblables, une égale admiration.

— « Princesse Égyptienne » ou « Belle Africaine », les deux appellations lui conviennent parfaitement.

— Je te le concède, fit Morane. Mais cela ne donne pas du génie à Fosco Pondinas.

Reeves n'insista pas. Il connaissait son ami Bob et il savait que, parfois, il pouvait se montrer plus entêté qu'un vieux chef de clan écossais. D'ailleurs, au fond de lui-même il ne tenait pas tellement à ce que Fosco Pondinas eut du génie.

*

* *

Cette nuit-là, un cliquetis à peine perceptible tira Reeves du sommeil léger dans lequel il se trouvait plongé. Il sursauta et se frotta les yeux. Un rais de lumière pâle se dessinait sous la porte menant au salon-bureau. Rapidement, l'Américain tourna ses regards vers la fenêtre ouverte, mais la nuit régnait toujours au-dehors, profonde et noire. Ce n'était donc pas la clarté naissante du jour qui pouvait produire ce rais sous la porte. D'ailleurs, Frank croyait discerner à présent des frôlements, des chuchotements étouffés provenant de la pièce voisine. Avec précautions il secoua Morane, étendu à ses côtés.

— Je crois qu'il y a quelqu'un dans le salon, murmura-t-il quand Bob se fut réveillé.

En même temps, il lui montrait le rais de lumière sous la porte. Pendant de longs instants, Bob prêta l'oreille.

— Tu as raison, fit-il. Quelqu'un est là, occupé à nous jouer quelque mauvais tour. Mais ce quelqu'un va tirer une drôle de tête dans un moment…

Morane se leva et alla vers un meuble situé de l'autre côté de la pièce. Il ouvrit un tiroir et en tira un gros pistolet automatique.

— Maintenant, allons voir ce que nous veulent ces visiteurs nocturnes, chuchota-t-il.

Toujours en pyjamas, les deux amis, Morane en tête, traversèrent la chambre obscure et s'arrêtèrent devant la porte du salon-bureau. Il y eut un long moment de silence, seulement troublé par le bruit ténu de leurs respirations un peu oppressées. Puis, Morane, braquant son arme, ouvrit brusquement le battant.

Deux hommes, éclairés seulement par la faible lueur d'une lampe électrique posée sur la table, se tenaient debout au milieu de la pièce, comme figés par la stupeur. L'un d'eux, un solide gaillard, aux vêtements modestes, aux traits anonymes, offrait l'image parfaite du comparse. Le second, au contraire n'était pas inconnu à Bob et à Frank. C'était le petit vieillard qui, lors de la vente à l'Hôtel Drouot, avait disputé à Reeves la possession de la « Belle Africaine ». Il portait toujours un col à coins cassés et arborait sa barbiche de chèvre. Il avait remplacé ses lunettes détruites par une nouvelle paire, cerclée d'acier et qui avait toutes les peines du monde à se maintenir en équilibre sur son petit nez de bébé trop vite vieilli. Devant lui, il tenait l'original de l'œuvre de Fosco Pondinas. La copie était posée sur la table, à proximité de la lampe.

Le petit vieillard avait cependant été prompt à se remettre de sa surprise. Il posa le tableau original sur la table, près de la copie, et, désignant du doigt le revolver braqué par Bob, dit d'une voix calme :

— Il est inutile, commandant Morane, de sortir votre artillerie. Je ne suis pas un malfaiteur.

— Non, sans doute, dit Bob. Mais alors comment, d'après vous faut-il appeler quelqu'un qui, profitant du sommeil des honnêtes gens, s'introduit chez eux pour leur dérober des objets de valeur ?

Le vieillard sourit d'un air embarrassé, puis il dit encore sans se démonter cependant :

— Je ne dérobais rien, commandant. Il me fallait ce tableau à tout prix. N'ayant pu l'obtenir lors de la vente et supposant que votre riche ami n'accepterait pas de s'en démunir, je décidai, à son insu, de le lui acheter à tempérament. Avant votre arrivée, j'avais déjà déposé un million en billets de banque sur cette table. Manquant de numéraire, je comptais m'acquitter du solde par la suite.

Morane tourna le commutateur, et la lumière crue du plafonnier envahit la pièce. Sur la table, une importante liasse de billets était en effet déposée. Décidément, le petit vieillard était un bien étrange voleur. Bob se surprit même à le trouver sympathique. Il paraissait fort intelligent, ouvert et droit de caractère, et son accoutrement, plutôt délabré et fantaisiste, l'indiquait comme indifférent aux biens de ce monde. Pourtant, malgré ces constatations, Bob s'obstinait à garder son automatique braqué.

— Quand je saurais qui vous êtes, dit-il à l'adresse du vieillard, je me trouverai peut-être enclin à moins de méfiance…

À nouveau, le petit homme sourit, mais avec finesse cette fois.

— Peut-être avez-vous entendu parler du professeur Clairembart ? demanda-t-il.

— Clairembart ! s'exclama Morane. Vous voulez parler du célèbre archéologue ? Celui qui a découvert les vrais jardins suspendus de Sémiramis, en Asie Mineure, et la tombe de Cuauhtemoc, au Mexique ?

Le vieillard continuait à sourire. À présent, une expression de triomphe éclairait son visage et ses petits yeux étonnamment jeunes derrière les lunettes, pétillaient de malice.

— Vous oubliez la Capitale des Hittites et les Routes Incas, commandant Morane. J'ai aussi fait pas mal de découvertes dans la Vallée du Nil. Dame, je viens d'avoir soixante-douze ans et je roule ma bosse, à la recherche de villes mortes et de tombeaux, depuis l'âge de vingt-trois ans. De mon temps, on était fort précoce et les études universitaires beaucoup moins ardues que de nos jours. Évidemment, au fur et à mesure que les années s'écoulent, il y a de plus en plus à apprendre…

C'était au tour de Bob à être surpris.

— Ainsi, dit-il, c'est vous le célèbre professeur Clairembart ? J'ai lu votre livre, « La voix des pierres ». Tenez, il doit être là quelque part, sur ce rayon. Il m'a réellement enthousiasmé, et je me suis cent fois proposé de vous écrire.

— Ce sera désormais inutile, répondit Clairembart. Si vous avez le moindre renseignement à me demander, vous pourrez le faire de vive voix.

— Je voulais vous interroger au sujet des Routes Incas, Professeur. Vous affirmez qu'elles sont toutes tracées suivant un graphique astronomique. Est-ce que, par hasard…

Morane s'arrêta au milieu de sa phrase et se mit à rire. Il venait de se rendre compte de l'étrangeté de la situation. Il était là, en pyjama, revolver au poing, menaçant un cambrioleur, et il se mettait à interroger ce même cambrioleur tout comme s'il se fut trouvé dans un amphithéâtre, à la Sorbonne.

Frank Reeves, qui ne possédait pas l'érudition ni la curiosité de son ami, intervint d'une voix légèrement hostile.

— Monsieur Clairembart est peut-être un très grand archéologue, fit-il, mais cela n'explique pas pourquoi nous venons de le surprendre avec, entre les mains, un tableau m'appartenant et n'ayant, à mon avis, rien à voir avec les civilisations perdues.

Clairembart se hérissa à la façon d'un chat rencontrant un dogue à un croisement de rues.

— Comment, rien à voir avec les civilisations perdues ? Mais regardez bien ce profil, monsieur – il montrait le tableau sur la table – regardez ce diadème, ce long cou de biche. Dites-moi si vous avez jamais rien vu de semblable autour de vous. Rien à voir avec les civilisations perdues, la « Belle Africaine » ? Mais elle est vieille de deux mille ans. Vous m'entendez bien, deux mille ans ! Deux mille ans !

D'un geste, Morane calma l'exubérance du vieillard.

— Professeur, les doutes de mon ami sont fort légitimes, dit-il. Vous et votre complice êtes entrés ici comme des cambrioleurs et…

— Mon complice ! s'exclama Clairembart en se tournant vers le personnage au visage anonyme qui, jusqu'à ce moment, n'avait pas encore daigné prononcer une parole. Mon complice !…

De lui-même, cette fois, le vieil archéologue s'apaisa, et son visage, de coléreux, redevint amène et souriant.

— Jérôme, dit-il, n'est pas mon complice, mais mon valet de chambre. Il m'aide également dans mes travaux. C'est lui qui manie la scie à pierre, le burin et le maillet, lui qui déplace et range les pierres pesantes dont je ramène une ample collection de chacun de mes voyages. Ces différents travaux ont donné à Jérôme une

certaine habileté manuelle et, pour cette raison, je l'ai employé à crocheter votre serrure. Personnellement, je ne serais même pas capable d'ouvrir une tirelire d'enfant.

— Tout cela est très bien, Professeur, dit Frank Reeves mais, à présent que vous avez éveillé notre curiosité, il faudra nous dire pourquoi vous êtes ici et pourquoi vous avez voulu emporter cette toile.

Clairembart fit une grimace par laquelle il voulait prouver combien il désapprouvait lui-même ses propres actes.

— Au lieu de risquer cette absurde tentative de cambriolage, fit-il, j'aurais mieux fait de venir vous visiter directement et de tout vous expliquer. Mais je craignais d'ébruiter mon secret. Il existe tant de gens cupides par le monde !…

— Vous n'avez rien à craindre, Professeur, intervint Morane. Votre secret sera bien gardé.

Pendant un long moment, le professeur dévisagea ses deux interlocuteurs, comme s'il soupesait leurs âmes, tentait de lire dans leurs pensées, pour dire finalement :

— Je ne doute pas de votre sincérité, Messieurs. Vous, commandant Morane, avez la réputation de rêver uniquement de plaies et de bosses, mais cela ne vous empêche pas, je le sais, de faire preuve d'une honnêteté et d'un désintéressement à toute épreuve. Quant à vous, monsieur Reeves, vous êtes assez riche pour vous passer de cupidité, et votre visage est celui d'un homme d'honneur. Vous allez donc connaître l'histoire de la « Belle Africaine ». Mais, avant cela, permettez-moi de renvoyer mon fidèle Jérôme. Il doit mourir de sommeil…

Bob et Frank ayant acquiescé à cette requête, le professeur se tourna vers son valet :

— Vous pouvez rentrer à la maison, Jérôme. Je n'aurai plus besoin de vous à présent…

Sans prononcer une parole, le taciturne Jérôme, après un signe de tête avare à la ronde, sortit de l'appartement. Quand la porte se fut refermée derrière lui, Clairembart demanda :

— Vous permettez bien que je m'assoie un peu, commandant ? Mon histoire sera longue et mes vieilles jambes commencent à ne

plus être ce qu'elles furent jadis.

Le vieillard se laissa tomber dans un fauteuil profond, tandis que Morane et Reeves, d'un commun accord, jetaient un dernier regard à la « Belle Africaine », l'air de dire : « Princesse énigmatique, nous allons savoir maintenant ce que cachent vos yeux et votre petit front têtu. Vous êtes peut-être morte depuis deux mille ans, mais vous allez parler malgré tout… »

Chapitre III

Le professeur Clairembart avait ignoré le verre de whisky and soda posé devant lui par Morane. Son étonnant visage à la fois vieux et enfantin – enfantin sans doute par l'extraordinaire jeunesse du regard – se détachait en pâle dans la pénombre du salon-bureau, car Bob avait éteint le plafonnier pour laisser allumée sa lampe de travail seulement. Devant chaque œil du vieillard, la réverbération de la lampe posait, sur les verres des lunettes, comme deux perles d'argent fondu.

Clairembart parlait d'un ton soutenu, sans jamais hésiter sur les mots, sûr, en conférencier aguerri, de l'efficacité de ses périodes.

« À cette époque, il y a une vingtaine d'années de cela, j'explorais une des chaînes de collines rocheuses, entrecoupées de gorges profondes, qui s'étendent de la vallée du Nil aux plages de la mer Rouge. J'étais accompagné seulement de mon guide indigène, Ali, et de quelques mulets de bât transportant mon matériel de chercheur.

« La vallée encaissée que nous suivions passait pour renfermer le tombeau de Nefraït, appelée « La Princesse Fantôme » par les fellahs. D'après eux, ce tombeau, bien qu'ayant servi réellement de sépulture, était vide depuis longtemps. S'il fallait en croire la rumeur populaire, des pilleurs de tombes l'avaient un jour découvert, à la fin du siècle dernier, et, après l'avoir exploré, n'y avaient trouvé aucun trésor, aucun sarcophage, aucune momie. Pourtant, avant leur arrivée, la tombe était soigneusement fermée et scellée. À coup sûr, d'autres voleurs, qui pouvaient les avoir précédés, ne l'auraient pas refermée aussi hermétiquement après leur passage et, d'ailleurs, les scellés paraissaient fort anciens. Par la suite, le secret de l'emplacement du tombeau avait été perdu et une légende avait couru, selon laquelle la jeune et belle princesse Nefraït était sortie

de sa tombe, tout de suite après sa mort, pour errer à jamais, fantôme gracieux et redoutable, à travers le monde des vivants.

« Personnellement, je ne croyais pas à ces légendes, poétiques ou terribles, qui, pourtant comme la prétendue malédiction de Toutankhamon, confèrent l'attrait du mystère aux recherches archéologiques. Ali, lui, devait être d'un tout autre avis, car plus nous avancions à travers la vallée rocheuse et aride, plus il montrait des signes d'inquiétude. À un moment donné, comme il cheminait en tête, il arrêta sa mule et se tourna vers moi avec une grimace de mécontentement peinte sur ses traits d'habitude si sereins.

« — Ali pas aimer aller plus avant, dit-il. Lui sentir mauvaises choses.

« Je haussai les épaules et me moquai doucement des inquiétudes de l'Égyptien.

« — Si Ali avait de longues oreilles et une queue pour chasser les mouches, fis-je, il ressemblerait tout à fait à l'animal qu'il monte. En tout cas, il a aussi peu d'esprit que lui. Moins d'esprit même, car les mulets, eux, ne croient pas aux histoires de princesses mortes depuis deux mille ans et qui se promènent depuis à travers les collines. Balade-toi un peu pendant deux mille ans parmi ces rocs et tu auras de fameuses cloches aux pieds. Ta princesse Nefraït doit avoir les jambes usées jusqu'aux genoux.

« Ali me lança un regard désapprobateur et secoua la tête.

« — Ali Mouhamoud pas bête comme mulet, dit-il. Ali savoir compter jusqu'à vingt. Mulet pas savoir. Ali savoir aussi que les fantômes n'ont pas besoin de souliers pour se promener. Fantômes marcher sans toucher le sol.

« La logique puissante de cette dialectique me désarma. À coup sûr, Ali devait avoir raison. Il savait compter jusqu'à vingt, et moi, l'ami d'Einstein et d'Howard Carter, je n'étais qu'un âne bâté, un vieil imbécile, bon depuis toujours pour la retraite.

« Sachant combien il est inutile de discuter avec un guide égyptien, surtout s'il dit savoir compter jusqu'à vingt, je décidai de faire halte pour laisser les animaux souffler un peu et aussi pour permettre à Ali de calmer ses sottes frayeurs.

« À peine avions-nous mis pied à terre qu'un bruit étrange se fit entendre. Une sorte de longue rumeur faite de petits claquements secs et d'un roulement continu de sifflet à bille enroué. Tout de suite, ce bruit, malgré son étrangeté en un tel lieu, me parut familier. Mais où l'avais-je entendu ? J'aurais bien eu de la peine à le dire.

« Déjà Ali était remonté sur sa mule et tentait de la faire avancer en criant :

« — Fantôme venir prendre Ali pour l'emmener avec lui dans les ténèbres. Ali vouloir partir loin.

« — Sacré poltron, hurlai-je, si tu tentes de fuir et que je te rattrape, je te tue tout net et couds ton corps dans une peau de cochon. Ainsi, Allah ne voudra plus de toi.

« Cette menace, que je ne songeais évidemment pas un seul instant à mettre à exécution, calma le bon mahométan qui sommeillait depuis toujours au fond d'Ali Mouhamoud. Son visage devint vert comme une feuille de lotus et il cessa de houspiller sa monture.

« — Toi faire cela ? demanda-t-il.

« Je hochai la tête affirmativement.

« — Bien sûr que je le ferai, dis-je d'un air farouche.

« Le ton de ma voix et ma mimique durent être convaincants, car Ali, peu soucieux de se voir le paradis d'Allah à jamais interdit, mit pied à terre et vint me rejoindre en tremblant de tous ses membres.

« Cependant, le bruit mystérieux et pourtant familier continuait à se faire entendre. Il semblait provenir d'une étroite faille fendant la falaise de haut en bas. Précautionneusement, je m'avançai dans cette direction. Je savais ne pas avoir à craindre l'attaque d'un fauve et, moins encore celle d'un fantôme, mais mon cœur battait cependant sur un rythme accéléré. Ne voulant à aucun prix demeurer seul, Ali me suivait pas à pas, en marmottant des prières sans doute particulièrement efficaces.

« Quand j'atteignis la faille, large à peine pour laisser passage, de flanc, à un homme de corpulence fort moyenne, le bruit se fit plus précis. Il était tout proche à présent. Derrière moi, j'entendais les tremblements convulsifs d'Ali dont les dents s'entrechoquaient à la façon d'un jeu d'osselets doucement agités.

« Ma curiosité était plus que jamais aiguisée, et je me glissai de côté dans la faille qui, bien qu'à ciel ouvert, était plongée dans une pénombre épaisse. J'avançai ainsi, péniblement, à la façon d'un crabe, pendant une dizaine de mètres. Le bruit était à présent tout proche, à en devenir presque palpable, et soudain la pénombre se dissipa. La faille prenait fin brusquement. Le jour revint. Non pas un jour total, brillant, dévorant comme celui que je venais de quitter, mais une sorte de jour d'aquarium, vaguement verdâtre et accompagné d'une température fraîche. On se serait cru tout à coup transporté dans le patio de quelque riche maison arabe. Et, de fait, c'était un peu un patio, cette étroite vallée s'offrant à mes regards. Les hautes murailles, légèrement en surplomb, qui la cernaient ne permettaient pas au dur soleil des déserts de brûler son sol, où un ruisselet gazouillant courait sur les pierres pour finir par se perdre quelque part dans les entrailles du roc. Bien irriguée, protégée des rayons dévorants du soleil, toute une épaisse végétation de menthe sauvage poussait au fond de la vallée et, dans cette végétation, des centaines de pigeons ramiers s'ébattaient, roucoulant, battant des ailes, sans jamais quitter sans doute ce coin béni.

« À présent, je pouvais donner un nom à l'étrange bruit. Je savais où je l'avais entendu : chez un vieil ami possédant un colombier dans sa villa, près de Paris. Ali, qui m'avait suivi et avait à présent cessé de trembler, se mettait à fanfaronner.

« — Ali savoir pas besoin d'avoir peur, disait-il. Ali Mouhamoud brave et savant, et lui savoir seulement pigeons. Beaucoup pigeons. Ali compter…

« Et mon poltron de guide commença à compter les pigeons. Pour lui, c'était comme s'il avait voulu dénombrer les grains de sable du désert. Il s'y reprit plusieurs fois. En anglais, puis en français. En anglais, il allait jusqu'à onze et en français jusqu'à neuf seulement. Je m'aperçus alors que, quand il disait savoir compter jusqu'à vingt, il se vantait, mais avec beaucoup d'astuce puisque onze plus neuf cela fait bien vingt. D'une voix lourde d'impatience, j'empêchai mon guide de continuer ainsi à concurrencer mon vieil ami Albert Einstein.

« — Ali Mouhamoud est un âne, dis-je. Si « La Princesse Fantôme » l'avait emporté, c'eût été un grand bienfait pour tous.

« Je me baissai, arrachai un brin de menthe, le mis entre mes dents et m'avançai vers le fond de la vallée, qui se terminait en cul-de-sac. Au milieu de la paroi finale, une grande dalle carrée s'élevait, encore scellée à la paroi rocheuse en son pourtour. Pourtant, au centre, la dynamite des pilleurs de sépultures y avait creusé un trou béant.

« Toujours suivi d'Ali qui se remettait à trembler maintenant, je tirai ma torche électrique et m'enfonçai dans l'ouverture. C'était un tombeau comme tous les autres, avec ses antichambres, ses couloirs et sa salle funéraire. Pourtant, les pillards ne devaient rien y avoir trouvé, car je n'y remarquai aucun débris de sarcophage ou de momie. La tombe ressemblait à un appartement vide, dont l'occupant a fui, emportant les meubles. Il ne pouvait être question de supposer que les restes du défunt eussent été recueillis par une mission scientifique, car, si l'on avait fait des découvertes dans cette vallée, je l'aurais su à coup sûr. Une seule solution demeurait possible : cette tombe avait jadis été creusée à l'intention de quelque personnage important qui, pour une raison quelconque, n'avait pu y être enseveli.

« Je fis alors une découverte fort intéressante. En inspectant la muraille, faite de pierres schisteuses rapportées de la salle funéraire, j'y découvris un profil de jeune femme gravé en bas-relief. Tout près, un cartouche de signes hiéroglyphiques donnait le nom de la personne représentée : Nefraït. Ainsi, j'avais redécouvert le tombeau de la mystérieuse princesse. Quant au profil, il était, dans les grandes lignes, semblable à celui, peint, bien des années après la mort de Nefraït, par Fosco Pondinas, obscur artiste de la Renaissance italienne. Vous avez le tableau sous les yeux et, chez moi, je possède, moulée dans la pierre schisteuse, la copie du bas-relief original. Bientôt, vous pourrez comparer les deux images et vous serez alors frappés par la ressemblance.

« Je ne voudrais cependant pas anticiper sur les événements. En effet à l'époque de ma découverte, je ne connaissais pas encore

l'existence du tableau. Je n'avais non plus jamais entendu parler de Fosco Pondinas.

« Sur une autre muraille de la salle funèbre, d'importants groupes d'hiéroglyphes, racontant sans doute l'histoire de la défunte, demandaient à être déchiffrés sur place. Je dressai donc mon camp dans l'édénique vallée aux ramiers et, jour après jour, étudiai ces signes apparemment mystérieux mais qui, depuis les inoubliables travaux de Champollion, sont aujourd'hui déchiffrés par tous les égyptologues dignes de ce nom.

« Il me fallut ainsi une bonne semaine pour reconstituer, le plus fidèlement possible, l'histoire de Nefraït, la « Princesse Fantôme ». Si j'avais bien lu, celle-ci, très belle et gaie, devait avoir été la fille d'un fort important personnage de la cour de Cléopâtre. Elle venait d'avoir vingt ans lorsque, après la bataille de Pharsale, en l'an 48 avant notre ère, bataille qui, comme vous le savez, opposa Pompée à César, les Romains débarquèrent en Égypte, parés d'une gloire rendue plus éclatante encore par le renom de leur chef : Caïus, Julius César.

« Parmi la suite de ce conquérant fameux, se trouvait un jeune général, patricien romain fort riche, nommé Octavius Pondinium. Il était beau, vigoureux, s'était couvert de gloire dans vingt batailles et, souvent, César, suprême honneur, lui posait la main sur l'épaule en l'appelant son ami. Quand Nefraït rencontra le jeune guerrier à la cour de Cléopâtre, elle sentit aussitôt que rien, avant ce moment, n'avait existé. Quant à Pondinium, jamais, dans les pays qu'il avait traversés, il n'avait rencontré créature plus idéalement belle ni plus aimable. Nefraït épousa donc Octavius Pondinium et lui donna deux fils, des jumeaux, aussi beaux que leur mère était belle et aussi ardents et forts que leur père l'était. Cinq années heureuses passèrent – toujours selon mon interprétation des hiéroglyphes. Ensuite, les besoins de la guerre et de la politique forcèrent Pondinium à quitter l'Égypte. Comme, à cette époque, le père prenait soin de ses enfants mâles, il emmena ses fils avec lui à Rome, promettant à Nefraït de revenir au plus vite la rejoindre. Mais Nefraït ne le revit jamais, pas plus que ses fils, car elle mourut quelques mois après le départ de son époux, emportée par une

fièvre maligne. Après l'avoir embaumée, on l'inhuma, avec toutes ses richesses, dans ce tombeau creusé dans le roc d'une colline perdue, et la pierre fut scellée sur son sarcophage…

« L'histoire s'arrêtait là. Qu'était devenu le corps de Nefraït, qui avait si inexplicablement vidé son tombeau ? Cela demeurait un mystère. Je ne devais en trouver l'explication que dix ans plus tard. J'étais alors en Italie et, parti de Naples, j'excursionnais à travers la Campanie, quand les hasards de la route et, aussi, d'un gosier sec, me firent frapper à la porte d'une blanche villa, où je fus reçu avec beaucoup d'égards et de gentillesse. Cette villa appartenait au Signor Guiseppe Pondinas et j'y demeurai plusieurs jours. Mon hôte et son épouse s'intéressaient à l'archéologie et tout naturellement, j'en vins à parler de la mystérieuse princesse Nefraït et de la façon dont j'avais découvert son tombeau vide. Quand j'eus achevé mon récit, Guiseppe Pondinas, qui m'avait écouté avec un énorme intérêt, se leva et me dit :

« — Professeur, je crois pouvoir vous aider à compléter l'histoire de la princesse Nefraït, qui semble vous tenir tant à cœur.

« Je sursautai, surpris.

« — Que voulez-vous dire ?

« Mon hôte sourit, comme s'il s'amusait de ma surprise.

« — Vous vous souviendrez peut-être, fit-il, que le jeune général romain qui épousa la princesse Nefraït s'appelait Octavius Pondinium…

« Je l'interrompis.

« — Bien sûr, je m'en souviens, mais je ne vois toujours pas…

« Il eut un geste de la main, comme pour m'inciter à la patience.

« — Laissez-moi achever, Professeur. Le jeune général romain s'appelait Pondinium et moi, je m'appelle Pondinas. Vous ne voyez toujours pas ?

« Je ne voyais que trop bien, et j'aurais blêmi de surprise si je n'avais aussitôt douté de la sincérité de mon hôte.

« — Vous moqueriez-vous de moi, monsieur Pondinas ? demandai-je.

« Il secoua la tête et me regarda droit dans les yeux.

« — Ai-je l'air d'un plaisantin, Professeur ?

« Son ton, la sincérité peinte sur le visage de mon interlocuteur me convainquirent cette fois. Ayant habituellement l'élocution facile, l'étonnement m'empêchait à présent de trouver mes mots. Je réussis seulement à balbutier :

« — Vous ne voudriez pas dire que Pondinium et vous ?… Que vous êtes ?…

« — Que je suis peut-être le descendant d'Octavius Pondinium ? C'est bien cela…

« Je secouai la tête, repris par mon incrédulité.

« — Non, ce n'est pas possible. Jamais personne n'a pu remonter aussi loin dans son ascendance. Vous rendez-vous compte, connaître des ancêtres vieux de deux mille ans ! On ne connaît même plus les descendants de Charlemagne et vous voudriez me faire croire que vous avez la certitude de descendre d'un obscur général de la Rome antique, dont l'Histoire n'a même pas retenu le nom…

« Guiseppe Pondinas hocha la tête dubitativement.

« — Je sais que tout cela doit vous paraître absurde, Professeur. Pourtant, un hasard vous a fait découvrir la tombe de la princesse Nefraït. Un second vous a conduit jusque chez moi. Laissez-moi vous parler d'un autre hasard qui a permis à un de mes ancêtres, le peintre Fosco Pondinas, qui vivait au XV^{e} siècle, de créer un lien, bien précaire, il est vrai, entre notre nom et celui de Pondinium…

« Mon hôte parla longtemps. Je ne ferai donc que vous résumer ici ses paroles.

« Fosco Pondinas était un riche marchand qui, retiré jeune encore des affaires, avait, poussé par son admiration pour Raphaël, décidé de s'adonner lui aussi à la peinture. Après avoir été pendant plusieurs années l'élève du maître, il voulut voler de ses propres ailes et acheta une vaste propriété aux environs de Rome, propriété dans laquelle se trouvaient de nombreux vestiges de l'époque romaine. Un de ces vestiges avait d'ailleurs décidé de l'achat de la propriété : sur une vieille stèle dressée au milieu du vaste jardin, son nom était gravé, à moitié effacé par le temps : Pondinium. La

similitude de ce nom avec le sien avait séduit Pondinas et il s'était aussitôt rendu acquéreur du domaine.

« Intrigué par ce mystérieux nom de Pondinium, l'ancien marchand, devenu peintre, fit un jour entreprendre des fouilles autour de la stèle. On n'y découvrit rien, sauf une grande urne de pierre, contenant seulement un rouleau de papyrus qui, une fois étalé avec mille précautions, se révéla gravé de caractères romains.

« Fosco Pondinas qui, malgré ses antécédents mercantiles, possédait une certaine érudition, entreprit de les déchiffrer. De cette façon, il connut l'histoire d'Octavius Pondinium et de la princesse Nefraït, leurs épousailles, leur séparation et la mort de la malheureuse princesse. En apprenant cette mort, Pondinium avait fait exhumer la momie du tombeau fraîchement fermé, lequel avait ensuite été rescellé avec soin. Le sarcophage, ainsi que tous les trésors funéraires, contenus dans les amphores, avaient été transbordés sur une galère qui mit aussitôt le cap sur Ostie, le port de Rome, où Pondinium comptait donner une somptueuse sépulture aux restes de son épouse. Malheureusement, le corps de l'infortunée Nefraït ne devait jamais atteindre l'Italie, car, à peine sortie des bouches du Nil, la galère fut assaillie par une tempête et se perdit corps et bien au large des côtes africaines. Pondinium, qui échappa au naufrage, tenta bien par la suite de faire remonter le sarcophage, mais l'épave reposait par quelque quarante mètres de fond, et tous les efforts des plongeurs furent vains. Le mémoire indiquait le lieu du naufrage et la situation de l'épave par rapport à la côte.

« Enflammé par cette lecture, Pondinas se mit à échafauder une supposition hardie. Déjà, la similitude de son nom avec celui de Pondinium l'avait intrigué. Il se souvint que sa nièce possédait des traits nettement égyptiens, avec des yeux noirs longs fendus, des lèvres au dessin ferme et un teint d'abricot. Était-elle la lointaine descendante d'Octavius Pondinium et de la princesse Nefraït ? Il le crut, et il considéra aussitôt le général romain comme son ancêtre. Malheureusement, sa trouvaille s'ébruita et des malandrins, attirés par les trésors reposant au fond de l'eau, tentèrent de s'approprier le manuscrit romain. Leur tentative échoua, mais l'expérience rendit

Fosco Pondinas plus sage. Il prit une toile blanche et, après y avoir dessiné, en se basant sur les renseignements du manuscrit, un plan succinct indiquant l'endroit du naufrage, il peignit par-dessus l'image de sa nièce en princesse égyptienne. La toile terminée, il lui donna le nom de « Belle Africaine », et il détruisit le rouleau de papyrus. Ainsi, le secret serait bien gardé et, seul, un hasard pouvait permettre un jour de le découvrir. Malheureusement – ou heureusement sur la fin de sa vie, Fosco Pondinas ne put résister à la tentation d'écrire ses mémoires que, cinq siècles plus tard, Guiseppe, fort curieux de toute chose concernant le peintre, son ancêtre, retrouva dans les collections d'un amateur de vieilles archives, à Rome. Grâce à ces mémoires, il put connaître l'histoire d'Octavius Pondinium et de la princesse Nefraït. Le secret de la galère engloutie, des richesses et du sarcophage perdus demeurait, lui, prisonnier du tableau peint par Fosco Pondinas.

« Quand Guiseppe Pondinas eut achevé son récit, continua le professeur Clairembart, je ne pus m'empêcher, tout naturellement, de demander :

« — Et ce tableau, « La Belle Africaine », qu'est-il devenu ?

« Mon hôte haussa les épaules avec impuissance.

« — J'ai vainement tenté de le savoir, dit-il. Peut-être fait-il partie de la collection de quelque obscur amateur. Peut-être est-il détruit. Peut-être quelque gribouilleur contemporain a-t-il peint par-dessus trois carottes, deux navets et quelques pommes vaguement inspirées de Cézanne… Dieu seul le sait, et le secret de la galère engloutie est entre ses mains ».

Le professeur Clairembart se tut, attendant une question qui vint en même temps aux lèvres de Morane et de Reeves :

— Et le tableau, Professeur, comment l'avez-vous retrouvé ?

— Je l'ai cherché pendant des années, Messieurs, me documentant sur l'œuvre de Fosco Pondinas, recherchant tous ceux qui possédaient de ses toiles, compulsant d'innombrables catalogues. L'histoire de la princesse Nefraït me fascinait. Sa momie reposait au fond de la mer, peut-être encore intacte car, comme l'affirmait le texte hiéroglyphique trouvé dans le tombeau de la vallée aux ramiers, elle avait été ensevelie dans un double cercueil d'or

soigneusement soudé et entre les parois duquel de la poix avait été coulée. Je voulais donc récupérer cette momie et les trésors, uniquement archéologiques à mon point de vue, engloutis avec elle. Pourtant, pour connaître l'emplacement du naufrage de la galère, il me fallait retrouver le tableau. Où était-il ? Existait-il encore ? Je commençais à désespérer de découvrir jamais sa trace, lorsque, voilà un peu plus d'un an, le catalogue d'un antiquaire londonien me parvint. Je l'ouvris et le parcourus sans grand enthousiasme. J'avais déjà essuyé tant d'échecs que l'espoir m'avait quitté. Soudain, je tressaillis. Les mots « La Belle Africaine », de Fosco Pondinas, peintre du XV^{e} siècle, s'étalaient là en toutes lettres dans le catalogue. La description détaillée du tableau et de la signature de l'artiste suivait. Il n'y avait pas à douter, la toile que je cherchais depuis si longtemps était enfin à ma portée. Le prix en était accessible et je rédigeai aussitôt un télégramme pour demander à l'antiquaire de me réserver le tableau. Hélas !, une nouvelle déception m'attendait. Une lettre de Londres qui me parvint en retour m'apprit que « La Belle Africaine » avait été vendue entre-temps à un collectionneur français, le baron de Laville. Je me mis en communication avec ce dernier et lui offris de lui racheter la toile mais, malgré son nom et sa fortune, de Laville était un être peu courtois et il m'éconduisit. Par bonheur – excusez-moi de m'exprimer ainsi – de Laville mourut peu de temps après et ses biens furent mis en vente. Vous connaissez la suite. Je croyais réussir à acquérir la toile à l'Hôtel Drouot, quand votre intervention, monsieur Reeves – j'ai de l'argent mais je ne suis guère riche – vint une fois de plus ruiner mes espérances. C'est alors qu'à bout de patience, dominé par la seule idée d'arracher son secret au tableau, je me lançai dans cette absurde tentative de cambriolage…

Et le vieux professeur conclut :

— À présent, Messieurs, vous savez tout et pouvez, si tel est votre bon plaisir, téléphoner à la police.

Bob Morane se mit à rire doucement.

— Nous sommes bien décidés à le faire, Professeur, dit-il d'une voix narquoise, à moins que…

— À moins que ?…

— À moins que, en échange de notre clémence, vous nous permettiez de vous aider à rechercher la galère engloutie et le sarcophage renfermant la momie de la princesse Nefraït.

Une nouvelle fois, le professeur Clairembart laissa longuement errer ses regards sur ses deux interlocuteurs comme s'il tentait de lire dans leurs pensées.

— Je crois vous avoir dit, Messieurs, que la galère contenait, en plus du sarcophage, d'importants trésors funéraires. Pour moi, homme de science, ces trésors possèdent seulement une valeur archéologique. Je voudrais qu'il en soit de même pour vous.

Bob Morane se leva et dit d'une voix grave :

— Professeur, la fortune de mon ami Frank vous assure de son désintéressement. Quant à moi, vous m'offrez là une belle aventure, et je la prends à vos conditions. Plus tard, si nous découvrons la momie de la princesse Nefraït, j'écrirai l'histoire de cette découverte, et ce sera là ma seule récompense.

À ce moment, Frank Reeves, avec son esprit plus réaliste d'Américain, intervint :

— Minute, Bob, ne nous emballons pas. Qui te dit que toute cette histoire n'est pas un conte à dormir debout ? Il se tourna vers le tableau de Fosco Pondinas. Et qui nous dit que cette belle princesse ait autre chose que du vide derrière son petit front charmant ?

Morane hésita quelques instants avant de répondre. Son bon sens lui dictait d'épouser les doutes de son ami. Finalement, pourtant, il secoua la tête.

— Si tu veux mon avis, mon vieux Frank, fit-il, nous devons voir dans tout ceci autre chose qu'un conte à dormir debout. Les deux gaillards qui nous ont assaillis dans les jardins du Louvre ne ressemblaient en rien à des amateurs d'art. Quant à la visite du sieur Scapalensi, lequel, à mon avis, n'est pas plus collectionneur que toi et moi, elle me paraît bien insolite elle aussi. Trop de gens s'intéressent à cette toile…

Pendant que Bob parlait, une ombre avait passé sur le visage du professeur Clairembart.

— Trop de gens ? demanda-t-il. Que voulez-vous dire ?

Morane lui parla de l'agression à laquelle Frank et lui avaient été sujets à leur sortie de l'Hôtel Drouot. Il parla aussi de l'offre faite, quelques heures plus tôt, par Leonide Scapalensi. Cette fois, une inquiétude réelle se peignit sur les traits du professeur.

— Êtes-vous certain que vous et Guiseppe Pondinas connaissiez seuls le secret du tableau ? demanda Bob. Pondinas peut en avoir parlé à quelqu'un d'autre avant ou après vous avoir rencontré.

Clairembart eut un geste violent de dénégation.

— Pondinas n'avait parlé à personne du tableau avant ma visite et il m'a donné sa parole de n'en parler à quiconque par la suite. J'ai pu apprécier sa droiture et l'indiscrétion ne peut venir de sa part. Pourtant…

Le vieillard parut hésiter, puis il reprit aussitôt :

— Pourtant, je crois savoir comment le secret du tableau pourrait être parvenu à d'autres personnes. Peu après la guerre, désireux de connaître les termes exacts du message de Fosco Pondinas, j'écrivis à Guiseppe pour lui demander l'adresse du collectionneur romain possédant le manuscrit des mémoires. De cette façon, j'appris que, lors des combats qui dévastèrent l'Italie, la villa du dit collectionneur avait été pillée et que de nombreux manuscrits, dont celui de Fosco Pondinas, avaient disparu.

— Peut-être nos agresseurs de l'autre jour, ou Leonide Scapalensi, sont-ils les voleurs, fit Reeves. Décidément, je regrette de moins en moins la somme que m'a coûté ce tableau.

— Et moi donc ! s'exclama Morane qui, de toute façon ne perdait rien. Si les milliardaires s'ennuient parfois, il en va de même des anciens pilotes de chasse… Mais, avant de prendre l'aventure aux cheveux, il nous faudrait voir ce que cette adorable princesse a derrière la tête.

— Bien sûr, il le faudrait, intervint Reeves, mais comment ?

Le rire du professeur Clairembart retentit, sonore et rond comme le vrombissement d'un moteur bien rodé.

— Comment un docteur pourrait-il savoir, de façon certaine, si vous avez ou n'avez pas une tumeur au cerveau, monsieur Reeves ? demanda-t-il.

Un moment, l'Américain parut interloqué.

— En me radiographiant, dit-il finalement.

Il y eut à nouveau ce rire sans raté du professeur Clairembart.

— En vous radiographiant ! Ah ! Ah ! En vous radiographiant ! Et bien c'est ce que nous allons faire. Nous allons radiographier la « Belle Africaine », pour voir, comme dit monsieur Reeves, ce qu'elle a derrière la tête.

Morane se mit à rire lui aussi.

— Espérons qu'elle aura autre chose qu'une tumeur au cerveau, dit-il comiquement, car une tumeur au cerveau ne mène nulle part, sauf peut-être, avec un peu de chance, au cabanon. Et j'ai envie de sentir le grand vent de la liberté me fouetter le visage. Radiographie, mon sort est entre tes mains…

Clairembart se leva brusquement et saisit son chapeau posé à terre, tout contre ses pieds.

— Je propose que nous nous rendions chez mon vieil ami, le professeur Lowistein. Nous le tirerons du lit et, comme il possède tout le matériel nécessaire, nous saurons avant une heure si la princesse Nefraït est seulement une petite dame écervelée ou si, au contraire, elle a réellement quelque chose à nous révéler.

Frank Reeves, lui, ne disait rien. Il regardait l'image de Nefraït avec une curiosité de plus en plus grande. Clairembart agissait dans un but scientifique, Morane par goût de l'aventure et du mystère. Mais lui, Reeves, que cherchait-il derrière ce profil énigmatique ? Il ne possédait aucun goût pour l'archéologie et ses avatars en Nouvelle-Guinée l'avaient à jamais dégoûté de l'aventure avec un grand A. Quant à sa fortune, elle dépassait de loin celle de toutes les princesses Nefraït passées et à venir. Alors quoi ? Que cherchait-il ? Qu'est-ce qui le passionnait depuis le début pour cette médiocre toile d'un maître inconnu, pour cette princesse de carnaval ? Il aurait été bien en peine de le dire.

Il prit un journal traînant sur le bureau et, rapidement, en enveloppa l'original de la « Belle Africaine ». En lui-même, il pensait : « Allons, Madame Nefraït, un peu de radiographie ne vous fera pas de mal. Je pourrai ainsi admirer les os de votre crâne comme je l'ai fait jadis pour ma tante Jennifer, qui souffrait de troubles mentaux. Peut-être, vue en transparence sur la plaque

sensible lui ressemblerez-vous. Et Dieu sait comme elle était laide ! ».

Chapitre IV

Naturellement, et Frank Reeves aurait dû s'en douter, les os de la boîte crânienne de la « Belle Africaine » n'apparurent pas sur la plaque photographique lorsque le tableau fut radiographié. À sa place, un plan se révéla, dessiné au pinceau dans la partie inférieure de la toile. C'était selon toute probabilité le tracé d'une côte et, sûrement, de la côte africaine car, à droite du plan, un réseau de lignes formant triangle indiquait le delta du Nil. La portion de côte dessinée figurait une baie peu profonde, au fond de laquelle un nom était écrit : Kasr Barka. De là, une courte ligne en pointillés partait à travers l'étendue vierge figurant la mer et là où elle se terminait, une phrase était écrite en vieil italien : « La clé du sarcophage possède un anneau en forme de diadème », avec, en dessous, cette simple indication : « vingt-cinq brasses de fond ».

Quand le professeur Clairembart eut déchiffré, sur le négatif radiographique regardé en transparence, cette phrase sibylline, il se tourna vers Morane et Reeves, assis à ses côtés. Un petit sourire de triomphe plissait ses lèvres.

— Vous voyez bien, Messieurs, dit-il d'une voix posée, qu'il s'agissait pas d'un conte à dormir debout. Le plan existe. Il est donc fort possible, sinon certain, que la galère existe elle aussi, là où la situent les mémoires de Fosco Pondinas, c'est-à-dire au fond de la Méditerranée.

Morane haussa les épaules avec lassitude. Il avait l'impression, malgré l'optimisme de Clairembart, que l'aventure lui faisait la nique une fois de plus.

— Vous avez sans doute raison, Professeur, dit-il, la galère doit reposer quelque part dans la Méditerranée, par vingt-cinq brasses de fond, soit à peu près quarante mètres. Mais où exactement ? Au large d'une ville ou d'un village de la côte africaine nommé Kasr Barka. Cela veut tout dire et cela ne veut rien dire, car essayer de

découvrir l'endroit exact en se basant sur ces maigres données, serait tenter de chercher une aiguille dans une charretée de foin. Tout compte fait, la carte ne nous apprend pas grand-chose. Au lieu de passer son temps à nous parler de la clé du sarcophage et de son anneau en forme de diadème, Pondinas aurait mieux fait de nous révéler, de façon précise, l'emplacement de l'épave.

Clairembart n'avait pas cessé de sourire.

— Vous êtes trop impatient, commandant, dit-il. À peine avez-vous entrevu le taureau que déjà vous voulez le saisir par les cornes. Heureusement, l'archéologie m'a donné, à moi, des leçons de patience. Depuis vingt ans, je cherche à connaître le destin de la princesse Nefraït et je suis certain à présent, je puis vous l'affirmer, de toucher au but.

Bob Morane, Frank Reeves et Clairembart se trouvaient dans le cabinet de travail du vieux savant, chez lequel, une fois la radiographie du tableau faite par le professeur Lowistein, ils s'étaient rendus pour étudier à leur aise la carte du naufrage. Malheureusement, cette carte, au lieu de leur apporter la solution cherchée, semblait les fourvoyer dans de nouveaux doutes. Ce fut donc avec un certain étonnement que Bob et Frank enregistrèrent la dernière déclaration du savant.

— Je suis impatient, fit Bob, mais, vous, professeur Clairembart, vous péchez sûrement par excès d'optimisme. Nous sommes aussi loin de la galère engloutie que tout à l'heure, chez moi, quand vous nous racontiez son histoire.

À présent, Clairembart secouait la tête avec un air de compassion protectrice.

— Non seulement, vous êtes impatient, commandant Morane, mais vous êtes aveugle également. À mon avis, Fosco Pondinas nous indique la position de l'épave de façon fort précise. Pour connaître cette position, il nous suffira de découvrir le sens de la phrase : « La clé du sarcophage possède un anneau en forme de diadème ».

Bob ne put réprimer un geste de nervosité. Il était accoutumé aux entreprises franches, directes et dangereuses, soit à bord d'un avion

de chasse, soit contre des ennemis sauvages dans la jungle, et cette lutte sournoise avec des mots le comblait d'ennui.

— Je me moque pas mal de la clé du sarcophage, fit-il. Le tout est de trouver ce dernier. Quand nous l'aurons découvert, nous l'ouvrirons avec une pince-monseigneur s'il le faut.

Cette fois, le professeur Clairembart semblait s'amuser franchement.

— Vous vous méprenez sur le sens réel des mots, commandant répondit-il. Les sarcophages égyptiens ne possédant pas de serrure, il ne saurait donc être question de les ouvrir avec une clé. Ce dernier mot doit donc être pris ici dans le sens de « solution ». Clé = solution. Vous comprenez ? En outre, Fosco Pondinas a peut-être usé d'une élision en supprimant à dessein un mot comme « problème ». Ainsi la phrase devient donc : « La solution du problème du sarcophage possède un anneau en forme de diadème ». Ou encore, en remplaçant les mots « solution » et « problème » par « secret » et « position » : « Le secret de la position du sarcophage possède un anneau en forme de diadème ». Or, le sarcophage se trouve forcément à l'endroit où repose la galère, au fond de la Méditerranée, et cela nous donne donc finalement : « Le secret de la position de la galère possède un anneau en forme de diadème ».

Morane et Frank Reeves avaient suivi avec respect l'exposé du vieux savant. Malgré cela, ils ne paraissaient guère convaincus.

— Toute cette dialectique est peut-être fort habile, Professeur, dit Morane au bout d'un instant. Pourtant, avouez qu'elle n'éclaircit rien. « Le secret de cette position possédant un anneau en forme de diadème » tient plus du charabia que de toute autre chose. Quand il s'agissait d'une clé, cela présentait encore un certain sens, mais à présent tout nous semble plus embrouillé que jamais…

L'incrédulité des deux jeunes hommes ne parut pas affecter Clairembart, car ses traits demeuraient sereins et ses petits yeux enfantins continuaient à briller de plaisir derrière les verres épais de ses lunettes cerclées d'acier.

— Faites-moi confiance, Messieurs, fit-il doucement. J'ai une longue expérience de ce genre de rébus et, en tentant de restituer

son sens caché à la phrase de Fosco Pondinas, je m'avance sur un terrain sûr. Pour que cette phrase devienne claire et nous indique l'emplacement précis de la galère, il nous faut encore donner un sens à ces mots : « anneau en forme de diadème ». Quand nous y serons parvenus, ils ne nous restera plus qu'à effectuer un petit plongeon au fond de la Méditerranée pour en retirer le sarcophage.

Comme Morane et Reeves ne répondaient pas, Clairembart continua :

— Voyons, Messieurs, tout à l'heure, je vous ai assurés de l'existence de la carte, et la carte était là. À présent, je suis certain que le nœud de toute l'affaire se trouve dans cette phrase et qu'il nous faut à tout prix l'interpréter. Aidez-moi et je vous garantis que, quand nous aurons réussi, l'affaire passera à un stade actif. Ce sera alors à vous de plonger au fond de la mer pour en ramener la momie de la princesse Nefraït et ses trésors.

L'assurance du vieillard décida finalement Bob et son ami. En attendant de devenir scaphandriers, ils se feraient cryptographes.

*

* *

C'était l'aube du troisième jour. Une lumière grise envahissait le cabinet de travail du professeur Clairembart, faisant pâlir la clarté des lampes. Frank Reeves, exténué et ayant l'esprit fort peu tourné vers les recherches scientifiques, dormait allongé sur un grand divan de cuir. En sportif fervent, il savait que le repos est la clé de toutes les victoires.

Moins sages, Morane et Clairembart demeuraient penchés sur leur problème. Depuis l'avant-veille, ils avaient à peine dormi, à peine mangé, tentant de dégager, d'un fouillis de tentatives hétéroclites, cette solution qui se refusait à eux. Vainement, ils avaient employé la méthode du chiffrage, consistant à donner à chaque lettre du message le chiffre correspondant à sa situation dans l'alphabet. Ils espéraient ainsi établir une position géographique quelconque en longitude et en latitude. Cet essai ayant fait long feu, ils eurent recours aux lettres remplacées par

d’autres, puis au système des analogies de mots… La phrase fut retournée dans tous les sens, à la fois en italien et en français mais, toujours, elle demeurait aussi ésotérique.

Quand Morane s’était attelé à une besogne, même rebutante, il ne la lâchait jamais avant de l’avoir menée à bien. Pendant la guerre, cette ténacité avait même failli lui jouer plus d’un mauvais tour, comme ce jour-là où ne voulant pas interrompre la poursuite d’un chasseur ennemi, il s’était trouvé à court d’essence derrière les lignes adverses. À présent, il s’attachait de toute son âme à sa nouvelle besogne de déchiffreur. Évidemment, il y mettait beaucoup moins de méthode que le professeur Clairembart, ce vieux connaisseur des secrets antiques, ce mangeur d’hiéroglyphes et d’écritures cunéiformes, mais son entêtement était pourtant une arme précieuse.

Depuis un moment, Bob se demandait si, au lieu de tenter de l’interpréter, il ne fallait pas, au contraire, rendre à la phrase son sens primitif. Soudain, il sursauta et l’animation fit briller ses yeux.

— Professeur, dit-il, Professeur, je crois comprendre…

Clairembart leva la tête et fixa Morane avec une lueur d’incrédulité dans le regard. Une certaine impatience transparut dans sa voix, quand il demanda :

— Eh bien, vous croyez comprendre quoi ?

— Le sens de la phrase. Nous avons cherché midi à quatorze heures, alors que, peut-être, tout était simple, terriblement simple.

— Voyons, commandant, expliquez-vous.

L’archéologue semblait danser à présent sur des charbons ardents, car son œil exercé avait surpris l’expression triomphante de Morane.

— Expliquez-vous, dit-il encore.

— L’anneau en forme de diadème, tout est là, sans doute, fit Morane. Un anneau relie une clé à quelque chose, en l’occurrence à nous, les chercheurs. La clé nous donnera accès au sarcophage, mais, pour trouver cette clé, il nous faut trouver d’abord l’anneau en forme de diadème.

Clairembart suivait le raisonnement de Morane avec attention, sans l’interrompre. Bob saisit la toile de Fosco Pondinas, posée au

milieu de la table et il la brandit sous le nez du savant.

— Le diadème, dit-il. Vous ne comprenez pas ? Le diadème !… C'est là que réside la solution du mystère. Fosco Pondinas aurait pu peindre sa « Belle Africaine » la tête nue mais, au lieu de cela, il lui a posé sur le crâne un diadème de carnaval. D'autre part, sur le plan, il parle d'un anneau en forme de diadème. L'allusion est trop flagrante pour qu'un doute soit possible.

Le professeur Clairembart poussa un cri d'allégresse.

— Je crois que nous y sommes, dit-il. Si votre supposition est juste, comme je l'espère, nous tenons le fil d'Ariane qui va nous mener au lieu du naufrage. Voyons ce fameux diadème.

Il posa le tableau devant lui et, à l'aide d'une forte loupe se mit à étudier, sur l'étrange coiffure, le fin réseau de lignes figurant les ciselures. Par dizaines, des images se présentèrent à lui, mais pour disparaître aussitôt dans la complexité des entrelacs. Soudain, la loupe s'immobilisa et tous les traits du visage de Clairembart se tendirent, comme sous l'action d'un intérêt soudain.

— La galère, dit-il enfin. Je crois avoir trouvé la galère. Voyez…

Il pencha la tête de côté pour permettre à Bob de regarder à son tour. Dans le cercle de la loupe, une sorte de croissant très peu incurvé se dessinait nettement. Un trait perpendiculaire, un triangle et une série de petites lignes obliques figuraient respectivement un mât, une voile et des rangées de rames. C'était bien là l'image simplifiée, mais exacte, d'une galère. Elle semblait reposer entre deux des bras d'un poulpe, représenté linéairement lui aussi.

Bob releva la tête.

— Il n'y a pas d'erreur, dit-il, il s'agit bien là d'une galère. Le dessin est trop précis pour que ce soit là un seul effet du hasard. Coque, mât, voile, rames, tout y est. Mais que diable peut signifier cette image en forme de pieuvre, là, tout près ? On dirait que la bête enserre la galère de ses tentacules.

— Pour croire cela, il faudrait admettre l'existence du « kraken », fit remarquer Clairembart, ce poulpe grand comme une île, qui, selon les chroniqueurs anciens, était capable d'attirer par le fond un vaisseau de haut bord. Nous devrions plutôt considérer ce dessin comme l'indication d'une position géographique quelconque, soit

une île, un récif ou un banc de sable. Là où nous découvrirons cette île, ce récif ou ce banc de sable, au large de Kasr Barka, nous serons certains de trouver l'épave. Mais, avant tout, étudions la région sur une carte moderne…

Le savant alla pêcher un épais atlas sur les rayons de la bibliothèque et l'ouvrit à la carte d'Égypte. Aussitôt, Bob et Clairembart suivirent le littoral méditerranéen en partant du delta du Nil. Ils ne furent pas long à repérer la petite baie marquée sur le plan de Fosco Pondinas, mais Kasr Barka n'existait plus et avait été remplacée par une autre localité du nom de Kasr El-Ama. Morane eut un rire sec et secoua le front comme un taureau qui va foncer.

— Kasr Barka ou Kasr El-Ama, quelle différence ? Le flacon importe peu. Seul le contenu compte. Va donc pour Kasr El-Ama.

Le Professeur tempéra quelque peu la pétulance de son nouvel ami.

— Je vous ferai remarquer, commandant, que rien, au large de Kasr El-Ama, ne semble indiquer une île, ou un récif, ou un banc de sable. Ma carte est fort complète mais, dans la direction de la ligne de pointillés, il y a seulement la mer bleue.

Morane poussa une sorte de rugissement de fauve impatient à rentrer dans la cage pour se mesurer avec son dompteur.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que…

— Cela ne prouve rien du tout, explosa Bob, sauf que les géographes sont des ânes, des incapables et des empêcheurs de danser en rond. Nous ferons donc comme s'ils n'existaient pas. L'affaire se présente comme un problème policier. Jadis, dans les romans de ce genre, le détective demeurait assis devant son bureau, fumant sa pipe et tirant des déductions à faire mourir de rire une otarie savante. Nous jouons ce jeu-là depuis trois jours. Les détectives modernes, eux, se rendent sur les lieux de l'action avec un ou deux revolvers, un fulgurant crochet du droit et quelques prises de jiu-jitsu particulièrement efficaces. C'est ainsi que nous agirons à partir de maintenant. Puisque tout semble commencer à Kasr Barka, ou El-Ama, nous allons fréter un bateau et nous y rendre, bien équipés et prêts pour la grande aventure. Là, nous nous

démènerons comme de beaux diables, interrogeront des gens et, si ce truc en forme de poulpe existe, qu'il soit île, récif, banc de sable ou même « kraken », nous finirons bien par le savoir.

Quand Morane fut arrivé au bout de sa tirade, Clairembart fit remarquer de sa voix douce :

— N'oublions pas que Kasr El-Ama doit être seulement une petite bourgade peuplée de fellahs. Connaissez-vous l'arabe ?

— Non, fit Bob, mais vous, Professeur, vous devez le connaître.

Ce fut comme si, tout à coup, la foudre venait de s'abattre aux pieds du savant. Son visage, de rosâtre, tourna au pourpre.

— Évidemment, je connais l'arabe, dit-il. Et moi qui l'oubliais ! Je le connais presque aussi bien que le français, l'anglais, l'espagnol, le sanscrit, le…

Bob lui coupa la parole.

— L'arabe suffira pour cette fois, Professeur. Vous serez donc notre interprète. D'ailleurs, puisque vous représentez la science et que, seule, celle-ci guidera nos recherches, vous dirigerez l'expédition.

— Merci pour cette nomination, commandant, mais vous oubliez encore une chose cependant.

— Quoi donc ?

— Pour mener à bien une entreprise de ce genre, fréter un bateau, engager un équipage, acheter des vivres et le matériel de plongée, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, plus sans doute que nous n'en possédons, vous et moi…

Sans même prendre la peine de répondre à son interlocuteur, Bob se tourna d'une pièce vers Frank Reeves, toujours assoupi sur son divan et cria :

— Frank !

L'Américain sursauta, se dressa sur son séant et demanda d'un air hagard :

— Que se passe-t-il ?

— Beaucoup de choses, mon vieux, répondit Bob. Car pendant que tu dormais, nous avons pas mal travaillé, le Professeur et moi…

Rapidement, Morane mit son ami au courant de leurs dernières découvertes. Ce récit acheva de réveiller Reeves. Il se dressa sur

ses pieds en avalant une grande bouffée d'air.

— À mon avis, Bob a trouvé la vraie solution, dit-il. Remarquez que le plan a été dessiné dans la partie inférieure du tableau, donc de façon, en admettant qu'on se fut servi d'un décapant, à pouvoir révéler ce plan sans toucher au diadème. Naturellement, toute personne non avertie courait le risque d'effacer le diadème avant de découvrir le plan. Cela témoigne une fois de plus de l'esprit tortueux de Fosco Pondinas. Malheureusement, ou heureusement si l'on se place à notre point de vue, il ne pouvait prévoir la découverte et l'utilisation scientifique des rayons X…

Frank Reeves cessa de parler pendant un moment, puis il demanda à brûle-pourpoint :

— Qu'attendons-nous pour partir à Kasr El-Ama ?

— Tout simplement d'avoir gagné le gros lot à la Loterie Nationale, glissa Clairembart.

— La Loterie Nationale ? Je ne saisis pas… Que vient-elle faire là-dedans, la Loterie Nationale ? fit Reeves qui réellement, semblait ne pas comprendre.

— Tu vas saisir tout de suite, Frank, expliqua Bob. Pour partir à la recherche de la galère engloutie, il nous faut monter toute une expédition, fréter un bateau, louer les services d'un équipage de francs et fidèles marins, acheter un matériel de plongée de toute première qualité. Bref, cela va coûter de l'argent, beaucoup d'argent…

— Combien ?

— Des millions sans doute…

Un fin sourire se dessina sur le visage énergique de Frank Reeves.

— Voyons, mes chers petits neveux, dit-il, vous savez pouvoir compter sur ce vieil oncle d'Amérique et sur ses dollars. Car moi aussi, je voudrais bien aller lui dire un petit bonjour au fond de l'eau à cette mystérieuse princesse Nefraït. Vous parliez de fréter un bateau. Nous allons faire mieux. Nous partirons pour Marseille et y achèterons un fier schooner. Un de ces lévriers de la mer comme je les aime. Une vraie bête de race, et je m'y connais, vous pouvez en

être certains. Nous l'appellerons « La Belle Africaine ». Qu'en dites-vous ?

— Rien, dit Bob. J'ai simplement envie de pousser un cri indien.

— Et vous, Professeur ?

— Seulement « Eurêka ! » comme Archimède. Mais je voudrais malgré tout faire encore une petite remarque.

— Laquelle donc, Professeur, demanda Morane avec un peu d'inquiétude.

— C'est qu'il faudra, pour atteindre la galère plonger à une quarantaine de mètres sous la surface de la mer. Or, cette prouesse, même si elle est réalisée avec des scaphandres autonomes, demande un certain entraînement. Je crains que vous ne puissiez…

Frank Reeves coupa la parole au vieux savant.

— Soyez rassuré, Processeur. L'an dernier, étant en croisière dans les Antilles, j'ai rencontré un groupe de jeunes gens qui voulaient visiter l'épave d'un galion espagnol, peut-être rempli d'or, et qui reposait par quarante-huit mètres de fond, près des côtes haïtiennes. Ces jeunes gens manquaient d'argent. Je les ai aidés et, en échange, ils m'ont initié aux joies de la plongée sous-marine. Ainsi, j'ai pu visiter l'épave en leur compagnie. Hélas, le galion en question se révéla n'être qu'une vieille barcasse qui, évidemment, n'avait jamais renfermé le moindre trésor. Ces recherches me permirent néanmoins de faire trois mois de pleine eau, et je me fais fort d'enseigner rapidement la technique de la plongée avec le scaphandre autonome à mon vieil ami Bob. Il est excellent nageur, costaud, possède du coffre et du cran à revendre et, au bout de quelques jours, je n'aurai plus rien à lui apprendre, j'en suis certain…

Clairembart s'avoua vaincu, et il le fit avec une sourde allégresse.

— Messieurs, dit-il, il ne nous reste plus à présent qu'à faire des plans pour le départ, acheter le matériel… Ensuite, en route pour Marseille !

Une heure plus tard, un taxi déposait le trio de chercheurs à la porte de Bob Morane, quai Voltaire. La première chose qu'ils remarquèrent en entrant dans le salon-bureau fut la table, où

quelque chose manquait. Quoi ? Ils le surent vite. La copie de la « Belle Africaine » que Bob y avait laissé deux jours auparavant, avait disparu.

Chapitre V

Lorsque Frank Reeves affirmait être un fin connaisseur en voiliers, il ne se vantait pas, car il eut été difficile de trouver, sur toutes les mers du globe, schooner plus racé que « La Belle Africaine » qui, pour le moment, fendait les eaux méditerranéennes de son étrave effilée. Entre l'azur de l'eau et l'azur du ciel, on eut dit un grand oiseau blanc, mouette ou pétrel, planant vers quelque lointain rivage.

À l'arrière, Morane était assis à même le pont. Non loin de lui, Frank tenait la barre avec une maîtrise de vieux capitaine corsaire. Entraîné au yachting de croisière, ce sport de milliardaires, depuis sa plus tendre enfance, l'Américain possédait toute la science nautique d'un vrai marin, et les cartes, les compas, les vagues et les vents étaient pour lui comme autant de livres ouverts.

D'un œil distrait, Morane, qui réparait une ligne de pêche, suivait les mouvements des hommes d'équipage – trois solides Marseillais rigolards et durs à la besogne – s'affairant sur le pont. Au bout d'un moment, il tourna la tête vers l'arrière du bateau et scruta l'étendue marine, si bleue qu'elle en devenait irréelle. Là-bas, presque à l'endroit où mer et ciel se confondaient, la minuscule silhouette d'un second navire se détachait nettement dans l'air pur légèrement teinté d'or par le soleil.

— Notre suiveur est toujours là, dit Bob. On dirait un chien de chasse lancé sur la piste de quelque chevreuil…

Frank Reeves tourna vers son ami un visage insouciant, comme lissé par le vent frais du large.

— Je t'ai déjà dit cent fois qu'il devait s'agir là tout simplement de quelque vaisseau à gargoulettes transportant ses poteries vers l'Égypte ou l'Arabie. Tu vois des pirates partout…

D'un coup sec de ses mains nerveuses, Morane brisa le crin avec lequel il venait d'assurer son hameçon. Sur ses traits durs et

basanés, une expression de colère rentrée se lisait.

— Si tu veux encore une fois mon avis, Frank, fit-il, ton transporteur de gargoulettes file trop vite à mon goût. Selon ta propre affirmation, « La Belle Africaine » est un fameux coursier. Pourtant, l'autre semble ne pas avoir trop de mal à nous tenir le train.

— Il doit marcher au Diesel, tandis que nous allons à la voile seulement. Là est tout le mystère…

— Diesel ! Diesel ! maugréa Bob, et c'est sans doute Satan lui-même qui l'alimente en mazout.

L'éclat de rire par lequel Frank répondit à Bob fut emporté par le vent.

— Tu t'amuses à te retourner le poignard dans la plaie, mon vieux Bob, et tu voudrais me faire croire que cela te fait souffrir. Tu y prends plaisir au contraire. Depuis le moment où nous nous sommes aperçus de la disparition de la copie de « La Belle Africaine », tu nous vois des ennemis à chaque coin de rue. Dans le train qui nous conduisait à Marseille, tu as cru apercevoir un des hommes qui nous ont assaillis dans la cour du Louvre et, à Marseille même, Scapalensi t'est apparu. Cela tourne à la hantise…

Bob ne répondit pas immédiatement. En lui-même, il reconnaissait que, depuis le vol de la copie, il ne cessait d'échafauder des suppositions abracadabrantes. « Abracadabrantes ? Voire…», pensa-t-il.

— S'il fallait t'en croire, Frank, dit-il, les voleurs de la copie auraient agi seulement en dilettantes, pour se faire la main. À moins qu'il n'y ait pas eu de voleur du tout et que la copie se soit tout simplement envolée par la fenêtre, poussée par un impérieux besoin de voir du pays.

Après un rapide coup d'œil au compas, l'Américain donna légèrement de la barre à bâbord et haussa les épaules.

— En dérobant la copie, nos voleurs ont cru dérober l'original. Quand ils se sont aperçus de leur méprise, il était trop tard : l'original était enfermé dans un coffre, à la Banque de France. Comment voudrais-tu qu'ils puissent se lancer à la recherche de la galère, puisqu'ils n'en connaissent même pas l'emplacement…

— Nous non plus d'ailleurs, remarqua Bob.

Un homme émergea d'une écoutille et vint vers eux. C'était Jérôme, le valet de chambre du professeur Clairembart. Vêtu seulement d'un pantalon de toile et d'un maillot de corps sans manches, il montrait des muscles épais et noueux. Quant à son visage, il demeurait à ce point anonyme qu'il eût été difficile de s'en graver les traits dans la mémoire. C'était comme si Jérôme n'avait eu ni nez, ni bouche, ni yeux.

— Le Professeur demande quand, à votre avis, nous atteindrons la côte africaine, dit-il à l'adresse de Frank.

Reeves jeta à nouveau un regard au compas, puis à sa montre.

— Dans deux heures au maximum.

Soudain, son front se plissa et ses regards se fixèrent sur l'horizon, comme s'il tentait d'y apercevoir quelque chose.

— Attendez, Jérôme, dit-il, je crois… Oui, c'est bien cela, c'est la terre !

Déjà, le valet de chambre s'élançait et criait dans l'écoutille :

— Professeur !… Professeur !… La côte d'Afrique est en vue.

Une petite silhouette blanche jaillit des profondeurs du bateau. C'était Clairembart. Il portait un complet de toile étriqué et qui, à coup sûr, avait vu déjà plusieurs lustres. À part cela, le savant continuait à ressembler au petit vieillard de l'Hôtel Drouot : col à coins cassés, cravate noire, lunettes cerclées d'acier, barbiche de chèvre et visage d'enfant.

— La côte ? demanda-t-il. La côte ?… Où ça ?…

« La Belle Africaine » filait bon train et, à présent, une bande plate, couleur de sable, se dessinait nettement un peu en dessous de la ligne d'horizon. Au fur et à mesure que le schooner approchait, la vision s'accentuait. Une suite d'ondulations jaunes s'accusait à ras des flots et des bouquets de palmiers formaient une série de petits traits verticaux surmontés par le gribouillis des palmes.

Morane n'en croyait pas ses yeux. C'était donc cela l'Afrique, ce continent monstrueux qui avait fait rêver des générations d'aventuriers et d'explorateurs ? Elle camouflait ses jungles derrière une pauvre bande de sable et, vue ainsi, du nord, elle ne paraissait

guère plus qu'une île alluvionnaire prête à être engloutie par la moindre tempête.

À l'approche de la côte, le schooner, sur l'impulsion de Frank, s'était mis à la longer, pointant résolument son étrave vers l'est. Bientôt, au fond d'une sorte de havre creusé, eut-on dit, dans les sables par une pelle d'enfant, des maisons blanches apparurent pareilles, avec leurs fenêtres noires, à des dominos rangés pour la partie.

— Kasr El-Ama ? demanda Clairembart.

— Oui, Kasr El-Ama, fit en écho la voix de Frank Reeves.

Son regard était rivé à la côte, au-dessus de laquelle quelques nuages suivaient leur petit bonhomme de chemin, et Frank semblait y chercher une image. Peut-être celle de la princesse Nefraït.

Clairembart, lui, regardait partout autour du bateau, en quête sans doute de cette île ou de ce récif en forme de poulpe. Peut-être aussi s'attendait-il à voir les bras gigantesques, garnis de ventouses larges comme des roues de char, de quelque « kraken » légendaire, s'agiter au-dessus des flots, mais il y avait seulement la mer bleue striée de pâles écumes.

Morane, lui, ne disait rien. Il ne cherchait rien. Il avait simplement aspiré une grande goulée d'air et tendu ses muscles ; comme pour affronter un invisible et redoutable adversaire.

Cependant, là-bas, très loin, le pseudo navire à gargoulettes continuait à croiser avec l'insistance d'un faucon guettant sa proie.

*

* *

Kasr El-Ama ne méritait pas le nom de ville, et non plus celui de village. C'était une bourgade de pêcheurs arabes au milieu de laquelle la proximité de vieilles ruines romaines avait fait pousser, tel un monstrueux champignon de ciment armé, un hôtel pour touristes pompeusement paré du nom d'« Alhambra » et auquel une imposante mosquée, aux minarets dressés vers le ciel comme des doigts aux ongles appointés, faisait pendant.

Le professeur Clairembart, Bob Morane et Frank Reeves descendirent à l'« Alhambra », « La Belle Africaine » demeurant ancrée dans la rade, à la garde de Jérôme et des trois matelots marseillais. À en juger par les courbettes du directeur et le prix exorbitant des chambres, les deux Français et l'Américain comprirent que l'« Alhambra » ne devait pas recevoir la visite de beaucoup de clients. Les ruines voisines n'intéressaient à coup sûr plus personne et l'installation de l'hôtel se révéla assez vétuste pour faire fuir les touristes les moins exigeants.

Dès le lendemain de leur arrivée, Clairembart, Morane et Reeves se mirent en campagne, chacun de son côté, pour tenter de glaner des renseignements sur cette mystérieuse chose en forme de poulpe qui, une fois identifiée, leur permettrait peut-être de découvrir la galère et le sarcophage de la princesse Nefraït. Hélas !, chaque soir, tous trois rentraient exténués à l'hôtel, ayant marché durant toute la journée à travers Kasr El-Ama et ses environs, interrogeant des gens, essayant de découvrir une piste improbable. Peu à peu, le découragement les gagnait et ils commençaient à se demander sérieusement si, tout compte fait, ils ne s'étaient pas lancés à la poursuite d'une illusion.

Au soir du neuvième jour, alors que tous trois étaient assis dans la chambre de Morane, Clairembart se laissa aller à des paroles désabusées.

— Je crois m'être laissé tenter par une chimère et vous avoir entraîné avec moi à sa poursuite. Je vous aurais fait perdre votre temps, Bob, et à vous, Frank, votre argent…

Brusquement, Morane se leva et, quand il parla, il y avait un peu de rancune dans sa voix.

— Est-ce vous qui parlez ainsi, professeur Clairembart ? Vous l'un des plus audacieux archéologues de notre époque ? Pendant des années, vous avez cherché à connaître le secret de la princesse Nefraït et, à présent, neuf malheureux jours de recherches infructueuses vous rebutent ! Pour ma part, je crois à l'histoire de la galère engloutie car Guiseppe Pondinas n'a pu vous mentir. La découverte de la carte de son ancêtre le prouve. D'ailleurs, comment Guiseppe aurait-il pu connaître l'histoire de Nefraït et d'Octavius

Pondinium si ce n'est par les mémoires de Fosco Pondinas qui, lui-même, avait découvert le manuscrit romain ? N'oubliez pas, Professeur, que vous êtes sans aucun doute le seul à avoir déchiffré les hiéroglyphes du tombeau de la vallée aux ramiers, et cela nous permet dans une certaine mesure de contrôler la véracité du récit de Pondinas. Donc, puisque le manuscrit romain a existé, la galère doit exister elle aussi, là quelque part, au large, par vingt-cinq brasses de fond.

Cette vigoureuse intervention de Morane avait eu le don de rasséréner le savant. Il redressa la tête et, à nouveau, la volonté de vaincre brilla dans son regard clair.

— Excusez-moi de m'être laissé aller au découragement, dit-il. Jadis, je n'aurais jamais abandonné un projet, quitte à devoir mourir en cours de route. Peut-être la vieillesse m'a-t-elle fait perdre un peu de mon allant. Mais vous venez de me convaincre à nouveau, Bob. La galère existe, et il nous faut la découvrir coûte que coûte. Demain, nous nous remettrons en campagne et si, dans trois jours, nous n'avons rien découvert, nous étudierons à nouveau le plan et tenterons d'interpréter la mystérieuse phrase de Fosco Pondinas d'une autre façon… s'il en existe une.

Morane se tourna vers Reeves qui, jusqu'alors, s'était tenu en dehors du débat.

— As-tu un avis à formuler, Frank ?

L'Américain secoua la tête.

— Aucun avis, dit-il, sauf que je suis décidé plus que jamais à aller au bout de cette histoire, même si cela doit me coûter mon dernier sou, ou la vie…

Il se tut pendant un instant, puis reprit, d'une voix plus basse :

— Et le plus fort, c'est que je ne sais même pas pourquoi je m'entête à ce point. Je ne me suis cependant jamais senti une attirance particulière pour l'archéologie…

On était au milieu de l'après-midi du onzième jour. Morane s'était avancé fort loin à l'ouest de Kasr El-Ama, le long de la route côtière, interrogeant toute personne rencontrée, marchand ou pêcheur. Mais tous secouaient la tête négativement à ses questions, soit parce

qu'ils ne les comprenaient guère, soit parce que la chose en forme de poulpe leur était inconnue.

Exténué – car il avait accompli tout le chemin à pied – Bob s'arrêta finalement près d'une hutte de pêcheur devant laquelle un vieil Arabe édenté et au visage ridé comme la surface de la mer un jour de tempête, était occupé, sans doute pour préparer la soupe du soir, à découper une pieuvre de belle taille, dont l'envergure pouvait atteindre deux mètres environ. Morane s'approcha et, désignant la pieuvre du doigt, dit dans une sorte de sabir composé de beaucoup d'anglais et d'un peu d'arabe mélangés fort approximativement :

— Elle grande…

Le vieillard sourit, découvrant ainsi l'unique dent garnissant encore ses mâchoires. Il secoua la tête et tendit le bras en direction de la mer.

— Elle petite… là-bas, beaucoup plus grande. Ben Ouafa a vu.

— Pas assez grande pour prendre bateaux entre ses bras, demanda Bob en songeant à la légende du « kraken », dont avait parlé le professeur Clairembart.

Ben Ouafa sourit encore et, quand il souriait, son visage ressemblait à celui d'une momie se réveillant après son sommeil millénaire : une masse de rides mouvantes seulement trouée par le gouffre noir et difforme de la bouche. Ben Ouafa devait bien avoir cent ans, mais lui-même sans doute n'aurait pu le dire. Il devait être fatigué de compter les jours écoulés depuis celui de sa naissance.

— Pas assez grandes pour prendre bateaux entre ses bras, fit-il. Étranger se moquer de Ben Ouafa. Ça mal. Ben Ouafa très vieux…

— Étranger savoir, répondit Bob en tendant aussi la main en direction de la mer. Là-bas, pieuvre assez grande pour prendre bateaux entre ses bras…

Cette fois, un rire frénétique secoua le corps décharné du vieillard dont les membres, sous la longue robe mahométane, frémirent comme des branchages desséchés dans le vent.

— Si pieuvre assez grande pour prendre bateaux entre ses bras, fit-il entre deux hoquets, elle « pieuvre de roc »…

Le rire du vieux pêcheur s'arrêta soudain, et il baissa la tête comme quelqu'un qui en a trop dit. Pourtant, l'intérêt de Morane était

éveillé.

— Que veux-tu dire avec cette « pieuvre de roc » ? demanda-t-il.

Mais Ben Ouafa secoua la tête obstinément.

— Pas savoir, dit-il, pas savoir…

Bob comprit qu'il ne parviendrait pas à faire sortir le vieillard de son mutisme en usant de la seule parole comme moyen de persuasion. Plongeant la main dans la poche intérieure de sa veste, il en tira une liasse de billets de banque. Il s'agissait là de petites coupures, mais sans doute Ben Ouafa n'avait-il jamais vu de sa vie autant d'argent réuni.

— Si Ben Ouafa veut parler de la « pieuvre de roc », Ben Ouafa sera riche.

Les regards du pêcheur s'étaient rivés aux billets verts, qui semblaient le fasciner. Finalement, il releva la tête et fixa Morane d'un air interrogateur.

— Pourquoi toi savoir ? demanda-t-il. Toi pêcheur ?…

— Moi pas pêcheur, fit Morane. Moi beaucoup d'argent pour Ben Ouafa si lui parler de la « pieuvre de roc ».

Bob arracha quelques billets à la liasse et les glissa dans la vieille main décharnée de l'Arabe. Les doigts se refermèrent aussitôt à la façon de tentacules d'une anémone de mer sur sa proie.

— Si toi pas pêcheur, dit Ben Ouafa après un long moment de silence, moi parler… « Pieuvre de roc » grand « Kef » (rocher) en forme d'étoile, là-bas, sous la mer. Grands bras en pierre, comme pieuvre. Beaucoup de poissons…

— Comment se fait-il que personne ne m'en ait encore parlé ? dit Bob.

— Seulement très vieux pêcheurs savoir. Eux pas dire aux jeunes… Si jeunes, par hasard, aller pêcher là et jeter filets, beaucoup requins, et requins mauvaises dents pour filets. Filets coûter très cher et jeunes pêcheurs pas retourner…

Bob haussa les épaules.

— Si requins mauvais pour filets jeunes pêcheurs, mauvais aussi pour filets vieux pêcheurs.

Une expression d'astuce plissa bizarrement la bouche informe de l'Arabe.

— Vieux pêcheurs plus patients, déclara-t-il. Eux pas pêcher avec filets, comme jeunes, mais avec lignes…

Petit à petit, Morane commençait à croire à la « pieuvre de roc » de Ben Ouafa, et une joie sourde l'envahissait. La guigne qui, depuis leur arrivée à Kasr El-Ama, s'acharnait sur lui et ses compagnons, les abandonnait peut-être. Avant tout, il fallait arranger une entrevue entre Ben Ouafa et le professeur Clairembart. Ce dernier, grâce à sa parfaite connaissance de l'arabe, parviendrait sans doute à en faire dire davantage au vieux pêcheur.

— Si Ben Ouafa en est capable, fit Bob, lui venir maintenant à Kasr El-Ama, parler à vieux docteur étranger. Celui-ci donner beaucoup d'argent à Ben Ouafa.

Le vieillard ne broncha pas. Il continuait à fixer la liasse de billets.

— Ben Ouafa venir, dit-il, mais recevoir argent d'abord…

Morane glissa encore quelques coupures entre les doigts avides du pêcheur.

— Ben Ouafa aura le reste à Kasr El-Ama, dit-il.

L'Arabe lança un nouveau regard de concupiscence en direction de la liasse et se leva péniblement. Ses os craquèrent comme les éléments d'une machine abandonnée sous la pluie depuis des années.

— Moi prêt à te suivre à Kasr El-Ama pour parler au Vieux docteur…

« Cela va être gai de faire la route avec ce Mathusalem en herbe, songea Morane. Au bout d'un kilomètre, il va sûrement s'affaler, et je vais devoir le porter…».

*

* *

Ce fut un bien étrange spectacle que celui qui s'offrit, deux heures plus tard, au professeur Clairembart et à Frank Reeves, attablés dans le hall de l'hôtel « Alhambra ». La porte s'ouvrit et un vieil Arabe, vêtu d'une robe crasseuse, fit son entrée en souriant. Derrière lui, une épave humaine se traînait. Une épave humaine, incapable, ou presque, de poser un pied devant l'autre, et dans

laquelle Clairembart et Reeves eurent bien de la peine à reconnaître le fringant Bob Morane, encore si vif et alerte le matin même.

Quand l'étrange couple fut parvenu près de la table occupée par le vieux savant et Frank, Morane se laissa tomber lourdement dans un fauteuil.

— J'ai marché toute la journée, dit-il d'une voix de boxeur à court de souffle, mais, au retour, j'ai eu tort de vouloir soutenir le train de ce vieux champion de marathon. Cela m'a achevé… Hello, garçon, un triple jus de citron, avec de l'eau, beaucoup de sucre et de la glace. Et en vitesse !…

Quand Bob se fut désaltéré et eut un peu réparé ses forces par un apport massif de calories, Clairembart lui demanda en désignant le vieil Arabe qui se tenait, debout et souriant, à deux mètres de leur table :

— Qui est-ce, le centenaire ?

Morane releva la tête et une lueur d'intérêt se ralluma dans ses yeux éteints.

— J'oubliais, dit-il, de vous présenter notre sauveur probable : mon vieil et cher ami Ben Ouafa, grand pêcheur et champion de footing.

— Notre sauveur ? interrogea Reeves. Qu'est-ce que cela signifie ?…

— Tout simplement qu'il connaît peut-être l'endroit où repose la galère, dit Bob avec une indifférence feinte.

Il s'interrompit et cessa d'employer l'anglais, compris, dans une certaine mesure, par Ben Ouafa, pour dire en français, à l'adresse de Clairembart.

— Je l'ai amené pour que vous lui tiriez les vers du nez, Professeur, car avec les rares mots composant mon vocabulaire arabe, je me sens en état d'infériorité manifeste. Prenez garde toutefois de ne pas lui révéler le but réel de notre mission… Si quelques billets verts suffisent à allumer la convoitise de mon vieil ami, que sera-ce si nous lui parlons d'or et de pierres précieuses…

En quelques mots, Bob mit ses compagnons au courant de sa rencontre avec Ben Ouafa et des circonstances l'ayant amené à

parler de la « pieuvre de roc », qui pouvait « tenir un bateau entre ses bras » !

À ces derniers mots, une joie fébrile s'empara de Clairembart.

— Un grand récif immergé en forme de poulpe ! s'exclama-t-il. J'avais toujours pensé qu'il s'agissait d'un récif. La galère doit reposer tout simplement entre deux des chaînes rocheuses figurant les bras de l'animal. Peut-être tenons-nous enfin la bonne piste…

Dix minutes plus tard, les trois voyageurs et Ben Ouafa étaient enfermés dans la chambre de Morane, et le professeur Clairembart se lançait dans une conversation animée avec le vieux pêcheur. Reeves et Bob avaient de la peine à saisir quelques mots au passage, car la conversation avait lieu en arabe et les répliques se succédaient à un train d'enfer. Cela dura peut-être une demi-heure, peut-être davantage. Finalement, Clairembart se tourna vers ses deux compagnons et leur dit :

— J'ai réussi à décider ce vieux sorcier à nous conduire demain sur les lieux. Cela nous coûtera évidemment quelques billets verts de plus, mais nous n'y pouvons rien. Le principal est de connaître l'emplacement de la « pieuvre de roc » et de ramener le sarcophage à la surface…

— Vous oubliez une chose, Professeur, dit Morane qui s'était allongé sur son lit et semblait avoir bien de la peine à tenir les yeux ouverts.

— Quoi donc ?

— Après avoir trouvé le sarcophage et le trésor funéraire, il nous faudra ramener Ben Ouafa à Kasr El-Ama. Nous risquerions alors d'avoir des ennuis avec les autorités égyptiennes qui, par contre, ne pourront rien contre nous aussi longtemps que nous demeurerons en dehors des eaux territoriales. Il faut toujours compter avec une indiscrétion de notre guide, car notre insistance doit sans doute l'intriguer passablement.

— Je vous ai présentés tous trois comme des savants voulant étudier les mœurs des poissons, expliqua Clairembart. Notre nouvel ami a paru nous croire. Néanmoins, mieux vaut prendre nos précautions. Je vais voir s'il ne serait pas possible de renvoyer Ben Ouafa à la côte avant que nous ayons commencé nos recherches.

Une nouvelle joute oratoire s'engagea entre Clairembart et l'Arabe, à l'issue de laquelle le visage du vieil archéologue s'éclaira de satisfaction.

— Tout va bien, dit-il à l'adresse de Morane et de Reeves. Ben Ouafa possède un bateau. Il nous montrera le chemin du récif et, quand nous y serons parvenus, il regagnera seul la côte. Ainsi, tout ennui avec les autorités égyptiennes nous sera évité. Nous demeurerons en dehors des eaux territoriales et pourrons travailler sans courir le risque d'être dérangés. Pour rentrer en France avec le sarcophage et le trésor funéraire, si nous les découvrons, nous n'éprouverons aucune difficulté grâce à l'ordre de mission du Ministère des Beaux-Arts, dont j'ai eu soin de me munir…

Quand Clairembart eut fini de parler, Frank Reeves montra le vieil Arabe :

— Et comment allons-nous faire pour garder notre guide jusque demain ? S'il lui prenait la fantaisie de disparaître, nous serions dans de beaux draps. Il représente notre unique chance d'atteindre la galère, ne l'oublions pas…

— C'est juste, reconnut Clairembart avec une grimace d'ennui. Je ne vois vraiment qu'un seul moyen d'empêcher Ben Ouafa de prendre le large : c'est de l'enfermer dans une de nos chambres et de monter la garde à la fois devant la porte et devant les fenêtres…

La voix ensommeillée de Morane retentit.

— Ne comptez pas sur moi, Messieurs, dit-il, car il faudrait au moins un bulldozer pour m'arracher de mon lit. Je vous ai trouvé et amené Ben Ouafa, et bien gardez-le… Je vais rêver de vous, et mes rêves seront bien réjouissants. Vous rendez-vous compte, le professeur Clairembart, l'ami d'Einstein, et Frank Reeves, le plus doré des neveux du grand Oncle Sam, veillant jalousement sur le sommeil de Ben Ouafa, pauvre pêcheur arabe ? Vous rendez-vous compte ?… Vous rendez-vous compte ?… Vous ren…

Le rire de Bob mourut, tué par le sommeil que, seuls des quatre acteurs de cette scène, Ben Ouafa et lui goûtèrent totalement cette nuit-là…

Chapitre VI

Du pied, Ben Ouafa poussa la lourde pierre servant d'ancre à sa barque de pêche. Elle tomba dans l'eau avec un « plouf » sourd, et la barque s'immobilisa presque aussitôt.

On était sorti des eaux territoriales égyptiennes et la ligne basse de la côte ne se discernait plus sur l'horizon. Partout, c'était la mer calme et bleue. Une mer pour cartes postales et pourtant réelle, que les rayons du soleil parsemaient de vifs éclats d'or.

Immobilisées côte à côte, « La Belle Africaine », toute blanche, assurée sur ses deux ancres et les voiles carguées, et la vieille barcasse déglinguée de Ben Ouafa, offraient un contraste violent. Le schooner, luisant de tous ses cuivres et de ses couleurs fraîches, possédait la beauté racée d'un lévrier de course ; la barque de l'Arabe, au contraire, avec son bordage troué comme une écumoire, ses flancs couverts de bernacles et de mousse, son mât geignant et sa voile rapiécée, n'était que ruine, et l'on pouvait se demander comment elle réussissait encore à tenir la mer.

Elle tenait la mer pourtant puisqu'elle avait conduit « La Belle Africaine » en cet endroit, juste au-dessus, aux dires de Ben Ouafa, de la mystérieuse « pieuvre de roc ».

À présent, Morane, Reeves et Clairembart, penchés au-dessus de la lisse du schooner, tentaient de sonder les profondeurs marines, mais la polarisation leur permettait seulement une vision diffuse sur une étendue d'un bleu profond coupé d'éclairs aveuglants. C'était un peu comme s'ils avaient tenté de regarder à travers un mauvais miroir qui leur aurait uniquement renvoyé leurs images déformées. Pourtant, la « pieuvre de roc » devait se trouver derrière ce miroir, dont il fallait franchir la surface brillante pour accéder ainsi au monde secret des solitudes sous-marines.

— Je propose d'explorer les environs à l'aide du masque et du tube respiratoire, dit Reeves. En nageant à la surface, nous

pourrons ainsi avoir une vision nette du fond. Bob et moi nagerons, et Jérôme nous suivra dans le canot pneumatique. De cette façon, nous pourrons prendre un peu de repos de temps en temps.

L'Américain se tourna vers Morane et continua :

— Ce sera un excellent entraînement pour toi, mon vieux. Quand tu auras appris à considérer sans crainte un monde qui n'est pas le tien, un monde silencieux où la distance même semble abolie, tu pourras alors t'y plonger grâce au scaphandre autonome et partir à la recherche de la galère. Avant tout, il nous faut reconnaître les lieux pour savoir si notre vieil ami Ben Ouafa ne nous a pas conté une de ces fameuses blagues de pêcheur.

Clairembart approuva de la tête.

— Vous avez raison, Frank, dit-il. Il faut reconnaître les lieux d'abord. Si nous avons la certitude d'avoir jeté l'ancre au-dessus du récif cherché, nous pourrons renvoyer aussitôt Ben Ouafa et nous mettre à la besogne. Sinon…

La main de Morane gifla violemment l'air, comme s'il chassait une mouche importune.

— Inutile de mettre à nouveau les choses au pire, Professeur. Explorons d'abord. Ensuite, nous discuterons. Allons Frank, je suis prêt à recevoir ma première leçon d'homme-poisson.

Reeves eut un signe à l'adresse de deux des marins marseillais.

— Montez la malle verte sur le pont, dit-il.

Les deux marins disparurent par l'écoutille, pour en émerger quelques minutes plus tard, porteurs d'un grand coffre d'aluminium peint en vert foncé et qu'ils déposèrent sur le pont.

— Commençons par nous déshabiller, dit Reeves.

Il fallut seulement quelques secondes à Bob et à son ami, pour se dépouiller de leurs vêtements et passer des slips de toile. Frank ouvrit alors le coffre et en tira deux paires de palmes en caoutchouc ressemblant à de gigantesques pattes de grenouilles, deux masques, également en caoutchouc et munis d'un hublot ovale en plexiglas, deux tubes de métal au bout recourbé et deux ceintures supportant chacune un long couteau à manche de liège dans sa gaine. Frank passa l'un des masques à Morane, après en avoir frotté

intérieurement le hublot à l'aide d'un chiffon imbibé de savon liquide afin d'empêcher la buée de s'y déposer.

— Mets-toi cela sur le visage, dit Reeves, le nez à l'intérieur, en ayant soin de serrer la courroie de fixation, mais pas trop. C'est cela. Souffle violemment par le nez…

Morane obéit et l'air, décollant le bord du masque, s'en échappa avec un gargouillement désagréable.

— Aspire fort maintenant toujours par le nez.

Le vide fit soudain s'aplatir le masque, à la façon d'un accordéon, et le hublot de plexiglas, tiré en arrière, heurta le nez de Bob. Reeves se mit à rire.

— Il te va à ravir, dit-il. Tu fais bien un peu Martien avec ton gros œil unique, mais l'endroit où nous nous rendons est aussi étrange que doit l'être la planète Mars… Passons au tube respiratoire à présent. Tu le places à gauche de ton visage, sur le côté et sous la courroie du masque, juste devant l'oreille. C'est cela. Essaye l'embouchure maintenant…

L'embouchure en question était formée par un bourrelet de caoutchouc garni de deux protubérances destinées à être engagées derrière les dents du plongeur. Bob prit l'embout entre ses lèvres et serra les mâchoires dessus. Quand il se mit à respirer, l'appareil fit entendre une série de sons profonds comme ceux produits par quelque cor de chasse enroué. Morane avait l'impression de sucer une énorme pipe vide, et il se sentait un peu ridicule. Reeves semblait s'amuser plus que jamais.

— Tu as l'air d'un indien fumant le calumet de la paix, fit-il en rigolant. Si tu avais une plume piquée dans les cheveux, l'illusion serait parfaite.

Morane arracha l'embouchure du tube de ses lèvres. Son impression était pareille à celle éprouvée lorsqu'il prenait ses premières leçons de pilotage, quand le moniteur lui montrait le fonctionnement des commandes.

— Tout à l'heure, dit-il, avec un peu de mauvaise humeur, j'avais tout du Martien. À présent, je te fais songer à Sitting Bull. Quand donc aurais-je réellement l'air d'un plongeur sous-marin ?

— Cela viendra, Bob, cela viendra… Dans l'eau, tu nageras sur le ventre en te contentant, pour avancer, de battre mollement des pieds. Quand tu auras bien pris le rythme, tu pourras, grâce aux palmes, progresser rapidement sans te servir des bras. Pour voir vers le fond, longe bien ton visage sous l'eau et respire normalement par le tube. Pour descendre, il te suffira de te plier en deux, comme si tu voulais toucher tes pieds avec les mains. Quand tu remonteras, ton tube sera plein d'eau. Pour le vider, il te suffira de souffler très fort. L'eau jaillira et tu pourras alors respirer à nouveau.

— Compris, dit Morane. Il me pousse déjà des nageoires, comme à un jeune poisson.

— Ne te prends pas pour un requin dès le début, conseilla Reeves. Demeure sagement à la surface et contente-toi de regarder. Pour notre première sortie, nous allons nous contenter de survoler le fond, si je puis m'exprimer ainsi. L'exploration proprement dite sera pour plus tard… Passe tes pattes de grenouilles maintenant, et ne laisse pas trop tes pieds au soleil, sinon le caoutchouc va durcir et te faire mal.

Pendant qu'avait lieu cette brève initiation, Jérôme, le valet de chambre du professeur Clairembart, avait gonflé rapidement le canot pneumatique à l'aide du petit compresseur destiné à remplir les bouteilles d'air comprimé des scaphandres autonomes. Le canot fut jeté par-dessus bord tout contre le flanc du schooner. Se laissant glisser le long du plat-bord, Jérôme prit place dans le frêle esquif.

Leurs larges pieds palmés clapotant sur les planches, Morane et Reeves traversèrent le pont. Au passage Clairembart leur serra chaleureusement les mains.

— Soyez prudents, dit-il. Et bonne chance… Dommage que je sois trop vieux pour accomplir de telles prouesses nautiques, sinon je vous accompagnerais.

Morane posa la main sur l'épaule du vieillard.

— N'ayez aucun souci, Professeur. Si nous nous trouvons au-dessus de la « pieuvre de roc », nous le saurons. De votre côté, surveillez notre ami Ben Ouafa. Il serait bien capable de lever l'ancre avant notre retour…

— Il n'en fera rien, dit Clairembart. Nous le payerons seulement quand nous serons certains d'avoir été conduits au bon endroit, et Ben Ouafa aime trop les billets verts…

L'un après l'autre, Morane et Reeves allèrent rejoindre Jérôme dans le canot pneumatique. Reeves saisit une des rames caoutchoutées et, lentement, sur son impulsion et celle de Jérôme, le canot s'éloigna. Au bout d'une centaine de mètres, Frank s'arrêta de pagayer.

— Nous allons entrer dans l'eau ici, dit-il, et nager en décrivant un grand cercle. Jérôme nous suivra dans le canot, prêt à nous aider à monter à bord en cas de fatigue. Es-tu prêt, Bob ?

— Je suis prêt, dit Morane en abaissant le masque sur son visage et en s'assurant de son étanchéité.

Reeves se laissa glisser à la mer et se mit à nager. Bob le suivit, s'allongeant sur le ventre dans l'eau tiède. L'embout du tube bien fixé entre les dents, il tenta de respirer normalement et y parvint presque aussitôt. Quand il eut assuré son équilibre, il se mit à battre doucement des pieds. Alors, le visage résolument plongé dans l'eau, il ouvrit les yeux.

Sous lui, un monde étrange se révéla soudain, séparé seulement du monde réel par la lame mince et vibrante de la surface, ce miroir devenu à la fois plancher et plafond, ciel et terre. Mais ici, ce ciel et cette terre étaient faits d'eau.

Jusqu'à ce jour, Morane avait cru qu'aucun spectacle n'égalait celui s'offrant à l'aviateur penché, du haut de la coupole vitrée de son appareil, vers le sol. Pourtant, la vision se révélant à lui en cet instant dépassait tout ce qu'il avait pu imaginer jusqu'alors. Dans une lumière bleutée, irréelle, un paysage de rêve se détachait avec une étrange précision. Rochers, collines et failles, le tout couvert d'une végétation insolite d'algues et de madrépores à travers de laquelle des bancs de poissons évoluaient, rapides et ordonnés. De grands animaux aux formes équivoques semblaient brouter paisiblement l'herbe marine. Mais étaient-ce bien des animaux ou seulement des rocs ?

Un silence de fin du monde régnait sur cet univers semblant appartenir à une autre dimension de l'espace. Le temps lui-même

paraissait aboli, tout comme la pesanteur et la distance.

Peu à peu, le premier effet de surprise passé, le relief sous-marin se précisait encore. Bob surplombait, d'une dizaine de mètres peut-être, une longue arête rocheuse allant en s'effilant. De chaque côté de l'arête, dont les flancs descendaient en pente abrupte, les silhouettes devenaient imprécises, noyées dans un bleu de plus en plus opaque.

Lentement, se servant uniquement des pieds comme moyen de propulsion, Morane se mit à suivre l'arête du côté opposé à celui où elle s'effilait, au bout de deux ou trois cents mètres, l'arête s'articula à une sorte de nœud rocheux, d'où d'autres arêtes, toutes semblables, ou presque, à la première, se prolongeaient dans d'autres directions.

Une joie soudaine, si violente qu'il en oublia pendant quelques secondes de respirer, empoigna Morane. La « pieuvre de roc » était là, sous lui, et la galère reposait sans doute entre deux des tentacules rocheux, perdue dans le bleu mystérieux des profondeurs. Bob avait envie de plonger dans ce bleu, très loin, pour toucher du doigt le secret enfermé sous la mer. Mais un peu d'eau, pénétrant par l'orifice du tube, le fit tousser et le rappela à la réalité.

Il releva la tête et regarda autour de lui. Le canot était à une vingtaine de mètres de distance. Bob nagea vigoureusement dans sa direction et s'accrocha au bordage de caoutchouc. Frank Reeves, déjà remonté à bord, lui tendit la main et, aidé par Jérôme, le hissa à ses côtés. Étendus au fond du canot, haletants, ils restèrent un long moment sans parler, mais la joie peinte sur leurs visages en disait davantage qu'un long discours.

— Alors, ça y est, dit finalement Morane. Nous l'avons trouvée…

Reeves secoua la tête d'avant en arrière, en signe d'affirmation.

— Il n'y a pas à douter, fit-il, c'est bien l'endroit. Reste à savoir maintenant si la galère sera au rendez-vous.

D'un mouvement lent de la main droite, Bob écarta la frange de cheveux drus et noirs collés à son front par l'eau.

— Elle y sera, affirma-t-il d'une voix forte. Nous avons découvert le plan de Fosco Pondinas là où le Professeur affirmait qu'il se

trouvait. Le plan nous a conduits au diadème, et le diadème ici. La galère doit donc, elle aussi, exister…

Frank approuva.

— Tout prouve même qu'elle existe… Mais où ? Parviendrons-nous à la découvrir ?

— Pourquoi pas ? demanda Morane. La chance nous a servi jusqu'à présent. Aucune raison pour qu'elle nous lâche au moment où nous touchons au but…

— J'admire ta confiance, mon vieux Bob. Pourtant, la chance seule ne suffira pas. Pour atteindre la galère, il nous faudra aller voir au fond de la mer et explorer consciencieusement chaque espace compris entre les arêtes tentacules. En attendant, il serait utile de dresser une carte schématique du récif, afin de connaître le nombre exact d'arêtes et pouvoir ensuite opérer de façon méthodique avec les scaphandres autonomes.

Déjà, Morane se redressait et rajustait son masque.

— Quand nous rejetons-nous à l'eau ? demanda-t-il. Je me sens pousser des ailes… Des nageoires, je veux dire…

Le professeur Clairembart, appuyé à la rambarde de la « Belle Africaine », surveillait l'approche du canot pneumatique. Quand celui-ci fut à portée de voix, il demanda, sans parvenir à cacher tout à fait son anxiété :

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

Morane, assis en équilibre instable sur le bordage de caoutchouc, ses pieds palmés baignant dans l'eau et le masque remonté sur le front, eut un geste rassurant.

— Tout se passe parfaitement, Professeur. Ben Ouafa ne nous a pas menti, La « pieuvre de roc » est là. Il ne nous reste plus qu'à découvrir la galère…

Le sursaut d'allégresse de Clairembart fut à ce point violent que les lunettes du vieux savant quittèrent son nez. Il eut juste le temps de les cueillir au vol pour les empêcher de tomber à la mer.

— La galère ! La princesse Nefraït ! hurlait le vieillard. C'est le plus beau jour de ma vie !…

— Ne jetons pas le manche avant la cognée, dit Bob en prenant pied sur le pont. La « pieuvre de roc » couvre une surface d'un

kilomètre carré environ et ce ne sera pas une petite besogne que d'y repérer une galère engloutie voilà deux mille ans…

Cette déclaration eut le don de tempérer un peu la joie de Clairembart.

— Vous la trouverez, dit-il. Je le sais… Je le sais… Vous et Frank la trouverez…

Après s'être débarrassé de son masque et de ses palmes, Morane s'enroula dans la couverture que lui tendait un des marins.

— Nous espérons réussir, Professeur, dit-il. Cependant je dois encore être initié aux secrets de la plongée avec l'appareil autonome, et cela ne sera pas une mince affaire. Je suis aviateur mais pas scaphandrier.

— Tu t'en tireras très bien, intervint Reeves. L'expérience avec le tube respiratoire a été concluante et, dans quelques jours, tu me rendras des points…

Bob ouvrait la bouche pour répondre, mais une série de cris gutturaux l'en empêcha. Du pont de sa barcasse déglinguée, Ben Ouafa les hélait et, malgré leur ignorance quasi totale de l'arabe, Morane et Frank comprirent qu'il était question de billets verts.

Bob désigna le vieux pêcheur.

— Vous feriez bien de lui régler son dû, Professeur, dit-il. Plus vite ce vieux requin aura pris le large, plus vite nous pourrons commencer à travailler sérieusement.

— Ne disons pas trop de mal de notre ami Ben Ouafa, fit Clairembart. C'est peut-être un vieux requin gourmand de billets verts, mais il nous a néanmoins rendu un fier service. Sans lui, nous n'aurions jamais découvert le récif…

— C'est juste, convint Morane. Tout compte fait, Ben Ouafa a bien mérité son salaire, puisqu'il a tenu ses engagements…

Une heure plus tard, la barque du vieil Arabe n'était plus qu'un point minuscule, au loin, sur la mer. Le soir tombait et la faim commençait à se faire sentir. Aussi, Morane, Reeves, Clairembart et les trois Marseillais ne tardèrent-ils pas à goûter à l'excellente cuisine de Jérôme qui, entre beaucoup d'autres dons, possédait celui de maître queux.

Après le repas, assis dans la cabine arrière, Clairembart, Reeves et Morane s'attachèrent à dresser un plan de campagne. Servi par ses études d'ingénieur, Bob avait établi une carte assez exacte du récif. Celui-ci, avec son nœud rocheux et ses arêtes qui, au nombre de douze, s'élançaient dans tous les sens à la façon des tentacules d'une pieuvre, figurait en réalité une sorte de massif montagneux en miniature. Il possédait ses crêtes, ses sommets et ses vallées. Dans une de ces dernières, la galère devait reposer, invisible de la surface à cause de l'opacité toujours plus épaisse des eaux. À la profondeur de vingt-cinq brasses, seuls les rayons bleus parviennent encore. Pour trouver la galère, il faudrait donc, comme l'avait affirmé Reeves, aller y voir de près.

— Nous ancrerons « La Belle Africaine » au-dessus du nœud rocheux auquel les arêtes tentacules viennent s'articuler, décida Morane. De là, jour après jour, nous plongerons dans chaque vallée et l'explorerons minutieusement. Quand nous aurons découvert l'épave nous la visiterons et en repérerons l'emplacement. Il ne restera plus alors qu'à remonter le sarcophage et le trésor funéraire à l'aide du palan différentiel.

— Ce projet me semble parfait, dit Reeves. Il ne tient évidemment pas compte des impondérables, mais en tenir compte serait les prévoir et nous ne sommes pas sorciers. Nous attendons votre avis, Professeur…

Clairembart enleva ses lunettes et considéra longuement ses deux compagnons. Dans ses prunelles soudain rétrécies, la même ardeur juvénile demeurait mais atténuée, eût-on dit, par un vague regret.

— J'ai une seule chose à dire, mes amis, c'est que je voudrais pouvoir vous accompagner au fond de la mer. Pourtant, la jeunesse de l'âme ne peut compenser les défaillances du corps. Si vous réussissez à trouver et à remonter le sarcophage de la princesse Nefraït, vous aurez fait le bonheur de mes vieilles années.

Une larme perla au coin de l'œil gauche du vieillard et coula doucement le long de son nez.

— Nous réussirons, Professeur, vous pouvez en être certain, dirent d'une même voix Bob et Frank.

Et ils se sentaient réellement décidés à réussir, non seulement parce que l'entreprise leur tenait à cœur, mais aussi pour permettre au savant de réaliser son vieux rêve : contempler les restes perdus de Nefraït, la princesse Fantôme.

D'un doigt impatient, Clairembart avait écrasé son unique larme, pour prendre aussitôt un air faussement acariâtre et dire :

— Ces fichues lunettes ! Chaque fois que je les enlève elles me font pleurer comme un enfant !…

Chapitre VII

Véritable boîte à Pandore, la malle verte de Frank Reeves, en plus des palmes, des masques et des tubes respiratoires, contenait bien des surprises et, entre autres, plusieurs appareils Cousteau-Gagnan composés chacun de trois bouteilles d'air comprimé et de deux tubes souples annelés se réunissant pour former une embouchure. Il y avait également des combinaisons étanches en caoutchouc mousse, destinées à protéger le plongeur contre le froid sous-marin.

Quand Morane eut, ce matin-là, revêtu une des combinaisons, fixé les bouteilles à ses épaules, coiffé le masque à hublot et chaussé les palmes, il commença à ressembler vraiment à quelque voyageur interplanétaire venu d'une terre lointaine.

— J'ai tout d'un pilote de soucoupe volante, fit-il remarquer à Reeves, qui l'aidait à s'équiper.

— Tu n'auras pas besoin de soucoupe volante pour planer, dit l'Américain. Essaye l'embouchure et respire…

Bob serra les dents sur l'embouchure caoutchoutée et aspira. L'air vint à son appel. Un air ranci, au goût vaguement sulfuré.

— Ça va ? interrogea Reeves.

Bob cessa de mordre l'embout et se tourna vers son ami.

— Je préfère de beaucoup la brise marine, mais ton air en conserve fera l'affaire malgré tout. Entre nous, les bouteilles sont bien lourdes. Les courroies commencent à me scier drôlement les épaules.

Frank fit mine de ne pas entendre. Il se contenta de tendre à son ami une ceinture à laquelle quatre saumons de plomb, pesant bien un kilo chacun, étaient suspendus.

— Fixe-toi cela autour de la taille, fit-il avec un sourire.

Morane sursauta.

— Pour qui me prends-tu ? Pour un ballon, pour me donner ainsi du lest ? Avec toute cette ferraille accrochée à moi, je vais peser trop lourd et filer au fond comme une pierre.

— Ne joue pas la comédie, mon vieux Bob. Tu es ingénieur et tu n'ignores pas que, dans l'eau, sans ce lest tu ne pèserais rien. Cela en vertu de la loi d'Archimède, selon laquelle « tout corps plongé dans un liquide subit une poussée de bas en haut égale…

— … au poids du volume de liquide déplacé », acheva Morane. À présent, continue ta leçon, je t'écoute…

Frank lui avait bouclé la ceinture lestée autour de la taille.

— Quand tu seras dans l'eau, continua-t-il, évite tout mouvement inutile afin de ne pas t'essouffler et consommer trop d'air. Aspire seulement par petites bouffées avares. Garde l'air pendant trois ou quatre secondes, puis expire. Laisse passer à nouveau trois ou quatre secondes avant une nouvelle aspiration, et ainsi de suite. Quand tu auras trouvé le rythme, tu feras cela machinalement. Pour descendre, tu te plieras en deux, comme pour toucher tes orteils du bout des doigts. Quand tu sentiras un bourdonnement et une douleur dans les oreilles, remonte d'un mètre environ et avale ta salive pour compenser la différence de pression. Tu pourras alors te remettre à descendre. Nouvelle douleur dans les oreilles, nouveau palier, nouvelle déglutition. Pour la première fois, ne descends pas trop bas. Si tu rencontres des poissons, ne t'effraye pas. Ils ne sont guère dangereux et te paraîtront beaucoup plus gros qu'ils ne sont en réalité car, à cause de la réfraction, les objets placés effectivement à quatre mètres paraissent situés à trois seulement.

— Et les requins ?

— Il ne doit pas en exister de dangereux, du moins pour l'homme, en Méditerranée. N'est-ce pas, Professeur ?…

— Pas à ma connaissance, répondit le vieux savant qui assistait, témoin jusqu'alors muet, à l'initiation de Morane. Pourtant, ce sont parfois d'assez grosses bêtes, et curieuses. Mieux vaut les regarder de loin. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Les vaches sont, elles aussi, des animaux paisibles. Pourtant, de temps en temps, l'une d'elles tue un homme d'un coup de corne.

— Et si un requin s'approche de très près ? demanda encore Bob.

— Tire ton couteau et pique-le simplement avec la pointe, en appuyant à peine. Il filera sans demander son reste. Surtout, ne le poignarde pas, car l'odeur du sang pourrait alors le rendre dangereux…

D'un signe de tête, Bob indiqua qu'il avait compris.

— Jusqu'où dois-je descendre pour la première fois ? demanda-t-il.

— Quinze mètres. Pas plus. Au-delà, tu devrais remonter par palier, pour éviter la formation de bulles d'azote dans ton sang, par suite de la trop brutale décompression. Ce phénomène, appelé « mal des caissons », peut amener des accidents graves allant jusqu'à la paralysie et la mort… À faible profondeur et en rythmant ta respiration, tu pourras, avec tes trois bouteilles, effectuer une plongée de plus d'une heure. Quand la pression tombera en dessous de vingt-cinq kilos, un dispositif de sécurité bloquera l'arrivée de l'air. Pour respirer à nouveau, il te suffira d'ouvrir ce petit robinet situé là, contre ta hanche. Il te restera alors assez d'air pour faire surface. Mais, pour ta première plongée, tu n'auras pas à utiliser cette réserve. Il te suffira de descendre à une quinzaine de mètres et de remonter au bout de quelques minutes.

— Comment saurai-je que je suis à quinze mètres ?

Reeves tendit à Bob un objet ressemblant à une grosse montre-bracelet.

— Boucle-toi cela autour du poignet. C'est un bathymètre. L'aiguille t'indiquera la profondeur atteinte. À présent, tu sais tout, ou presque, et tu peux y aller pour ta première tentative. J'oubliais… Si la pression plaque le hublot du masque contre ton visage, il te suffira d'expirer fortement par le nez pour l'équilibrer. Maintenant colle-toi l'embouchure entre les dents et vas-y…

Bob se leva et traversa le pont gauchement à cause de sa charge et de ses pattes de grenouilles claquant sur les planches. Il gagna l'échelle disposée le long de la coque du schooner et se mit à descendre lentement, de face, en posant seulement les talons sur les barreaux. Quand il eut atteint l'eau, il assura l'embout entre ses

mâchoires et respira. L'air en conserve lui parvint, avec toujours son goût de soufre. Il avait à présent de l'eau jusqu'à la taille.

— Allonge-toi, cria Reeves. Ensuite, plie-toi en deux pour descendre.

Morane obéit et fila aussitôt vers le fond, prisonnier d'une sorte de brouillard bleuâtre. Il avait l'impression, malgré sa chute verticale, de ne plus rien peser. Ses bouteilles et les plombs de sa ceinture lui semblaient légers.

Brusquement, un bourdonnement fit vibrer ses tympans et l'impression qu'une fine aiguille les transperçait.

Il étendit les bras et se redressa pour freiner sa descente. Ensuite, il remonta un peu et déglutit. Le bourdonnement et la douleur cessèrent. Il put alors recommencer à descendre. Un autre son de trompe l'avertit de l'approche de la douleur, et il remonta et déglutit à nouveau.

Au troisième arrêt, il regarda le bathymètre fixe à son poignet. Il marquait quinze mètres.

Jusqu'alors, Bob avait évolué dans une sorte de brume bleutée, mais, à présent, les formes, sous lui, se détachaient avec une netteté toujours plus grande. « La Belle Africaine » avait été ancrée au-dessus du nœud rocheux formant le centre du récif, et il pouvait voir les longs tentacules de pierre s'étendre dans tous les sens. Entre les tentacules, il apercevait le fond des vallées noyées d'indigo.

« Vais-je descendre plus bas ? » se demanda Bob. Il ne se sentait pas, à vrai dire, tout à fait à l'aise, mais un peu d'orgueil le poussait à dépasser la limite assignée par Frank. Il allait descendre encore, lorsque quelque chose se détacha des rochers et monta rapidement vers lui. Cela ressemblait à une grande chauve-souris battant des ailes comme dans un film au ralenti. « Une raie pastenague », pensa Bob. Aussitôt, il songea au dard venimeux terminant l'appendice caudal de ces poissons, et il sentit un frisson lui parcourir l'échine.

La raie nageait rapidement, avec de molles ondulations des nageoires. Elle s'arrêta tout près de Bob, si près qu'elle occupait tout le champ du hublot, et qu'il n'y avait, semblait-il, qu'à tendre le bras

pour l'atteindre. Avec ses petits yeux fixes et sa bouche grimaçante, presque humaine, la tête faisait songer à ces démons aux formes insolites enfantés par les artistes du moyen âge.

Instinctivement, Morane porta la main en avant, pour toucher la raie, mais sans y parvenir. Pourtant, elle lui semblait à sa portée… Il y eut alors comme une détonation sèche, un bouillonnement et une sorte de long fouet brunâtre passa en cinglant devant le visage du plongeur.

Bob s'était laissé aller en arrière pour éviter le dard redoutable de la pastenague. Il perdit l'équilibre et tomba en tournant vers le fond. Une soudaine nausée le fit tressaillir et il sentit un ronronnement puissant emplir ses oreilles, suivit aussitôt par une douleur lancinante. Il parvint à se redresser et déglutit mais vainement. La douleur demeurait. À ce moment, le plexiglas du hublot se colla violemment à son visage. Il souffla du nez pour le repousser et, presque aussitôt, sa vue se brouilla et ses yeux commencèrent à brûler. L'eau venait d'envahir le masque.

Une panique soudaine empoigna Morane. Il se sentait comme perdu dans la nuit, au sein d'un monde inconnu et inhumain. Il se demanda où était le fond, où était la surface. Sous lui, c'était à présent l'obscurité totale. Au-dessus, une lumière irréelle brillait, vaguement dorée comme celle projetée par un grand miroir réfléchissant le soleil et vue à travers une brume. Mais il dut aussitôt fermer ses yeux attaqués par l'eau salée.

« Remonter, remonter…». Tel était à présent son seul but. La douleur continuait à lui scier les tympans et un bruit continu de branches brisé se faisait entendre. Il ouvrit à nouveau les yeux pour s'orienter et, presque aussitôt, se propulsant des jambes et des bras, il monta vers la lumière. Une forme noire, allongée, se dessina au-dessus de lui énorme, menaçante. À quel monstre des profondeurs allait-il encore avoir affaire ? Mais déjà, il était trop tard pour en éviter le contact. Ses mains glissèrent le long de flancs lisses et durs, qu'aucun frémissement n'animait. Bob comprit alors que ce monstre était tout simplement la coque de « La Belle Africaine ».

Déjà, il émergeait à la surface et arrachait son masque. À moitié aveuglé, les yeux encore emplis d'eau de mer, il aspira fortement par le nez pour prendre une goulée d'air frais. Mais l'embouchure de l'appareil respiratoire demeurait engagée entre ses mâchoires contractées et l'air du large, mêlé à celui des bouteilles, lui parut avoir seulement le goût d'un mauvais cocktail.

Une voix familière lui parvint.

— Alors, comment as-tu trouvé ton premier voyage au royaume des sirènes ?

Morane ouvrit les yeux, pour apercevoir le visage souriant de Frank Reeves penché sur lui par-dessus le bordage. Il n'eut pas le temps de répondre, car, déjà, des mains vigoureuses le hissaient à bord. Une fois assis sur les planches, il cracha l'embout, toussa et se gonfla les poumons d'air pur.

— Le royaume des sirènes n'est pas fait pour Bob Morane, fit-il en haletant. Trop d'eau à mon goût. Je me trouve aussi à l'aise qu'un poulet dans une poêle à frire…

Frank partit d'un long éclat de rire, et Morane remarqua alors qu'il était en slip et portait des palmes. Un masque de plexiglas couronnait son front et ses cheveux étaient plaqués par l'eau.

— Je me suis jeté à la mer aussitôt après toi, dit l'Américain, et j'ai suivi tes ébats de la surface. À vrai dire, tu t'es très bien comporté jusqu'à ta rencontre avec la raie. Mais pourquoi diable as-tu voulu absolument lui caresser le bout du nez ?

— Elle paraissait si proche, et je n'ai pu résister à la tentation.

— Elle se trouvait en réalité à deux mètres de toi. Si elle avait été plus près, elle t'envoyait son dard en plein visage. À l'occasion, méfie-toi des raies.

— On devrait mettre un écriteau au fond de l'eau, remarqua Morane : « Défense de taquiner les pastenagues ». Bref, le phénomène de réfraction m'a rendu un signale service. Mais tu disais qu'avant ma rencontre avec la raie, je m'étais bien comporté.

Reeves eut un hochement de tête affirmatif.

— Mieux encore que je ne l'espérais. Tu es un plongeur né et, dans trois ou quatre jours, quand tu auras reçu l'entraînement nécessaire, nous pourrons commencer nos recherches.

— Par quarante mètres de fond, hein ? fit Morane. Cela ne sera pas une sinécure…

— Tu seras à ton aise à quarante mètres comme tu l'étais tout à l'heure à quinze, avant ton explication avec la pastenague. À nous deux, nous pourrons explorer une vallée par jour, à condition de faire plusieurs plongées… Cela ne t'effraiera pas, j'espère ?

— Tout m'effraie, là en dessous, mon vieux Frank. Ah ! la momie de la princesse Nefraït est bien gardée, mieux qu'elle ne l'aurait été dans son tombeau creusé dans le roc, au fond des déserts égyptiens. Pourtant, si la galère est là, en dessous de nous, nous la découvrirons bien, même s'il nous fallait passer le fond de la mer au peigne fin.

Le professeur Clairembart se tenait un peu à l'écart, sans se mêler à la conversation, mais un immense espoir se lisait dans ses yeux…

Chapitre VIII

Comme l'avait prévu Frank Reeves, l'initiation sous-marine de Morane avait été relativement aisée. La vigoureuse constitution de l'ancien pilote, sa volonté de vaincre et son goût pour les exercices sportifs l'avaient grandement favorisé et, à la fin de la quatrième journée, après avoir atteint en compagnie de Frank, plus de quarante mètres de fond, il s'était senti capable de passer à la phase active de l'entreprise : la recherche de la galère engloutie.

Pendant les cinq premiers jours d'efforts au cours desquels les deux amis avaient consciencieusement exploré cinq des vallées creusées entre les arêtes du récif, la chance avait refusé de leur sourire. Les vallées visitées se révélèrent habitées seulement par des poulpes et des murènes à la gueule vorace.

Au matin du sixième jour, le vent se mit à souffler et la mer devint mauvaise. Les vagues venaient lécher rageusement le bordage de « La Belle Africaine ». Près du grand mât, Jérôme, secondé par un des marins, s'occupait à remplir les bouteilles d'air comprimé à l'aide du petit compresseur à essence. De son côté, Clairembart aidait Morane et Reeves à passer leurs combinaisons de caoutchouc mousse.

— Mauvais temps pour plonger, aujourd'hui, remarqua le vieux savant en réprimant un frisson.

Reeves haussa les épaules.

— À quelques mètres de profondeur, la mer est calme dit-il, car les attaques du vent ne s'y font plus sentir. Nous serons plus à l'aise, au fond, que vous autres ici, à l'air libre. Quand nous remonterons, soyez prêts à nous recueillir…

— Nous ne tenons pas à demeurer en panne au milieu des flots, surenchérit Morane.

— Ne craignez rien, répondit Clairembart avec gravité. Je préférerais voir « La Belle Africaine » couler sous mes pieds plutôt

que de quitter ces lieux et vous abandonner.

Morane regardait le vieux professeur avec une sorte de tendresse admirative, car Clairembart avait parlé comme si, réellement, on avait pu le croire capable de désertion. Il avait pris la plaisanterie de Bob au sérieux parce que son âme était pure et droite et parce que la moindre allusion un peu équivoque le touchait au plus profond de cette pureté et de cette droiture.

— Nous n'avons pas pensé un seul instant que vous nous abandonneriez, fit Morane avec force. Comment pourriez-vous avoir une telle pensée quand votre seul désir est de nous accompagner au fond de la mer ?…

Clairembart se détendit.

— Il n'en est pourtant pas question, dit-il. Barboter à la surface ou à quelques mètres en dessous, passe encore mais vingt-cinq brasses est une profondeur interdite à mes vieux organes…

Pour cacher son émoi devant cet aveu d'impuissance Morane ricana.

— À votre âge, Professeur, Frank et moi roulerons peut-être dans une chaise roulante, à traction atomique sans doute, mais chaise malgré tout.

Reeves releva la tête. Occupé à se fixer sur les épaules les bouteilles d'air comprimé apportées par Jérôme, il avait suivi la conversation de façon fort distraite. Pourtant, les dernières paroles de Morane l'avaient frappé.

— Parle pour toi, Bob, dit-il en souriant. On sait que tu as toujours eu une prédilection marquée pour les engins motorisés. Moi, je m'en tiendrai jusqu'à ma mort au bon vieux compas du père Adam.

Morane se dressa, debout dans le vent et, la main sur le cœur, un bras à moitié levé, il se mit à déclamer sur un ton mélodramatique :

— Moi, Frank Reeves, l'homme aux trois Rolls Royce, aux six Cadillac et aux deux avions personnels, et j'en passe, jure de ne plus employer désormais, pour me rendre d'un point à un autre, que les fameux véhicules Jumelés « Pedibus Naturum ». À partir de cet instant, la vue de la moindre bicyclette me donnera des nausées…

Sanglé dans sa combinaison de plongée, l'enserrant des pieds à la tête comme la cotte de mailles d'un croisé, Morane avait réellement l'aspect d'un paladin de comédie prêtant serment de fidélité à son seigneur. Reeves le bombarda avec une palme de caoutchouc que Bob reçut en plein front.

Tous deux partirent d'un grand éclat de rire d'enfants heureux.

— Pour me venger, dit Morane, je découvrirai la galère avant toi…

— Je tiens le pari, répondit Frank.

— Quel en sera l'enjeu ?

— Tu le fixeras toi-même quand tu auras découvert la galère… si tu la découvres.

Complètement équipé, Frank eut un petit rire goguenard et se dirigea vers l'échelle. Une fois là, il abaissa son masque sur son visage et s'introduisit l'embout entre les dents. Aussitôt, il descendit vers les flots rageurs et s'y plongea. Vingt secondes plus tard, Morane suivait le même chemin. Clairembart, lui, avait les yeux fixés sur l'horizon pareil à une corde à linge agitée par le vent. Très loin, la silhouette sombre d'un voilier se dessinait, voilée par les embruns. Sous le ciel plombé, noyé de nuages menaçants, elle faisait songer à quelque oiseau de mauvais augure.

*

* *

Quand Bob avait franchi la surface tourmentée de la mer, la paix s'était faite. Chaque fois qu'il passait ainsi du monde aérien au monde marin, il éprouvait la même détente, le même relâchement de tout son être. La pesanteur avait cessé d'exister, et il évoluait avec aisance, tel un archange dans les cieux, sans crainte de choir au fond des gouffres s'ouvrant sous lui. Pourtant, il était seulement séparé du monde des hommes par la lame ténue, faite, eût-on dit, de métal brillant, de la surface, frontière entre deux univers aussi distincts l'un de l'autre que le sable de l'air. Là-bas, tout était furie, bruits et clarté aveuglante. Ici, l'homme devenu poisson dans le domaine des poissons, se sentait libre de toute entrave.

Sous lui, Morane voyait Frank, se détachant en bleu clair sur le fond sombre de la vallée, descendre lentement, par paliers. À intervalles réguliers, il rejetait une nuée de bulles d'air qui montait vers la surface à la façon d'une fumée. De chaque côté de la vallée, on discernait nettement les deux arêtes tentacules la délimitant et en faisant un monde à part, vigoureusement cloisonné.

Bob avait dépassé la zone jusqu'où parviennent les rayons rouges. À quinze mètres, l'orangé disparut et sa main elle-même, étendue devant son visage, était devenue d'un vert bleuté. Ensuite, tout fut parfaitement bleu et, seule, une lumière diffuse parvenait encore, enrobant toutes choses de mystère. Quand Morane levait la tête, il apercevait toujours le velum argenté de la surface vers laquelle les interminables chapelets de bulles d'air montaient en de fantastiques traînées lumineuses.

Quand Morane atteignit le fond, par quarante-cinq mètres, Reeves l'y attendait, assis sur un roc entre deux grandes gorgones aux ramifications infinies. Tout près, un troupeau de saupes passait en bon ordre faisant songer avec leurs corps rayés, à quelque théorie de forçats en balade.

Bob s'assit à côté de son ami et, tous deux s'entreregardèrent à travers leurs masques de plexiglas, comme pour dire :

— Allons-nous réussir cette fois ?

Bob haussa les épaules de façon fataliste, signifiant ainsi qu'il fallait s'en remettre au hasard. De toute façon, tous deux savaient que, si la galère se trouvait entre deux des tentacules de roc, ils la trouveraient.

Au bout de quelques instants, Reeves tendit le bras dans une direction. Il commencerait les recherches par là. Morane partirait dans le sens opposé. Quand le besoin de remonter se ferait sentir, ils se retrouveraient sur le chemin de la surface.

Déjà, Frank filait, dans un rapide battement de pieds et un envol de bulles d'air, et bientôt il disparut au tournant d'un rocher.

À son tour, Morane prit son essor. Il se dirigeait vers l'évasement des deux arêtes, tournant ainsi le dos au nœud granitique formant le corps de la « Pieuvre de roc ». Contrairement aux autres vallées explorées jusqu'alors, qui offraient toutes une dépression assez

profonde mais régulière. Celle-ci, au contraire, se révélait encombrée de rochers plats dressés sur leur tranche pour former une série de murs disposés comme les éléments d'un labyrinthe. Évidemment Bob ne courait guère le risque de s'y égarer, car il pouvait toujours s'en échapper par le haut. Néanmoins, cette conformation du sol sous-marin rendait les recherches fort pénibles et hasardeuses.

Parfois, les rochers étaient troués de longs tunnels permettant de passer d'une galerie à une autre sans être obligé de franchir la muraille.

En traversant un de ces tunnels, Morane, qui tâtait de la main devant lui pour s'orienter, se sentit brusquement saisi au poignet par une sorte de lien mobile et vivant. Il tenta de se dégager d'une secousse, mais en vain. Sur sa peau, il sentait une série de contacts rugueux, comme si de nombreux boutons tentaient de pénétrer sa chair.

Déjà, Bob avait compris avoir affaire à un poulpe. À présent, il apercevait l'animal accolé à la roche et le regardant fixement de ses grands yeux d'or. À vrai dire, il était de taille modeste, à peine plus gros que ceux vus jadis par Bob au fond de barques de pêcheurs, sur la Côte d'Azur. On était loin des octopus monstrueux qui, s'il faut en croire les légendes, sont la terreur des plongeurs des mers du sud. « Un « kraken » en miniature, songea Bob, juste bon à faire peur aux tout petits enfants. ». Cependant quand il essaya à nouveau de se dégager, il n'y parvint pas. L'animal, rivé au rocher par ses ventouses, tenait bon et le tentacule fixé autour du poignet de Morane possédait la souplesse d'une liane et la puissance inflexible d'une menotte d'acier.

Avec curiosité, Bob contemplait l'animal, sans parvenir à ressentir une rancune ou répulsion quelconque à son égard. Les yeux d'or le contemplaient sans férocité. Il y avait plutôt en eux de l'étonnement, ou de la peur.

Une fois de plus, le plongeur banda, à les rompre, ses muscles d'athlète et, une fois de plus, la pieuvre résista victorieusement Cette petite masse de gélatine tenait en échec les quatre-vingts kilos de

chair et d'os de l'homme étonné. Entre Bob et l'animal, un malentendu devait exister, car ils ne se sentaient pas ennemis.

« Ennemis ou pas ennemis, songea Bob, cette situation ne peut s'éterniser. Tu es bien gentille, petite pieuvre, mais puisque tu ne veux pas me lâcher, je vais devoir jouer du couteau à mon grand regret…». Il cessa de se débattre et, de sa main libre, voulut tirer son couteau. À ce moment, l'étreinte du poulpe se relâcha et le plongeur se retrouva libre. Surpris, Bob lâcha le manche de son arme. Aussitôt, il comprit que, seule, la décontraction de ses muscles avait amené la bête à lâcher prise. « Mieux vaut douceur que violence, se dit-il. Rien de tel qu'un geste de paix, du moins vis-à-vis des animaux, pour mettre fin à un état de guerre…

La pieuvre avait maintenant quitté le rocher et, s'était mise en parapluie, flottait mollement. Ses yeux dorés témoignaient toujours de la même indifférence sereine. Morane tendit un bras, aux muscles relâchés cette fois, dans sa direction. Il la toucha et sentit la caresse des tentacules mais les ventouses ne réagirent pas. Déjà, d'un bond soudain l'animal s'était mis hors de portée, pour s'immobiliser aussitôt, à la façon d'une bête familière qui veut jouer. Bob voulut l'atteindre à nouveau, mais elle fila rapidement dans l'étendue pourpre.

Alors, la poursuite amicale commença, l'homme lancé à la façon d'un enfant derrière quelque oiseau moqueur. De rocher en rocher, poursuivant et poursuivi bondissaient en une paisible partie de cache-cache. À un moment donné, le poulpe s'arrêta à un tournant du labyrinthe. Morane, d'un rapide battement de palmes, fila vers lui, tentant de le saisir, mais ses mains se refermèrent seulement sur l'eau. L'animal s'était dérobé.

À nouveau, Morane se lança à sa poursuite mais, soudain, il s'immobilisa, pétrifié par le spectacle s'offrant à ses regards. Devant lui, la galère reposait entre deux murs rocheux. À vrai dire, elle n'avait plus rien d'un vaisseau qui, jadis, avait fait la fierté des anciens, acharnés à conquérir les océans. À moitié envasée recouverte d'algues et de concrétions calcaires, démâtée, ses flancs écrasés, elle avait pris elle-même l'apparence du rocher. Pourtant, Bob la reconnut aussitôt ou, tout au moins, crut la reconnaître.

Au bout de quelques secondes cependant, l'incrédulité gagna Morane. Depuis vingt siècles, d'autres bateaux avaient passé par là et pouvaient avoir coulé eux aussi. Rien ne prouvait qu'il s'agissait bien de la galère d'Octavius Pondinium. La « pieuvre de roc » pouvait retenir d'autres épaves entre ses tentacules.

Sans même se commander, Bob planait déjà au-dessus du vaisseau en ruine. La première chose qu'il remarqua fut qu'il n'était pas ponté comme les bateaux modernes. Évidemment, le pont pouvait être affaissé mais, à l'avant de l'épave, Morane découvrit, complètement enrobé d'algues, un long éperon de bronze s'avançant à la façon d'un mât de beaupré. « Un rostre, songea-t-il. Il s'agit donc bien là d'un vaisseau antique ».

Saisi par une sorte de fièvre, Bob se mit à explorer l'épave avec minutie, écartant les chevelures de végétation marine et brisant les sécrétions coralliennes. Devant lui, des colonies entières de petits poissons fuyaient en désordre et, parfois, une murène aux redoutables mâchoires jaillissait de son trou, semblable à un serpent aquatique. Tout à coup, Morane tomba en arrêt devant une masse ressemblant vaguement à des gueules de canons étroitement jumelées et couvertes de coraux. À coups de couteau, Bob brisa les formations calcaires et reconnut alors que ce qu'il avait pris pour des gueules de canons étaient en réalité les cols d'une douzaine de grandes amphores entassées les unes contre les autres. Elles étaient encore hermétiquement closes et, sur les bouchons d'argile, une fois ceux-ci vigoureusement frottés, Bob crut discerner l'image gravée du scarabée sacré d'Égypte, entourée de quelques signes hiéroglyphiques.

« La galère…, pensait Bob avec une sourde allégresse. Aurais-je enfin découvert la galère ? » Une nouvelle trouvaille devait bientôt venir le fortifier dans cette supposition. Au milieu de l'épave, à moitié enfouie dans la vase, une longue forme rectangulaire apparaissait, étoilée d'actinies. Cela ressemblait à un cercueil gigantesque et, aussitôt, dans l'esprit de Morane, ce mot de cercueil s'associa tout naturellement à celui de sarcophage.

Usant encore de son robuste coutelas, Bob se mit à racler la surface du sarcophage – si sarcophage il y avait. Il travaillait

rapidement, soulevant de petits nuages de vase et faisant voler autour de lui des fragments de madrépores. Au bout de quelques minutes de ce labeur, une surface de pierre lisse se révéla et, gravé dans cette pierre lisse, plusieurs signes héraldiques de l'ancienne Égypte, comme le tau et le scarabée.

Cette fois, Morane ne pouvait plus douter. Il se trouvait bien devant le sarcophage de la princesse Nefraït, et cela grâce à cette petite pieuvre qui, tel un lutin aquatique, l'avait conduit à son but. Il aurait voulu crier son allégresse, mais le milieu dans lequel il évoluait l'en empêchait. Alors, il songea qu'il devait partager sa joie avec ses compagnons. Avec Reeves qui, là-bas, quelque part dans la vallée, recherchait lui aussi la galère engloutie. Avec le professeur Clairembart qui, à bord de « La Belle Africaine », attendait avec anxiété leur retour…

De la lame de son poignard, Morane frappa ses bouteilles selon un code convenu entre lui et Frank. Trois coups rapprochés trois espacés. Si loin que pouvait être Reeves, il entendrait ce signal, car, dans l'eau, les sons se propagent à une grande vitesse. Après quelques secondes d'attente, Bob frappa à nouveau ses bouteilles pour permettre à Frank de se guider sur le bruit. Quand il répéta l'appel pour la huitième fois, une forme piqua vers lui, dans laquelle il reconnut son ami.

Du regard à travers la vitre de son masque, l'Américain interrogeait Morane. Ce dernier lui désigna les amphores cachetées du scarabée sacré, puis le sarcophage et les signes qu'il venait de mettre à jour. Déjà, Reeves empoignait son compagnon de plongée par les épaules et, emporté par l'allégresse, le faisait tournoyer en une valse extrêmement lente à cause de la résistance du milieu aquatique.

Quand cette euphorie se fut un peu calmée, ils reprirent pied non loin des amphores. Sous son talon, Reeves sentit un contact dur. Il se baissa et ramassa l'objet qui, nettoyé rapidement, se révéla être une poignée de glaive gravée de caractères fort effaces par l'oxydation mais qui, peut-être à en juger par un premier examen, appartenaient à l'alphabet romain. Reeves passa l'objet dans sa ceinture et, de la main, désigna la surface, montrant ainsi qu'il était

temps de remonter pour apporter la bonne nouvelle au professeur Clairembart. Mais, par gestes également, Morane lui signifia d'attendre encore. Il déroula alors une longue ligne en nylon portant, attaché à l'une de ses extrémités, un crochet destiné à la fixer au fond et, à l'autre extrémité, un flotteur de liège peint en rouge. Une fois la ligne solidement accrochée, Bob libéra le liège qui monta aussitôt vers la surface à la façon d'un ballon de baudruche dans l'air. Grâce à ce repère, il serait facile, par la suite, de retrouver l'emplacement exact de la galère.

Au moment où Morane achevait cette besogne, l'air vint à lui manquer, et il dut ouvrir sa réserve.

En même temps, les deux amis commencèrent à s'élever mais, au moment où ils allaient s'arrêter pour leur premier palier de décompression, Reeves attira l'attention de Bob sur une forme fuselée qui, sortie des lointains pourprés fondait dans leur direction. Un requin. Dans l'ambiance sous-marine, il paraissait énorme, et sans doute l'était-il. Son grand aileron dorsal fendait l'eau à la façon d'une hache.

Arrivé à cinq mètres des hommes, le squale vira, offrant aux regards son ventre pâle. C'était une merveilleuse bête finement et puissamment carénée, avec une grande queue en forme de faux et une tête effilée. Visiblement, les plongeurs, poissons inhabituels, l'intriguaient et il tentait de se rapprocher d'eux pour les inspecter de ses petits yeux froids et myopes. Son raisonnement devait se limiter à ces deux alternatives : « Dangereux ou non ? Bons à manger ou non ? »

Peu à peu, il se rapprochait des deux amis en décrivant autour d'eux une série de cercles concentriques. Reeves, habitué aux mangeurs d'hommes de la mer des Caraïbes – et à leur horreur du bruit – ne semblait pas troublé le moins du monde. Il tira son couteau et frappa ses bouteilles. Dans un grand coup de queue, le requin fila vers les lointains, s'y perdit pour reparaître aussitôt et foncer plus rapidement encore vers les plongeurs. Frank frappa une seconde fois ses bouteilles, ce qui provoqua à nouveau la panique du squale.

Le requin paraissait bien s'être éloigné à jamais, mais, un peu avant le second palier, il revint. Bien décidé cette fois, semblait-il, à s'assurer de l'identité des deux intrus. Il passa si près des deux hommes que Morane put nettement voir l'effroyable croissant de sa gueule ornée de dents triangulaires. Cependant, le bras de Frank s'était détendu et la pointe de son couteau avait piqué mollement dans le ventre blanc. Ce fut comme si une grenade sous-marine explosait. Pris dans le remous provoqué par le coup de queue donné par le squale au moment où celui-ci se dégageait pour fuir, Frank et Bob tourbillonnèrent sur eux-mêmes, comme deux bêtes affolées…

Quand ils eurent retrouvé leur équilibre, le requin avait disparu. Frank pointa un doigt vers le haut et, d'un même élan, les deux hommes montèrent vers ce gigantesque écran de lumière marquant à la fois la fin d'un monde et le commencement d'un autre. À ce moment, Morane remarqua que, lors de l'attaque du requin, il n'avait même pas senti la crispation de l'angoisse. Peut-être son allégresse agissait-elle un peu à la façon d'un anesthésique. La galère engloutie avait été retrouvée et, avec elle, probablement, les restes de la mystérieuse princesse Nefraït. Pour Morane, Reeves et le professeur Clairembart, il ne pouvait sans doute exister de plus grand bonheur…

Chapitre IX

Une à une, les amphores qui, selon le professeur Clairembart, contenaient le trésor funéraire, avaient été remontées. Penché sur la lisse, à bâbord, le vieux savant tentait de suivre la course de l'épaisse corde plongeant dans les flots et par laquelle, grâce au palan différentiel, le lourd sarcophage pourrait être à son tour tiré des profondeurs de la mer. Une impatience toujours plus grande gagnait Clairembart. Impatience de pouvoir, en présence de Morane et de Reeves, ouvrir les mystérieuses amphores et de mettre au jour leurs richesses ; impatience surtout de contempler enfin les restes de Nefraït, la Princesse Fantôme.

La mer s'était calmée et le soleil brillait haut, faisant scintiller vivement l'étendue marine. Pour Clairembart, au-delà de cette lumière vivante, il n'y avait qu'un brouillard verdâtre dans lequel la corde disparaissait. Pourtant, si le vieil archéologue avait un instant quitté cette corde des yeux et tourné la tête, il eut pu se rendre compte que la voile, aperçue par lui quelques jours plus tôt, grossissait rapidement et fonçait vers « La Belle Africaine » à la façon d'un faucon sur sa proie.

Du fond de l'eau, flottant au milieu des débris de la galère, Bob et Frank, eux aussi, suivaient des yeux la descente de la corde. Ils se sentaient impatients de remonter à la surface pour pouvoir également contempler les trésors arrachés par eux au grand oubli de l'océan.

Comme les deux plongeurs gardaient leurs regards tournés vers la surface, Reeves leva soudain la main et montra une grande ombre fuselée tournant autour de la corde. Le requin était là, à nouveau, ayant déjà oublié semblait-il, la piqûre infligée par l'Américain. Morane lança un regard inquiet à son ami, mais celui-ci secoua la tête, comme pour dire :

Nous ne devons rien craindre. Ce squale n'appartient pas à une espèce dangereuse…

En même temps, il montrait son couteau, signifiant ainsi qu'en cas de danger, ils possédaient de quoi se défendre.

« Pas dangereux, pas dangereux, songea Morane. Je me demande bien alors à quoi peut servir le dentier de ce requin-là…»

L'extrémité du câble arrivait à leur portée. Morane, qui avait déjà oublié le squale, sauta, à la façon d'un maître de ballet, et en saisit l'extrémité. Un dur labeur commença alors pour les deux hommes. À l'aide de leviers, il leur fallait soulever le volumineux sarcophage, heureusement allégé par l'immersion, l'arrimer en ayant soin de répartir judicieusement la charge. Creusant sous l'énorme cercueil de pierre, jouant du levier, ils réussirent finalement à mener à bien leur pénible entreprise. Essoufflés, ils s'entre-regardèrent alors et, à travers leurs hublots de plexiglas, ils échangèrent un grand sourire de satisfaction. Sur terre, ils ne seraient jamais parvenus à achever ce travail, mais, au fond de la mer, malgré la fatigue, tout semblait possible…

Du plat de la main, Frank frappa ses bouteilles. Ensuite, il montra les deux traînées de bulles d'air montant vers la surface, voulant rappeler ainsi qu'ils avaient consommé beaucoup d'air en travaillant et qu'il fallait songer à remonter. Aussitôt, il saisit l'extrémité du mince filin accompagnant la corde et tira sèchement. Ce filin actionnait une sonnerie qui, là-haut, sur le schooner, apprenait à Clairembart que le sarcophage était prêt à être ramené à l'air libre.

Tout autour du sarcophage, un nuage de vase remuée monta soudain, puis le sarcophage lui-même s'éleva, lentement d'abord, comme s'il s'arrachait avec peine à l'emprise des fonds sous-marins, puis plus vite… Morane et Reeves le regardaient monter avec satisfaction et espoir, car leur labeur prenait fin et, bientôt, ils recevraient la récompense de leur courage et de leur espoir…

Le sarcophage s'était élevé de cinq mètres environ lorsque, soudain quelque chose se passa. De tendue, la corde devint lâche et, dans un bouillonnement d'eau perturbée, la lourde masse retomba, pour se poser lourdement à l'endroit où elle reposait tout à l'heure.

Le silence des grands fonds interdisait à Bob et à Reeves d'exprimer leur stupéfaction. La corde avait été éprouvée avec des tractions bien supérieures à celle que pouvait lui faire subir le sarcophage, et son extrémité était solidement armée pour éviter qu'elle ne s'usât contre la pierre. Que se passait-il ? Morane se le demandait avec angoisse. Il leva la tête mais, là-bas, très haut, le grand voile brillant de la surface ne lui apprenait rien. Alors, Frank lui apparut crevant le nuage de vase soulevé par les remous. Il tenait un objet entre ses mains jointes, un objet ressemblant à un serpent mais dont Bob ne discerna pas tout d'abord la nature. Rapidement, pour percer l'écran de vase, Morane actionna la torche électrique étanche pendue à son poignet et éclaira les mains de son ami. Alors, il comprit : ce que tenait Frank, c'était l'extrémité de la corde, et cette corde offrait une section nette, sans bavures, comme celle laissée par un instrument tranchant.

Cette fois, la surprise la plus totale étreignait les deux hommes. La corde venait d'avoir été coupée volontairement. Mais par qui ? et pourquoi ? Ni Clairembart, ni Jérôme, ni aucun des matelots marseillais, soigneusement sélectionnés, ne pouvaient avoir commis un tel acte. Quelque chose se passait là-haut. Il leur fallait remonter au plus vite pour se rendre compte, voler au secours de leurs compagnons qui, peut-être, se trouvaient en danger.

D'un commun essor, Morane et Reeves s'élancèrent vers la surface. Morane montait « en catastrophe », sans prendre garde aux paliers de décompression, et Frank le saisissait par le pied pour lui rappeler cette indispensable précaution, lorsque là-bas, loin encore au-dessus de leurs têtes, deux formes crevèrent la surface et se mirent à descendre rapidement dans leur direction.

Tout de suite, Morane et son compagnon avaient reconnu des hommes. Ils étaient nus et leurs corps enduits de suif fendaient rapidement l'eau bleue. Leurs crânes rasés ne conservaient qu'une longue touffe de cheveux semblables au cimier d'un casque. Pour tout appareil de plongée, ils portaient seulement des lunettes étanches et, à leur poing droit, brillait une longue lame recourbée.

« Des plongeurs arabes, pensa Bob. Que viennent-ils faire ici ? et pourquoi nous en veulent-ils ? » Le Français connaissait de

réputation ces intrépides pêcheurs de perles de la mer Rouge. Habitués à combattre les requins mangeurs d'hommes, ils professaient un mépris total de la mort et leur endurance de plongeurs égalait leur fanatisme.

Mais déjà il n'était plus temps de s'étonner, car les deux Arabes fonçaient sur Morane et Reeves et ceux-ci, malgré leur respect de la vie humaine, comprirent qu'il leur faudrait combattre pour sauver leurs existences.

D'un court battement de palmes, Bob évita de justesse le contact de son adversaire, et la terrible lame courbe érafla sa combinaison caoutchoutée. À son tour, Bob tira son poignard. Pourtant, il se rendit vite compte de l'inégalité de la lutte. Essoufflé par son travail de tout à l'heure, encombré par ses bouteilles l'empêchant de se mouvoir à son aise, il ne pourrait, pas plus que Frank, résister longtemps aux attaques des deux Arabes qui, rompus sans doute aux combats sous-marins, évoluaient avec l'aisance de marsouins. Même l'air en conserve dont la provision touchait d'ailleurs à sa fin, ne pouvait donner aux deux amis la certitude de vaincre.

Par trois fois, Morane réussit à parer les coups portés par son antagoniste. Lentement, il sentait ses forces l'abandonner et, sous son vêtement caoutchouté, la sueur lui baignait le corps. Peut-être ne parviendrait-il pas à résister à une nouvelle attaque…

L'Arabe revenait à présent à la charge. Son visage, vu à travers l'eau, semblait empreint d'une férocité inouïe. Dans sa main, le poignard faisait songer à une énorme dent meurtrière. Il allait frapper encore lorsque Morane, mû par une sorte d'inspiration providentielle, tendit soudain le bras gauche en avant. Il tenait sa torche électrique braquée et quand l'Arabe l'aborda, il pressa soudain le bouton de contact. Le cône de lumière frappa l'agresseur en plein visage et le força à fermer les yeux, ébloui. Aussitôt, Morane, profitant de cet avantage, portait un dur coup de poignard à son adversaire. Une sorte de nuage couleur d'encre voila le regard de Bob et, pantelant, le corps de l'Arabe se mit à flotter, inoffensif maintenant.

Sans prendre le temps de savourer sa victoire ni de regretter son acte meurtrier, Bob chercha Reeves des yeux. Celui-ci semblait sur le point de succomber sous l'étreinte du second plongeur qui, ayant

perdu son arme au cours du combat, tentait maintenant d'étrangler l'Américain en lui enserrant le cou de son bras replié.

Avec une sourde angoisse, Morane se demanda pourquoi Frank ne réagissait pas, pourquoi il s'abandonnait ainsi à l'étreinte mortelle de son ennemi. Il connaissait la vigueur et le courage de son ami, et cette passivité l'étonnait.

Mû par une sorte de fureur brutale, Bob nagea vers le groupe enlacé et, quand il l'atteignit, il vit que Frank avait perdu connaissance. Ses yeux étaient clos et aucune bulle d'air ne s'échappait plus de son appareil respiratoire.

À l'approche de Morane, l'Arabe, désarmé, comprit sans doute que la lutte serait inégale, car il lâcha soudain Reeves et se mit à fuir vers la surface. Aveuglé par la colère, Bob se mit à le poursuivre, lorsqu'il songea à Frank qui, inanimé, privé d'air, devait descendre lentement vers le fond pour y achever de mourir. Alors, toute rancune quitta le cœur de Morane, et une seule pensée l'habita : sauver son ami, le ramener à l'air libre, le rendre à la vie s'il en était temps encore…

Il abandonna aussitôt la poursuite et regarda sous lui. Le corps de Frank descendait en tournoyant. Déjà, il n'était plus qu'à quelques mètres du fond. Et c'est alors qu'une grande ombre sortit du lointain bleuté, une forme effilée et rapide, à laquelle Bob donna aussitôt un nom. Le requin ! Excité sans doute par le sang, il nageait vers Reeves, et cette fois il ne possédait plus rien d'un animal inoffensif, car tout dans son attitude disait qu'il allait tuer.

D'un rapide coup d'œil, Bob apprécia la distance le séparant de son ami. « Si je pouvais l'atteindre avant le requin… Si je pouvais…» Tous les nerfs tendus, les doigts crispés douloureusement sur le manche du poignard, il fila vers le fond, tandis que le requin grandissait, grandissait… À ce moment, Bob se rendit compte combien il était énorme, mais il se sentait néanmoins décidé à le combattre pour sauver son ami et cela même s'il devait y laisser sa propre vie.

Homme et requin atteignirent Reeves presque ensemble, à un mètre à peine du fond. D'un coup de pied, Morane repoussa le corps pantelant de Frank contre le rocher. Le squale arrivait sur lui avec la

vitesse d'une torpille. Bob l'évita d'un retrait du corps et, de toutes ses forces, darda sa lame vers le ventre blanc de l'animal. Il y eut un choc brutal puis comme un long déchirement. Le requin continuait à nager et, pourtant, Morane sentait toujours le poids de l'énorme corps au bout de son bras aux muscles noués par l'effort. Emporté par sa propre vitesse, l'animal s'était éventré lui-même…

Agité par les soubresauts de l'agonie, le requin retournait maintenant aux profondeurs de la nuit sous-marine. Sans plus se soucier de lui, Bob revint vers Frank, toujours inanimé, et inspecta rapidement son appareil respiratoire. Celui-ci paraissait intact. Pendant son combat contre le plongeur arabe, l'Américain n'avait pu ouvrir sa réserve et, l'air lui manquant, il avait perdu connaissance. Vivement, Bob ouvrit le robinet placé contre la hanche de son compagnon et, aussitôt, des bulles d'air s'échappèrent à nouveau de l'appareil.

Une seule pensée occupait Morane à présent : remonter. Exténué lui-même, il allait devoir porter le corps inanimé de Reeves vers la surface. Un long calvaire, presque une agonie, commença alors pour Morane. Entre ses bras Frank était un poids mort qu'il lui fallait soustraire à l'attraction des profondeurs. En outre il devait respecter les paliers de décompression et l'angoisse de devoir attendre immobile, sans savoir ce qui se passait à la surface, était encore plus épuisante que la montée elle-même. Au troisième palier, l'air lui manqua à son tour, et il dut ouvrir le robinet de sa réserve. Petit à petit, ce qui lui restait de force l'abandonnait. Les secondes s'étiraient douloureusement et Bob vit le moment où lui aussi allait perdre connaissance. Avec Frank, il plongerait alors à jamais au fond de ces abîmes marins qu'ils venaient de violer.

Nul ne sait cependant jusqu'où peut aller l'énergie d'un homme acharné à sauvegarder sa vie. Bob savait qu'au-delà du miroir brillant de la surface c'était le salut pour lui et Frank. Les images dansaient devant ses yeux et ce fut seulement à travers une sorte de brouillard qu'il aperçut, tout près, la coque du schooner. Convulsivement, il agrippa la chaîne d'une des ancres et, faisant appel à ce qui lui restait de force, il se hissa vers l'air libre.

Quand il y parvint, il commença par arracher l'embout d'entre les mâchoires contractées de son ami de façon à lui permettre d'aspirer l'air vivifiant du large. Alors, crachant à son tour l'embouchure de son appareil respiratoire il se mit à hurler d'une voix désespérée :

— Professeur !… Professeur !…

Il était sur le point de perdre connaissance quand il sentit que le corps de Frank lui était arraché. Presque aussitôt des mains le saisirent et le hissèrent à bord. Les yeux fermés, il devina qu'après l'avoir dépouillé de son appareil respiratoire, on l'étendait sur le pont, où il resta prisonnier d'une fatigue profonde comme la mort.

Quand Morane ouvrit les yeux, il vit aussitôt un visage connu penché sur lui. Pourtant, ce n'était pas celui du professeur Clairembart.

— Content de vous revoir, commandant Morane, dit l'homme d'une voix narquoise. Nous nous retrouvons en de bien pénibles circonstances, me semble-t-il…

Morane ne réagit pas. Il était trop épuisé pour s'étonner de la présence de Leonide Scapalensi à bord de « La Belle Africaine ».

— Vous avez eu tort de m'éconduire ce jour-là, quand je suis venu frapper à votre porte, continuait le pseudo-collectionneur. Quelques jours plus tôt déjà, deux amis à moi avaient tenté de vous faire entendre raison, mais vous avez répondu à la force par la force. J'ai alors tenté de vous convaincre plus pacifiquement, mais en vain. Vous avez eu tort de ne pas m'écouter, commandant. Vraiment vous avez eu tort…

Sans répondre, Morane tourna la tête vers Reeves, étendu à ses côtés. Les yeux de l'Américain demeuraient clos, mais sa poitrine se soulevait à rythme régulier. Bob s'aperçut alors qu'un gros cotre était amarré à tribord, tout contre le bordage de « La Belle Africaine ».

Rassuré à présent sur le sort de Frank, Morane se tourna vers Scapalensi et lui désignant le cotre du doigt, demanda :

— Vous nous suiviez depuis Marseille, n'est-ce pas ?

Le diamantaire acquiesça.

— Je ne connaissais pas l'emplacement exact de l'épave, dit-il, et j'espérais que vous m'y conduiriez. Comme vous le voyez, mes espoirs n'ont pas été déçus.

Scapalensi s'était un peu reculé et, par-dessus son épaule, Bob aperçut six individus aux faces patibulaires. Dans deux d'entre eux, il reconnut les hommes qui, le jour de la vente à l'Hôtel Drouot, l'avaient assailli, lui et Frank, dans la cour du Louvre. Ainsi le rouquin et son complice étaient bien des hommes de Scapalensi. Un troisième personnage se révéla être le plongeur arabe qui, tout à l'heure, à l'issue du combat sous-marin, avait échappé à Morane. Il ne devait pas avoir oublié sa défaite, car sa main tourmentait nerveusement le manche du long poignard courbe passé dans sa ceinture, tandis que ses regards féroces, rivés sur Morane et Reeves, en disaient assez long sur ses intentions meurtrières.

Sans s'émouvoir outre mesure de la menace, Bob interrogea à nouveau Scapalensi.

— Pourquoi vouliez-vous à tout prix connaître l'emplacement de la galère ? demanda-t-il. Seriez-vous également collectionneur d'antiquités égyptiennes ?

Scapalensi sourit et ce sourire releva bizarrement les pointes de sa fine moustache soigneusement calamistrée.

— Je ne collectionne rien du tout, même pas les tableaux comme j'ai voulu vous le faire croire, commandant Morane, mais j'aime l'or. Depuis que, pendant la guerre, en Italie, j'ai découvert, dans une villa abandonnée, non loin de Rome, le manuscrit des mémoires de Fosco Pondinas, je n'ai plus eu qu'une idée : retrouver le tableau pour, grâce au plan, pouvoir parvenir à la galère et m'approprier les trésors funéraires de la princesse Nefraït.

L'aventurier se retourna et désigna les amphores, tirées des profondeurs de la mer par Morane et Reeves et alignées à présent sur le pont.

— Vous avez eu l'amabilité de faire le travail à notre place, continua-t-il. Le trésor est là et il ne me reste plus qu'à le prendre…

— Qui vous dit qu'il s'agit là d'un trésor, remarqua Morane. Ces amphores sont peut-être vides…

D'un coup d'œil, il s'était rendu compte que tous les bouchons étaient intacts. Peut-être lui restait-il une chance de gagner du temps et d'abuser Scapalensi, mais ce fut en vain. Le diamantaire secouait la tête.

— Le trésor est là, répéta-t-il, et vous le savez bien. Dans le cas contraire, pourquoi auriez-vous perdu votre temps à remonter ces amphores ? On en pêche chaque jour de semblables au large des côtes du Midi de la France et elles n'offrent plus une réelle valeur au point de vue archéologique.

Bob ne répondit rien. Il savait la partie perdue et, en outre, l'absence de Clairembart, de Jérôme et des matelots marseillais commençait à l'inquiétez sérieusement. Il regarda partout autour de lui, mais sans parvenir à découvrir traces d'eux.

— Vous cherchez sans doute vos amis, dit Scapalensi. Rassurez-vous. J'aurais pu les tuer, mais je ne l'ai pas fait. Je ne suis pas un criminel.

Morane ricana.

— Les deux plongeurs que vous nous avez envoyés au fond de l'eau étaient sans doute là simplement pour le plaisir. Leurs poignards étaient de simples garnitures.

— Vous vous méprenez, commandant. Lorsque nous avons abordé votre bateau et réduit son équipage à l'impuissance, le professeur Clairembart a cependant eu le temps de couper la corde du palan d'un coup de hache. Celui-ci remontait quelque chose. J'ai voulu savoir quoi. Alors, j'ai envoyé Mohamed et Ali. Ils vous ont rencontrés sur leur route et n'ont pu s'empêcher de jouer du couteau.

— Malheureusement pour eux, fit Bob.

— Malheureusement pour Ali tout au moins, corrigea Scapalensi d'une voix faussement contrite, mais son frère Mohamed est prêt à le venger. Ne l'oubliez surtout pas, commandant Morane…

— Merci de l'avertissement, dit Bob avec un sourire courtois.

Lentement, il reprenait des forces. Pourtant, il savait ne pouvoir lutter victorieusement contre le groupe des pirates. Son attirail de plongeur l'encombrait et, de toute façon, il ne tarderait pas à succomber sous le nombre.

Morane commença à se débarrasser de ses palmes et de sa ceinture lestée de plomb. Ensuite, il fit de même pour Frank. Il opérait de façon toute naturelle, sans hâte, pour ne pas donner l'éveil à Scapalensi qui, sûr de sa supériorité, le laissait agir. Il avait

la situation en main et, encombré ou non par son équipement, Morane ne pourrait rien contre lui.

Tout en prenant soin de Reeves, Bob se demandait comment il réussirait à sortir de cette situation critique, mais aucune solution raisonnable ne lui venait à l'esprit. Il se sentait pris comme dans une souricière. À ce moment, Frank ouvrit les yeux. Aussitôt, il demanda :

— Que se passe-t-il ? Qui sont ces gens ?…

Morane se tourna vers le diamantaire.

— Je te présente monsieur Scapalensi, dit-il à Reeves. C'est lui qui, tout à l'heure, nous a envoyé ces deux charmants gardons si habiles à jouer du couteau…

Tout en parlant, Bob avait remarqué que Scapalensi portait un pistolet automatique passé dans une gaine, à sa ceinture. Si Morane réussissait à s'emparer de l'arme, peut-être parviendrait-il à retourner la situation en sa faveur. Lentement, il se mit à retirer sa combinaison caoutchoutée et, d'un geste soudain, lança le lourd vêtement au visage du diamantaire. Il allait se jeter sur celui-ci pour tenter de saisir l'automatique, quand la voix de Reeves lui parvint :

— Prends garde, Bob !…

Morane eut juste le temps de se baisser pour éviter le poignard lancé d'une main experte par Mohamed. Déjà, l'occasion était perdue et il n'était plus temps de passer à l'attaque. Scapalensi s'était dépêtré de la combinaison caoutchoutée et avait tiré son arme, qu'il braquait en direction de Morane et de son compagnon. Sur son visage, aucune colère ne se lisait, mais seulement une expression de triomphe.

— La chance vous abandonne définitivement, commandant Morane. Il y a quelques secondes, vous gardiez encore un atout en réserve. À présent, j'ai toutes les cartes en main.

— Vous allez nous tuer, sans doute, fit Morane d'une voix méprisante. Nous ne devons rien attendre d'autre d'un gredin de votre espèce…

Scapalensi secoua la tête.

— Je suis peut-être un gredin, comme vous dites avec tant d'élégance, mais je ne vous tuerai pas. Du moins, pas encore… Vos

compagnons sont enfermés, ligotés, dans la cabine. Vous allez aller les rejoindre…

L'aventurier fit un signe et, tous ensemble, ses six complices se jetèrent sur Bob et Frank. Ceux-ci tentèrent bien de se défendre mais, exténués, croulant sous le nombre, ils comprirent vite l'inutilité de toute résistance. La rage au cœur, ils se laissèrent donc lier mains et pieds et entraîner dans profondeurs du schooner.

Dans la cabine, le professeur Clairembart, Jérôme et les trois matelots marseillais étaient étendus sur le plancher. Leurs vêtements étaient déchirés mais, à part cela, ils ne paraissaient pas avoir trop souffert.

— Ils vous ont eus, vous aussi, fit Clairembart lorsque Morane et Reeves eurent été étendus à leur tour sur le plancher. Je me suis laissé avoir comme un enfant. Ces serpents sont montés à l'abordage sans crier gare. Ils étaient armés jusqu'aux dents et nous n'avons pu leur résister. Heureusement, avant qu'ils ne s'emparent de ma personne, j'ai eu le temps de couper la corde du palan d'un coup de hache. De cette façon, ces bandits n'auront pas la dépouille de la princesse Nefraït.

— Ils doivent s'en moquer pas mal, de la princesse Nefraït, fit remarquer Morane. Ils ont le trésor, et cela seul leur importe. Sans doute sont-ils déjà occupés à déboucher les amphores.

Bob ne se trompait pas. À cet instant précis, sur le pont, Scapalensi, tirant de sa poche un couteau automatique, l'ouvrait d'une pression de pouce et, s'approchant d'un des grands vases d'argile, commençait à entamer le bouchon de glaise en s'écriant :

— À nous les joyaux de la vieille Égypte !

Chapitre X

Toujours étendu sur le plancher de la cabine et ficelé comme une pièce de boucherie, Bob Morane boudait. Il boudait Frank parce que celui-ci, avec son pseudo-bateau à gargoulettes, avait endormi sa méfiance. Il boudait le professeur Clairembart, qui s'était laissé surprendre. Évidemment, s'il avait été libre, Bob eut vu les choses sous un tout autre jour, mais, pieds et poings liés, il se sentait le plus misérable des hommes et en rendait responsable l'univers tout entier.

— Nous étions tous penchés au-dessus de la lisse bâbord, expliquait Clairembart, guettant la montée du sarcophage. Quand nous avons aperçu le cotre, il était trop tard. Il abordait et son équipage nous tenait sous la menace de ses armes.

Au fond de lui-même, Morane se rendait compte de l'injustice de sa rancune. Clairembart, pas plus que Jérôme et les matelots, n'avaient pu faire preuve de lâcheté. Ils avaient seulement péché par négligence et cette négligence au moment où les restes de la princesse Nefraït allaient être tirés de leur sépulcre aquatique, était fort excusable. Pourtant, condamné à l'immobilité, Bob se morfondait et tournait et retournait dans son esprit mille projets d'évasion plus ridicules les uns que les autres.

— Il nous faut nous en sortir, dit-il enfin.

— Bien sûr, dit Reeves, mais comment ? Ah ! si feu Houdini était parmi nous, il aurait vite fait de se débarrasser de ses liens !

— Ta réflexion me fait remarquer l'imperfection de notre culture, déclara Morane avec un humour teinté d'amertume. Je sais piloter un avion à réaction et une voiture de courses mais quelques malheureux petits bouts de corde suffisent à me rendre aussi impuissant qu'un enfant qui vient de naître.

Furieusement, il tentait de faire glisser ses liens, mais il réussissait seulement à s'écorcher la peau des poignets.

Des minutes, des heures passèrent longues comme des siècles. Au-dessus de leurs têtes, les prisonniers entendaient le va-et-vient des pirates. Puis, un chant s'éleva, clamé d'elle voix vulgaire. Une voix d'ivrogne. Aussitôt, ce fut comme un déchaînement. Des cris, des rires montèrent tandis que des chocs sourds ébranlaient le pont.

— Ces bandits fêtent la découverte du trésor, fit Bob avec rage. Et nous sommes condamnés à demeurer là, impuissants.

À présent, un bruit de lutte retentissait.

— Ils s'enivrent et se battent, remarqua Clairembart. Peut-être cela nous donnera-t-il une chance de nous en tirer…

— À vous entendre, Professeur, fit Morane, nos liens vont fondre simplement parce que ces messieurs, là-haut, s'en donnent à cœur joie. Croyez-moi, nous sommes dans le pétrin et nous y resterons.

Reeves tenta de calmer un peu son ami.

— Il est inutile de voir les choses trop en noir, mon vieux Bob. Scapalensi n'a probablement pas l'intention de nous assassiner, ou bien il l'aurait déjà fait. Il va sans doute se contenter de nous débarquer sur une plage déserte de la côte africaine. Nous en serons quittes pour gagner un endroit civilisé par nos propres moyens.

— Et, pendant ce temps-là, Scapalensi disparaîtra avec le trésor, jeta Morane. Il faut à tout prix que nous arrivions à le contrer, ce chien galeux, ce chacal, ce putois, ce…

Malgré toute son imagination, Bob ne parvenait pas à trouver un animal malfaisant digne d'être comparé à Scapalensi, et il préféra se taire et ronger son frein en silence.

Au-dessus de la tête des prisonniers, le calme se faisait petit à petit, pour enfin devenir total. On eut dit que les pirates, emportant le trésor, avaient abandonné le schooner, condamnant ainsi Morane et ses amis à une mort horrible par la faim et la soif.

À nouveau, le temps s'écoula, en minutes pesantes, dans une torpeur douloureuse.

— Nous devons nous en tirer, fit Bob d'une voix sourde. Nous devons nous en tirer !…

Frank l'interrompit.

— Écoutez, j'entends quelque chose…

Tous prêtèrent l'oreille. Un pas lourd et hésitant retentissait tout près, ébranlant les marches de l'escalier menant à la cabine. Brusquement, la porte s'ouvrit toute grande et un homme apparut. C'était le rouquin. Il était ivre et vacillait, prêt, eut-on dit, à s'abattre. Dans son poing droit, il tenait un large coutelas et le brandissait de façon menaçante.

Le rouquin s'approcha des prisonniers et s'arrêta devant Morane. Sur ses traits lourds, l'hébétude la plus totale se lisait seule.

— Le trésor, hein, commandant Mo-Morane, dit-il en trébuchant sur les syllabes. Vous nous avez bien eus avec votre… trésor… Nous traversons la mer… en comptant de… devenir tous riches… et qu'est-ce que nous récoltons ?… Seulement, une bonne cuite… Une fameuse cuite !… Ah ! Ah ! Ah !

Morane et ses compagnons se demandaient ce que le rouquin voulait dire avec son histoire de « cuite ». Évidemment, il était ivre, mais cela n'expliquait pas ses paroles.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, hein ! continuait le forban. Et bien… je vais éclairer votre lanterne. Les amphores, hein, vous croyiez qu'elles contenaient le trésor de la princesse… Machin chose ? Eh bien, la peau… Elles contenaient… du vin… Rien que du vin… Du vin résineux vieux de deux mille ans. Tout d'abord, cela nous en a fichu un fameux coup. Puis, pour voir, on a goûté à la vinasse. Parole, elle se laissait encore boire… Alors, on en a avalé jusqu'à plus soif… Oui, on s'est flanqué une fameuse tamponne avec du vin vieux de deux mille ans… Rendez compte d'un luxe[2]…

Morane, Reeves et Clairembart échangèrent un rapide regard et, aussitôt, malgré leur situation critique, ils partirent tous trois d'un énorme rire qui les secoua des pieds à la tête. À leur tour, Jérôme et les trois Marseillais furent gagnés par cette gaieté soudaine, éclatant telle une tempête dans l'espace restreint de la cabine.

Le rouquin ne dut pas trouver cette manifestation de joie à son goût, car il brandit son coutelas de façon menaçante et se mit à hurler :

— C'est assez vous autres ! Faudrait pas continuer à vous payer ma tête, ou bien…

Il pointa son arme vers la poitrine de Morane puis, soudain, il sembla se raviser et se tourna vers Frank.

— C'est toi qui va y passer le premier, grinça-t-il. J'ai un petit compte à régler avec toi depuis notre rencontre dans la cour du Louvre… Tu te souviens ?… Cette fois-là, tu as eu la partie belle, mais maintenant c'est à mon tour. Je vais te saigner comme un poulet…

Il allait frapper Frank lorsque Morane qui, depuis un moment, se préparait à agir, se détendit à la façon d'un ressort et, les pieds en avant, heurta le rouquin aux jambes. Déséquilibré, le bandit s'écroula. Il tentait de se redresser lorsque Bob lui décocha une seconde ruade qui, l'atteignant au bas du visage, le mit définitivement hors de combat.

— Le couteau, dit Reeves, le couteau…

Mais Morane, se tortillant à la façon d'un serpent, avait déjà saisi l'arme entre ses mains toujours liées derrière son dos et, d'une lente poussée, en fichait la pointe entre deux lames du parquet. Alors, avec fièvre, il se mit à frotter ses liens contre le tranchant, sciant toron par toron jusqu'à ce que ses mains fussent libres. Avec un gloussement de joie, sans se soucier des écorchures sillonnant ses poignets, il entreprit de se désentraver les jambes.

Quelques minutes plus tard, Clairembart, Reeves, Jérôme et les trois matelots étaient libérés à leur tour, bien décidés à reprendre possession du navire.

— Faisons voir à ces sacripants ce dont nous sommes capables, fit Morane en se dirigeant vers l'escalier.

Mais Clairembart tempéra son impatience. Il montra le rouquin toujours étendu sans connaissance sur le plancher.

— Pour commencer, dit-il, il nous faut réduire définitivement ce gaillard à l'impuissance. Ensuite, nous armer…

Le vieux savant marcha vers le coffre-banquette posé contre la cloison de la cabine et en souleva le couvercle. Il y avait là une demi-douzaine de petites carabines de calibre 22 et autant de pistolets automatiques.

Bob se frotta les mains.

— Ils sont six là-haut, et nous sommes sept. En plus nous bénéficierons de l'élément surprise. Nous avons donc toutes les chances de notre côté. À nous deux, monsieur Scapalensi…

Tout en parlant, Morane s'était saisi d'une carabine. Après s'être assuré qu'elle était bien chargée, il s'adressa encore à ses compagnons, pour dire :

— Messieurs, la garde impériale va charger.

Jérôme avait solidement ficelé le rouquin. Alors, sur la pointe des pieds, une expression de froide détermination peinte sur ses traits volontaires, Morane gagna la porte de la cabine, l'ouvrit et s'engagea dans l'escalier.

*

* *

La « garde impériale » n'eut guère l'occasion de charger. Quand Morane et ses compagnons débouchèrent sur le pont, un étrange spectacle les attendait. Les hommes de Scapalensi étaient tous étendus, ivres morts et dans des poses les plus diverses, à même le plancher, et les Trompettes du Jugement Dernier elles-mêmes n'auraient sans doute pas réussi à les sortir de leur torpeur.

— M'a l'air fameux, le vin des Pharaons, constata Bob.

Il alla à l'une des amphores ouvertes, dressée dans un angle de la cloison des cabines et, plongeant la main à l'intérieur, la retira humectée de liquide. Il goûta et fit la grimace.

— Ce n'est pas encore du vinaigre, constata-t-il, mais cela n'a cependant rien d'une cuvée de bonne année. Il faut rudement avoir le sens du goût perverti pour s'enivrer avec une pareille mixture.

Le professeur Clairembart, lui, paraissait profondément ému.

— Si j'étais superstitieux, Bob, fit-il, je dirais qu'il s'agit là d'une malédiction. Pensez donc que ce vin, qui devait sans doute servir de boisson à l'équipage de la galère, fut fabriqué voilà quelque deux mille ans. Aujourd'hui, il frappe ces hommes qui, dans un but inavouable, voulaient s'approprier les trésors de la princesse Nefraït…

Mais Morane n'écoutait pas le vieux savant. Il s'était mis à compter les corps étendus sur le pont. Il en dénombra cinq. Avec le rouquin, demeuré en bas, dans la cabine, cela faisait six. Le septième des bandits manquait, et c'était justement Scapalensi.

Clairembart et Reeves avaient, eux aussi, remarqué l'absence du diamantaire.

— Où peut-il bien être passé ? fit l'Américain. La malédiction de la princesse Nefraït l'aurait-elle frappé plus durement que ses complices ?

— Rassurez-vous, dit la voix de Jérôme, ce monsieur n'a pas eu affaire avec les esprits, car ils n'auraient assurément pas réussi à le ligoter de la sorte…

Tous se retournèrent du côté d'où venait la voix. Le valet de chambre du professeur Clairembart débouchait de derrière l'angle des cabines, traînant une sorte de paquet oblong dans lequel Bob reconnut aussitôt Scapalensi. Le diamantaire était étroitement garrotté et roulait des yeux furieux.

Quand Jérôme l'eut lâché, Morane s'approcha de lui et demanda avec une certaine gaieté :

— Comment avez-vous fait pour en arriver là, monsieur Scapalensi ?

L'autre tenta de s'échapper de ses liens et dit d'une voix rageuse :

— J'ai affirmé à ces fous que le trésor était sans doute demeuré au fond de la mer, enfermé dans le sarcophage et qu'il suffirait d'aller l'y prendre. Mais ils n'ont pas daigné m'écouter et ont préféré boire. Comme je tentais de les en dissuader, ils se sont jetés sur moi et m'ont ligoté, en me rendant responsable de leur échec.

Scapalensi se tut pendant un instant. Visiblement, la colère l'étouffait et le fait d'être attaché lui était une torture. Finalement, quand il se rendit compte que Morane ne faisait pas un geste pour le libérer, il demanda d'un ton rauque :

— Vous n'allez pas me laisser dans cet état, j'espère ?

L'accent du diamantaire eut le don de déplaire à Bob. Pourtant, au lieu de s'emporter, il se mit à rire et dit d'une voix moqueuse :

— Pourquoi ne vous y laisserais-je pas, monsieur Scapalensi ? Vous n'êtes pas venus nous délivrer, mes amis et moi, quand nous étions ligotés, sur votre ordre en bas dans la cabine. Alors, vous connaissez le proverbe : « œil pour œil, dent pour dent…».

Scapalensi n'aimait sans doute pas les proverbes, car les paroles qu'il lança à Morane n'avaient rien à voir avec la bienséance. Mais Bob parut ne pas l'entendre et, se tournant vers Jérôme et les matelots marseillais, il leur ordonna en désignant les ivrognes toujours étendus sur le pont :

— Ligotez-moi tout ce beau monde et enfermez-les dans la cabine avant. Et si l'un de ces charmants personnages s'avise à faire le vilain, envoyez-lui un solide coup de crosse dans le bas des reins pour le ramener à de meilleures dispositions.

Scapalensi se mit à gigoter dans ses liens comme un poisson pris au filet.

— Qu'allez-vous faire de moi ? demanda-t-il.

— Nous n'avons pas encore statué sur votre cas, répondit Morane. Mais soyez sans crainte, nous nous arrangerons de façon à vous mettre définitivement hors d'état de nuire…

Quelques minutes plus tard, tous les bandits, solidement ficelés, étaient enfermés dans la cabine avant. Clairembart s'approcha alors de Morane et, tendant le bras vers la proue du navire, interrogea :

— Qu'allez-vous faire d'eux ?

Bob haussa les épaules.

— Je n'y ai pas encore songé, fit-il. Je verrai cela demain, quand le sarcophage sera ramené à la surface, car je suis bien décidé à le ramener cette fois.

Reeves ne disait rien. Il regardait les amphores et sa mimique disait assez que l'expédition ne pouvait se contenter de rapporter seulement quelques litres de vin, même si celui-ci possédait vingt siècles d'âge.

Chapitre XI

Assis au sommet d'une des grandes dalles rocheuses dressées au fond de la vallée sous-marine, Bob regardait la lourde masse du sarcophage s'élever lentement vers la surface. Entre ce sarcophage et lui, les bulles d'air s'échappant de son appareil respiratoire formaient une sorte de trait d'union mobile et lumineux.

Après avoir aidé son ami à fixer le lien de remontée, Reeves avait regagné « La Belle Africaine » et Bob était demeuré pour surveiller d'en bas les opérations de halage. À présent, le lourd parallélépipède de pierre, suspendu au bout de la corde du palan, faisait penser à quelque grosse araignée de forme insolite s'élevant le long de son fil.

Finalement, là-bas, très haut, le sarcophage creva la lame brillante de la surface et disparut. Sur le schooner, tous devaient à présent s'occuper à l'amener à bord.

Une soudaine sensation de soulagement saisit alors Bob. Il avait réussi, aidé par ses compagnons, à arracher à la mer un de ses secrets, et cela le comblait d'aise. Maintenant, il se sentait pressé de contempler les restes de la princesse Nefraït. « Ressemblera-t-elle vraiment à « La Belle Africaine », telle que l'a peinte Fosco Pondinas ? » se demandait-il. Il songea ensuite que sa provision d'air commençait à s'épuiser et qu'il commençait à être temps de songer à remonter.

Élevant les bras au-dessus de sa tête et les ramenant brusquement vers le bas, il s'éleva soudain, accompagnant son mouvement de brefs battements de palmes.

Arrivé au premier des indispensables paliers de décompression, Morane, tout en planant, regarda sous lui. D'un coup d'œil, il embrassa ces lieux étranges que, depuis plusieurs jours, il n'avait cessé d'explorer. C'était un monde figé, baigné d'une lumière quasi sépulcrale, et pourtant Bob savait qu'il le regretterait, qu'il regretterait

son silence et sa paix, sa poésie profonde. Cet amour du plongeur pour les profondeurs ressemblait un peu à celui du marin pour l'océan, mais avec cette différence que le plongeur possédait la mer tout entière et que, pour lui, elle se parait de charmes inconnus aux hommes de la surface.

Quand Morane, dégoulinant d'eau, prit pied sur le pont de « La Belle Africaine », la première chose qu'il aperçut fut le sarcophage, auprès duquel le professeur Clairembart, Reeves, Jérôme et les trois Marseillais se tenaient dans une position d'attente. Dans ses mains lourdes, Jérôme tenait un marteau et un burin au tranchant effilé.

Rapidement, Bob se dépouilla de ses palmes, de son masque et de ses bouteilles et s'approcha à son tour du sarcophage.

— J'espère que vous n'alliez pas commencer sans moi, dit-il.

Clairembart sourit et secoua la tête.

— Non, Bob, répondit-il. Pourtant, nous commencions à trouver que vous mettiez bien longtemps à remonter.

Sur le visage rose du vieil archéologue, l'impatience se lisait, une impatience qui faisait trembler bizarrement sa barbiche de chèvre.

— Vous n'auriez quand même pas voulu que je remonte « en catastrophe » pour en gagner le « mal des caissons », fit Bob d'une voix volontairement bourrue.

En parlant ainsi, il voulait dissimuler sa propre impatience. Clairembart dut le comprendre, car il ne releva pas la remarque de Morane et se tourna simplement vers Jérôme, en disant :

— Vous pouvez commencer, Jérôme…

Ce dernier engagea le tranchant de son burin sous le couvercle du sarcophage et, s'aidant de son marteau, commença à dépouiller le joint des incrustations accumulées au cours des siècles.

Dès le quatrième coup de marteau, le burin s'engagea profondément entre le couvercle et le corps du sarcophage et des éclats de pierre volèrent dans toutes les directions. À la dérobée, Morane inspectait les visages de ses compagnons. Sur deux des trois Marseillais, la curiosité se lisait seule mais sur les traits de Clairembart et de Reeves, il y avait une telle expression d'attente fiévreuse que Morane en fut frappé. Le vieux savant voyait se réaliser un rêve vieux de plus de vingt années. Mais Reeves, qu'est-

ce qui le conduisait donc à cette anxiété ? Morane avait beau s'interroger, étudier ses propres sentiments, il ne trouvait aucune explication satisfaisante à la tension de son ami. Certes, lui-même se sentait impatient de contempler enfin le visage, conservé par la vertu des embaumeurs, de la princesse Nefraït, mais il ne se sentait pas cette fébrilité qui, visiblement, empoignait Frank.

Jérôme travaillait vite, et avec une habileté consommée. Au bout d'une demi-heure, il eut complètement dépouillé le joint de son mortier. Personne ne disait mot. L'instant était venu de soulever le couvercle du grand cercueil de pierre et personne ne se décidait à faire le premier geste comme si celui-ci avait pu ruiner tous les espoirs.

Finalement, Morane se tourna vers le professeur Clairembart et Frank Reeves, en disant :

— Il nous faut aider Jérôme. Nous ne sommes pas allés chercher ce sarcophage au fond de la mer simplement pour nous mettre à bâiller aux corneilles au moment de voir ce qu'il a dans le ventre.

Frank Reeves se secoua.

— Bob a raison, fit-il. Aidons Jérôme…

Les sept hommes furent obligés de conjuguer leurs forces pour parvenir, avec l'aide finale d'un treuil, à soulever le lourd couvercle et le poser sur le pont.

Quand Clairembart, Morane et Reeves se penchèrent au-dessus du sarcophage lui-même, ils furent comme frappés d'éblouissement. Sur un second sarcophage, tout en or emboîté dans le premier, des joyaux reposaient pêle-mêle. Il y avait là des bagues, des anneaux d'oreilles, des carcans, des colliers, des bracelets, des pectoraux et des objets rituels – scarabées sacrés, représentations de Râ, le dieu soleil, d'Osiris, dieu de la mort, ou d'Isis, son épouse et déesse de la nature – le tout taillé dans l'or le plus fin et enrichi de pierres précieuses et d'émaux.

Lorsque ces bijoux eurent été retirés, le second sarcophage s'offrit complètement aux regards des hommes. Il représentait, travaillée en ronde-bosse, l'image de la défunte.

Sur le visage d'or, les lèvres et les yeux étaient incrustés respectivement d'émeraudes et de saphirs, et les sourcils

d’obsidienne. Quant aux traits eux-mêmes, ils se révélèrent être, au grand effarement de Morane, de Clairembart et de Reeves, ceux de « La Belle Africaine » tels que Fosco Pondinas les avait peints.

La foudre semblait avoir frappé Frank Reeves. On eut dit qu’il vivait un rêve.

— Ce n’est pas possible, murmura-t-il, ce n’est pas possible !…

— Qu’est-ce qui n’est pas possible ? demanda Morane.

— Cette ressemblance… Pondinas ne possédait aucun élément pictural lui permettant de reproduire aussi fidèlement les traits de la princesse Nefraït.

— Pourtant, intervint Clairembart, les faits sont là, et les deux présentations de « La Belle Africaine », celle du tableau et celle du sarcophage, sont trop semblables pour être seulement l’effet d’un hasard. Fosco Pondinas a dû assurément peindre « La Belle Africaine » d’après nature…

Cette fois, ce fut à Morane de s’effarer.

— Mais vous ne vous rendez pas compte, fit-il, qu’à l’époque où Pondinas a peint sa toile, Nefraït était morte depuis plus de quinze cents ans !

De la main, le vieil archéologue calma son compagnon.

— J’ai dit que Fosco Pondinas devait avoir eu un modèle, mais non que ce modèle était la princesse Nefraït elle-même.

— Mais qui cela a-t-il pu être alors ? interrogea Reeves. Qui ?…

— Vous vous souvenez peut-être, continua Clairembart, que le peintre avait pris comme modèle une de ses parentes, dont les traits présentaient des caractères nettement égyptiens. Et vous vous souvenez aussi sans doute que Pondinas croyait être un des descendants d’Octavius Pondinium… Là sans doute réside la clé du mystère.

Il y eut un moment de silence. Puis, Morane passa la main, en un geste qui lui était coutumier, dans ses cheveux noirs et drus, comme s’il voulait les arracher par poignées et, soudain, il explosa :

— Mais alors, cette jeune fille qui a servi de modèle à Fosco Pondinas, aurait réellement été ?…

Le professeur Clairembart eut un signe de tête affirmatif.

— La descendante de la princesse Nefraït ?… Sans doute… Personnellement, je ne vois pas d'autre explication à cette extraordinaire ressemblance. Les caractères héréditaires peuvent parfois demeurer endormis durant des générations, puis réapparaître soudain… Ce doit être cela… Ce ne peut être que cela…

Cette révélation semblait avoir plongé Morane et Reeves dans une sorte d'émerveillement superstitieux. Ainsi, des êtres ayant vécu deux mille ans plus tôt pouvaient encore posséder des descendants à l'heure présente puisque, il ne fallait pas l'oublier, Guiseppe Pondinas, de qui Clairembart tenait l'histoire du tableau, était de façon certaine le descendant du peintre. Jamais encore sans doute une lignée familiale n'avait pu être suivie à travers tant d'années.

— Vous ne vous rendez pas compte, Professeur, fit soudain Bob, que notre découverte va éclater à la façon d'une bombe. Quand nous rentrerons en France, la presse va s'emparer de cette affaire et la monter en épingle. Vous serez célèbre, et votre nom fera pâlir ceux de tous les archéologues passés, présents et à venir.

Clairembart eut un geste de dénégation.

— Notre découverte n'a rien d'extraordinaire en elle-même, si on la compare à celle du tombeau de Toutankhamon par exemple. Seules, les circonstances dans lesquelles elle fut faite lui donnent son caractère exceptionnel…

Jusqu'à cet instant, Frank Reeves ne s'était pas effectivement mêlé à la conversation. Il semblait littéralement fasciné par le masque d'or de la princesse Nefraït, auquel les incrustations de pierres précieuses prêtaient une vie factice. Lentement, il tourna la tête vers Clairembart et demanda :

— Croyez-vous que nous puissions ouvrir le cercueil d'or dès à présent, Professeur ?

L'archéologue secoua la tête, avec une vague expression de regret.

— Ce sera malheureusement impossible, fit-il. Je ne suis pas outillé pour un tel travail, et il me faudra attendre notre retour en France pour pouvoir procéder à l'exhumation de la momie en usant de toutes les précautions requises.

Reeves ne tenta pas de dissimuler son impatience.

— Mais alors, qu'attendons-nous pour lever l'ancre ? Plus rien ne nous retient dans ces parages. La « pieuvre de roc » nous a livré son secret, nous pouvons la quitter à présent…

Pendant que l'Américain parlait, Morane le considérait avec intérêt. Jamais encore, il ne l'avait vu possédé par une telle impatience, et cette impatience le gagnait à présent lui-même, comme si l'ouverture du cercueil d'or allait inaugurer une nouvelle aventure.

— Bien sûr, Professeur, fit-il à son tour, qu'est-ce que nous attendons pour lever l'ancre ?

Le bras de Clairembart se tendit vers l'avant du schooner.

— Vous semblez avoir oublié vos prisonniers, mon cher Bob. Comme si nous pouvions songer à regagner la France avant d'avoir pris une quelconque décision à leur sujet. Morane eut un sourire équivoque et dit, s'adressant à Jérôme et aux trois matelots :

— Amenez-moi les prisonniers et, surtout, en cas de rébellion, n'hésitez pas à les traiter comme ils l'auraient fait si nous étions demeurés en leur pouvoir.

Quelques minutes plus tard, poussés par leurs gardiens, les sept bandits débouchaient sur le pont. On avait désentravé leurs pieds pour leur permettre de marcher, et ils semblaient résignés à leur sort, quel qu'il fut. Seuls, Scapalensi et le plongeur arabe gardaient une attitude fière et méprisante à l'égard de leurs vainqueurs.

Lorsque le diamantaire aperçut le sarcophage ouvert et les joyaux étalés sur le pont, il poussa un cri de rage et, se tournant vers ses compagnons de captivité, se mit à les invectiver durement.

— Pourquoi ne pas m'avoir écouté ? hurlait-il. Si vous l'aviez fait et si, au lieu de vous saouler avec ce vin infâme, vous vous étiez occupés à repêcher le sarcophage comme je vous l'ordonnais, nous serions tous riches à présent. M'entendez-vous ? Nous serions tous riches ! Riches !

Les bandits se contentèrent de baisser la tête, sans répondre, sauf l'Arabe qui, lui, se jeta à genoux et se mit à se frapper violemment le front contre le plancher en poussant de déchirantes lamentations. Morane crut comprendre qu'il se reprochait de n'avoir

pas suivi le précepte du Coran selon lequel tout croyant doit s'abstenir de boissons alcoolisées.

Ces jérémiades lassèrent vite Bob, qui, se tournant vers Scapalensi, lui dit durement :

— Faites taire ce pleurnicheur avant que je ne perde ce qui me reste de patience…

Le diamantaire haussa les épaules.

— Faites-le taire vous-même, si vous le pouvez. Tuez-le même. Cela ne me fera ni chaud ni froid. Seul, mon sort me préoccupe…

— Votre esprit de solidarité me touche, monsieur Scapalensi, ironisa Morane. Pourtant, votre destin ne sera pas séparé de celui de vos compagnons. Leur sort sera le vôtre.

— Qu'allez-vous faire de nous ?

Dans la voix de Scapalensi, un accent d'inquiétude se décelait à présent. L'esprit tortueux de l'aventurier prêtait à ses ennemis des desseins aussi noirs que ceux qu'il avait sans doute nourris à leur égard.

— Rassurez-vous, dit Morane, nous ne vous tuerons pas. Le plus simple serait que nous vous gardions à bord jusqu'à Marseille et vous livrions aux autorités françaises. Pourtant, nous ne le ferons pas… Cette solution nous causerait trop d'ennuis. Il nous faudrait formuler une plainte en règle, il y aurait une longue enquête, puis un procès. Cela nous ferait perdre un temps précieux. Nous procéderons donc d'une toute autre façon.

À nouveau, par vagues successives, l'inquiétude envahit les traits de Scapalensi. D'une voix sourde, il répéta :

— Qu'allez-vous faire de nous ?

— Vous abandonner, tout simplement, à bord de votre cotre, après en avoir déchiré les voiles et brisé le gouvernail. Ensuite, vous vous débrouillerez… Peut-être réussirez-vous à atteindre une côte avant d'être morts de faim ou de soif…

D'une seule voix, les sept forbans s'exclamèrent :

— Vous ne ferez pas cela !… Vous ne pouvez faire cela !…

— Et pourquoi pas ? demanda Morane. Qui m'en empêcherait ? Vous sans doute ? Vous n'êtes guère en demeure de poser vos conditions…

À ce moment, Frank Reeves fit un pas en avant et toucha le bras de son ami.

— Bob, dit-il, tu ne vas pas ?…

Sans brutalité, mais fermement, Morane écarta l'Américain. Ensuite, il se tourna vers les matelots marseillais.

— Déliez ces messieurs, dit-il, et conduisez-les à bord du cotre, dont vous fausserez le gouvernail et lacérerez les voiles. Ensuite, vous regagnerez le schooner et procéderez à l'appareillage.

*

* *

D'une poussée irrésistible, le vent du large gonfla soudain les voiles de « La Belle Africaine », dont l'étrave effilée fendit les eaux calmes et pailletées d'or de la Méditerranée, laissant derrière elle le cotre aux voiles en lambeaux et au gouvernail brisé, à bord duquel sept hommes étaient livrés solitaires à un destin menaçant.

Morane, qui se tenait debout à l'avant du schooner, regardant vers l'ouest, sentit une main légère se poser sur son épaule. Il tourna la tête, pour se trouver face à face avec Clairembart.

— Ces sept hommes, demanda le vieux savant, allez-vous réellement les abandonner ?

Un sourire teinté d'ironie détendit les traits durs et tendus de l'ancien pilote.

— Qu'en pensez-vous, Professeur ?

— Je pense que vous êtes incapable d'un acte à ce point inhumain, répondit l'archéologue, et qu'en agissant ainsi vous obéissez en réalité à un mobile tout différent.

Bob fut un long moment avant de répondre. Il se sentait profondément touché par la confiance que lui témoignait l'archéologue. Quand Morane avait dicté le châtiment des bandits, Clairembart n'était pas intervenu, non parce qu'il approuvait sa décision, mais parce qu'il ne croyait pas à l'abandon réel des sept hommes. Et Bob pensa que la seule estime du vieux savant justifiait certains actes, même si ceux-ci pouvaient paraître des faiblesses.

— Vous avez raison, Professeur, dit finalement Morane. Je n'ai pas songé un seul instant à abandonner ces hommes, et cela malgré leur scélératesse. Mon dessein est de signaler, par la radio du bord, la position du cotre à la police égyptienne, qui enverra une vedette à moteur pour les secourir. En même temps, j'avertirai les différentes autorités des côtes méditerranéennes de leur acte de piraterie. Les difficultés que Scapalensi et ses complices en éprouveront par la suite et leur angoisse du moment leur serviront, je l'espère, de leçon…

Clairembart ne répondit pas. Comme Morane, il regardait vers l'ouest, c'est-à-dire vers Marseille, vers la France, où, avec l'ouverture du cercueil d'or, leur aventure s'achèverait. Mais, en lui-même, Morane se demandait si, réellement, elle prendrait fin une fois la momie exhumée et si la malédiction de Nefraït n'ouvrirait pas un nouveau chapitre à l'histoire de « La Belle Africaine »…

Frank Reeves devait remuer les mêmes pensées car, debout sur le pont arrière du schooner, il avait soulevé la bâche recouvrant le sarcophage et contemplait l'image d'or de Nefraït, comme si, par la force de ses regards, il avait pu rendre la vie à la défunte pour la conduire à nouveau à travers le monde des hommes.

Chapitre XII

Les éclairs des flashes crépitaient autour du groupe formé par Bob Morane, Frank Reeves, le professeur Clairembart et Jérôme. Rentrés à Paris depuis quelques jours, les membres de l'expédition d'archéologie sous-marine, au moment de l'exhumation définitive de la dépouille de la princesse Nefraït, dans la maison de Clairembart, subissaient les assauts de la presse.

Sous le cercueil d'or au masque enrichi de pierres précieuses, deux autres cercueils, également d'or, s'étaient révélés. Lorsque Jérôme, de sa scie à métaux, attaqua le dernier, toute l'assistance sembla s'arrêter de respirer. Rapidement, la scie découpait le métal avec un bruit mou, et une fine sciure brillante tombait sur le sol en pluie dorée. Quand la scie, après avoir fait le tour du cercueil dans toute sa longueur, retomba dans sa trace, Clairembart se retourna vers les reporter assemblés et dit d'une voix grave :

— Messieurs, nous allons être les premiers hommes de notre temps à contempler la momie de la malheureuse princesse Nefraït.

Personne ne répondit. Tous les reporters, appartenant aux grands journaux du monde entier – français, anglais, américains, allemands, espagnols, italiens… – se sentaient saisis par une même curiosité qui les empêchait de parler. Ils se contentèrent de braquer leurs Rolleiflex ou leurs Speed-Graphic, prêts à photographier la momie quand celle-ci se révélerait à eux.

Clairembart se tourna vers ses compagnons et posa la main sur le cercueil.

— Allons-y, fit-il.

Sous les poussées conjuguées de Morane, de Reeves, de l'archéologue et de Jérôme, le couvercle du cercueil glissa de côté, puis bascula et, saluée par le crépitement des flashes, la momie apparut.

Son aspect était à la fois splendide et décevant. Le corps était complètement emmailloté par de fines bandelettes et, sur le visage, un masque d'or semblable à celui du premier sarcophage intérieur, était posé. Son expression apparaissait souriante et les yeux d'émail fin semblaient plonger leurs regards en quelque rêve éternel…

Usant de multiples précautions, le professeur Clairembart souleva le masque puis, à l'aide de fins ciseaux, il se mit à couper les bandelettes entourant la tête de la momie. Une à une, celles-ci tombèrent, et il fallut user d'un fin pinceau en poils de martre pour détacher les restes de tissus pourris. Le visage de la momie apparut alors, lisse et étrangement figé. Les lèvres étaient fripées et le nez s'était un peu affaissé, mais la forme générale demeurait pure et le front, doucement bombé et sur lequel la peau se tendait, comme vivante, se couronnait toujours d'une abondante chevelure noire, dans laquelle de petits bijoux d'or étaient agrafés.

— La Belle Africaine, murmura Reeves, la Belle Africaine…

Dans les traits de cette face arrachée soudain au passé, on retrouvait en effet, sans aucune erreur possible, ceux du tableau de Fosco Pondinas.

À nouveau, les lampes des reporters éclatèrent, fixant sur la plaque sensible cette image tirée du fond des eaux par des hommes acharnés à résoudre son mystère. À présent, ce mystère leur appartenait et Nefraït, la princesse fantôme, sortait de la légende pour entrer dans la grande galerie de l'Histoire.

Morane soupira. La momie allait terminer sa carrière derrière quelque vitrine du Musée d'Archéologie, et les visiteurs du dimanche viendraient l'admirer avec la curiosité malsaine des foules. Il regrettait presque d'être allé la tirer de sa prison sous-marine, de l'avoir soustraite à la paix totale des profondeurs. Au fond de lui-même, il regrettait surtout ces profondeurs, où l'aventure prenait un nouveau visage et où sans doute il avait connu les heures les plus exaltantes de son existence pourtant fertile en sensations de toutes sortes.

À présent, Clairembart incisait les bandelettes enveloppant le corps de la momie sous les bandelettes, la princesse était recouverte de l'« armure magique », consistant en une foule de

petits objets symboliques, en hématite ou en or. Les doigts et les orteils étaient enfermés dans de longs étuis d'or également. Quant au corps lui-même, desséché, carbonisé par les onguents et l'oxydation des sucs résineux, il ressemblait, dans sa maigreur excessive, à quelque sarment de bois sombre, poli et torturé par le temps.

En lui-même, Morane se sentait déçu par ce spectacle comme si la réalité, trop brusquement étalée, le frustrait d'un rêve. Dans le fond, la princesse Nefraït se révélait n'être plus que quelques os et un peu de chair desséchée que, seuls, le masque d'or et les amulettes sauvaient de l'anonymat.

L'atmosphère de la pièce rappelait à présent à Bob ces nuits de combat où, survolant les territoires ennemis, il se voyait entouré par les éclatements de la D.C.A., dont les obus s'allumaient dans les ténèbres comme des fleurs rouges. Les reporters mitraillaient littéralement la momie et ceux qui l'avaient découverte. En même temps, ils interrogeaient ces derniers, les assaillant de mille questions auxquelles ils tentaient de répondre avec autant de précision possible.

Clairembart fut bientôt le centre unique de ces manifestations bruyantes. Souriant, le teint rose, la barbiche en bataille, il faisait face aux journalistes, leur tenant tête, éludant certaines questions, répondant aux autres avec une maîtrise de vieil habitué de l'interview.

Frank Reeves, qui se tenait un peu à l'écart, toucha le bras de Bob et l'entraîna dans un coin de la pièce.

— Allons nous promener, dit-il. Le Professeur s'en tirera bien tout seul et puis, d'ailleurs, sa gloire fait pâlir la nôtre. Un peu d'air nous fera du bien.

Morane acquiesça.

— Tu as raison, Frank, dit-il, il fait étouffant ici…

*

* *

Bob Morane et Frank Reeves se retrouvèrent dans la rue presque déserte. Le soir tombait et, comme on était parvenu au bord de l'été, il faisait tiède.

Pendant de longs moments, les deux hommes marchèrent côte à côte, sans échanger un seul mot. Finalement, Morane tourna la tête vers Frank et, au moment où ils passaient sous un lampadaire électrique, il surprit une expression étrange sur le visage de son ami.

— À quoi songes-tu, Frank ?

L'Américain sursauta. Il haussa les épaules.

— À tout et à rien, répondit-il. Nous venons de tourner une nouvelle page de notre existence. Ne trouves-tu pas que cette aventure fut beaucoup trop courte ?

Morane eut un geste d'impuissance.

— Est-ce notre faute si nous avons trouvé la galère avec une facilité relative, et si monsieur Scapalensi s'est révélé n'être qu'un pirate amateur ? Aurais-tu souhaité que l'un de nous se soit fait dévorer par le requin ou ait péri sous le couteau des plongeurs arabes ?

Ces derniers mots semblèrent toucher profondément Frank Reeves, comme si soudain une réalité s'imposait à lui.

— Le requin, dit-il, les plongeurs arabes… C'est vrai qu'une fois de plus je te dois la vie, Bob. Sans toi, je demeurais à jamais au fond de la mer.

— Bah ! j'ai simplement ouvert le robinet de ta réserve d'air, et cela ne demande même pas une parole de reconnaissance !…

— Le robinet de ma réserve d'air ? Et l'Arabe, d'entre les mains duquel tu m'as tiré ? Et ton combat avec le requin ? Et quand, au risque de périr avec moi, tu m'as ramené à la surface ?

— Bah ! fit Bob avec un geste d'insouciance, rien ne dit que l'Arabe t'aurait tué. Il avait perdu son couteau, ne l'oublie pas. Quant au requin, il voulait peut-être batifoler, tout simplement. Il n'est pas certain non plus que tu n'aurais pas réussi à regagner la surface par tes propres moyens… Tout ce que j'ai fait, je m'entête à le dire, c'est ouvrir le robinet de ta réserve d'air…

Reeves savait qu'il était inutile d'insister, que Morane, quand il s'agissait de son propre courage, savait faire preuve d'une modestie

touchant à la mauvaise foi. Déjà, d'une voix un peu tendue, Bob continuait :

— D'ailleurs, toute cette histoire de galère engloutie et de momie perdue est terminée, et il est inutile d'y revenir.

Frank baissa la tête et dit, avec un profond accent de regret dans la voix :

— C'est vrai, Bob, il est inutile d'y revenir…

À nouveau, il y eut un long silence entre eux, puis Morane demanda encore :

— Que vas-tu faire à présent ?

L'Américain eut un geste vague, marquant une sorte d'impuissance devant l'avenir, une sorte de résignation même.

— Comment veux-tu que je le sache ? fit-il. Toi-même, sais-tu ce que tu feras demain ?

Bob ne répondit rien. Que lui-même ignorât ce qu'il allait faire, c'était là une chose toute naturelle. La suite de son existence était liée à trop d'impondérables pour qu'il pût la fixer de façon définitive. Mais que Frank Reeves, le richissime industriel, put parler de la sorte, cela le dépassait. Quand on possédait des usines, des autos et un compte en banque à faire pâlir d'envie Crésus lui-même, votre avenir était, en principe, tout tracé. Dans cet avenir, il devait y avoir des usines, des autos et des chèques à signer ou à encaisser. Mais, semblait-il, tous ces éléments étaient devenus étrangers à Frank Reeves. Pour commencer, pourquoi Frank ne regagnait-il pas les États-Unis, où ses affaires le rappelaient ? Pourquoi ne repartait-il pas ?

Depuis quelques instants, l'Américain se posait la même question, mais sans y trouver de réponse. Il ne savait pas pourquoi il prolongeait son séjour en Europe, pas plus qu'il ne savait pourquoi il avait voulu partir à tout prix à la recherche de la galère engloutie…

Chapitre XIII

Se penchant vers la lampe, Bob Morane se mit à lire le texte de la lettre qu'il tenait à la main et qui portait la marque d'un grand hebdomadaire américain :

À M. Robert Morane, Paris.

Monsieur,

À la suite des nombreux articles parus dans la presse mondiale au sujet de votre découverte d'un sarcophage égyptien au fond de la Méditerranée, nous serions vivement intéressés par la publication du récit de cette aventure, en exclusivité pour les États-Unis. À titre de droits, nous sommes en mesure de vous offrir la somme de 5.000 dollars, payables dès réception de votre texte… Pouvons-nous espérer que vous voudrez bien nous communiquer votre réponse par retour, afin que nous prenions aussitôt nos dispositions en vue d'une publication rapide. Sincèrement vôtre.

E. P. Felton (Publisher.)

Bob reposa la lettre sur son bureau et leva un visage rayonnant sur Frank Reeves et le professeur Clairembart, assis en face de lui.

— L'histoire de la galère engloutie devient une excellente affaire, dit-il. Avec les offres qui nous sont parvenues, de tous les coins du monde, nous allons réaliser des bénéfices appréciables. Bientôt, Frank, nous pourrons, maintenant que le schooner est revendu sans trop de pertes te rembourser le montant des frais engagés…

De la main, Frank Reeves eut un geste de protestation comme s'il voulait signifier qu'il était complètement superflu de revenir sur cette question d'argent.

— Nous parlerons de cela plus tard, si vous le voulez bien, dit-il. Pour l'instant, une seule chose compte, c'est que notre entreprise se révèle avoir été un succès complet, vous apportant, à vous, Professeur, la célébrité, et à toi, Bob, une notoriété plus grande encore que celle que t'ont valu tes avatars en Nouvelle-Guinée.

Morane se mit à rire.

— Fameuse réputation, dit-il. Un casse-cou, un chercheur d'aventures, voilà pour quoi l'on me fait passer alors que, dans le fond, je suis tout autre chose. Si j'aime l'aventure, c'est parce que, souvent, elle se teinte d'intense poésie parce qu'elle me donne l'occasion de me réaliser ou de découvrir certaines vérités qu'une vie statique ne me permettrait sans doute jamais d'atteindre. Un peu partout, dans le monde, il existe des gens qu'il faut connaître sous peine de n'avoir jamais une notion exacte de l'humain. Tel est sans doute le vrai sens de l'aventure : un contact plus étroit avec l'homme et, par conséquent, avec soi-même…

— Et moi qui pensais que vous aimiez l'aventure pour elle-même, Bob, glissa Clairembart.

— Vous vous trompiez, Professeur. Toute votre existence, vous avez roulé votre bosse à travers le monde, explorant les endroits les plus sauvages, et cela, bien souvent, au péril de votre vie. Pourtant, vous n'avez jamais été un aventurier, car l'aventure pour vous était seulement un moyen, non un but. Un moyen de parvenir aux vieilles pierres dont vous rêviez.

Le vieux savant sourit et, derrière ses épaisses lunettes, ses yeux s'éclairèrent comme ceux de quelque philosophe optimiste qui vient de se découvrir une nouvelle raison de vivre.

— Voilà qui est clair, dit-il. Vous, Bob, êtes parti à la recherche de la galère parce que cette recherche vous permettait de découvrir des vérités nouvelles, un monde nouveau, en un mot de vous enrichir. Moi, seul mon métier et, il faut l'avouer, ma passion d'archéologue, me guidaient. Mais vous, Frank, vous le businessman pour lequel chaque instant perdu se traduit par un ralentissement des affaires, qu'est-ce qui vous poussait ? Vous n'êtes pas poète, je pense, ni humaniste, comme notre ami Bob…

— En outre, quand je t'ai tiré de la jungle de Nouvelle-Guinée, intervint Bob, tu m'as certifié vouloir mener à jamais une vie paisible qu'est-ce qui te poussait à partir à la recherche de la galère au lieu de rentrer tout simplement aux États-Unis pour t'occuper de la bonne marche de tes usines ?

Frank Reeves ne répondit pas mais, en lui-même, il se demandait une fois de plus :

« Oui, qu'est-ce qui me poussait ? »

À cet instant, on sonna à la porte d'entrée de l'appartement. Morane sursauta et jeta un coup d'œil à la pendulette posée devant lui. Elle marquait huit heures du soir.

— Qui peut bien venir nous déranger à cette heure ? fit Morane. Je n'attends personne.

Il voulut se lever, mais Frank, se trouvant le plus rapproché de la porte, l'en empêcha.

— Je vais aller ouvrir, dit-il.

En quelques enjambées, l'Américain traversa le salon-bureau. Il pénétra dans le hall et ouvrit la porte d'entrée.

Ce fut comme s'il recevait soudain un coup de bélier en pleine poitrine. La princesse Nefraït était là, devant lui, bien vivante. Naturellement, elle ne portait pas de diadème et ses cheveux d'ébène étaient coiffés légèrement, selon la mode du jour. Elle était vêtue d'un petit tailleur gris, tout simple.

Comme projeté tout éveillé au sein d'un rêve, Frank admirait le fin visage ambré où les grands yeux noirs, long fendus, mettaient une lumière intense. C'était bien les traits de « La Belle Africaine », tels que Fosco Pondinas les avaient peints jadis. Cette fois, Reeves se croyait plongé en pleine fantasmagorie. Mais, d'une voix douce, l'apparition demandait, avec un léger accent étranger :

— Est-ce bien ici qu'habite monsieur Robert Morane ?

Reeves répondit seulement par un mouvement de tête affirmatif.

— Monsieur le professeur Clairembart est-il là ? s'enquit encore Nefraït.

Nouveau signe affirmatif de la part de Frank. Ensuite, comme il demeurait figé dans l'encadrement de la porte, la jeune fille demanda avec un fin sourire :

— Me permettrez-vous d'entrer ?

Frank retrouva aussitôt la parole. Il rougit, s'effaça et dit :

— Bien sûr, bien sûr…

Quand la jeune fille pénétra dans le salon-bureau, ce fut comme si la foudre venait d'y entrer avec elle. Le professeur Clairembart sursauta si violemment qu'il en perdit ses lunettes. Quant à Morane, il promena ses regards du tableau de Fosco Pondinas, pendu au mur en attendant le départ de Frank, à sa nouvelle venue, puis de celle-ci au tableau, l'air de se demander : « Les fantômes existeraient-ils ? »

Mais la jeune fille parlait, et cela tendait à prouver qu'elle n'appartenait pas à un autre monde.

— Lequel d'entre vous est le professeur Clairembart ?

Le vieux savant avait récupéré ses lunettes.

— C'est moi, dit-il.

La jeune fille lui tendit la main.

— Je suis enchantée de vous rencontrer, Professeur, dit-elle de sa voix calme. Mon nom est Carlotta Pondinas…

— La fille de Guiseppe ?

— Non, sa nièce. Mon oncle Guiseppe avait un frère.

— Euh ! enchanté ! fit Clairembart, qui n'était guère encore revenu tout à fait de sa surprise. Mais comment ?

— Comment je suis ici ? C'est bien simple. J'ai lu votre histoire dans les journaux, comment vous et vos amis étiez parvenus à retrouver les restes de la princesse Nefraït qui, s'il faut en croire mon oncle, serait mon ancêtre. J'ai décidé alors de venir vous visiter et j'ai quitté Rome à destination de Paris. À votre domicile, l'on m'a dit que je pourrais vous trouver ici, chez monsieur Morane. Et voilà…

Elle se tourna vers l'image de « La Belle Africaine ».

— C'est vrai que je lui ressemble, dit-elle :

— Vous ressemblez aussi à la princesse Nefraït, telle que j'ai trouvé ses traits gravés en Égypte et sur son sarcophage, affirma Clairembart.

Carlotta continuait à inspecter les traits du tableau.

— Croyez-vous que la princesse Nefraït soit réellement mon ancêtre, professeur, demanda-t-elle finalement, ou s'agit-il d'une

simple coïncidence ?

Clairembart haussa les épaules avec incertitude.

— L'hérédité nous réserve parfois de ces surprises, fit-il, et tout est possible. Si je m'en rapporte à la théorie des petits pois de Mendel…

Morane, qui était revenu de sa surprise initiale, interrompit tout à coup le vieil archéologue.

— Laissons là vos petits pois, Professeur. On ne parle pas cuisine avec une revenante. N'est-ce pas, Frank ?

Mais l'Américain ne répondit pas. Il gardait les yeux fixés sur la silhouette gracieuse de Carlotta et rien d'autre au monde, à part cette silhouette elle-même, ne semblait plus exister pour lui. Et, aussitôt, Morane sut pourquoi son ami s'était lancé à la recherche de la galère engloutie, et il acquit la certitude que Frank, lui aussi, en cet instant, le savait…

— Si nous buvions un doigt de porto pour fêter cette heureuse rencontre ? dit Clairembart. Je ne suis pas un usager des boissons spiritueuses, mais on n'a pas tous les jours l'occasion de fêter un événement comme celui-ci. En outre, le porto de Bob est excellent.

Quelques instants plus tard, Morane apportait une bouteille pansue et quatre verres, qu'il remplit aux trois-quarts.

— Buvons à la santé de la princesse Nefraït des temps modernes, dit-il en tendant un verre à la jeune fille…

Mais celle-ci semblait ne pas l'entendre. Elle souriait à quelqu'un, et Bob n'eut pas même besoin de chercher pour connaître le nom de ce quelqu'un. Reeves et Carlotta nageaient à présent dans la même béatitude et leurs esprits semblaient faire un long voyage dans le temps. Peut-être erraient-ils au bord du Nil, à l'époque des Pharaons, en ces lieux mêmes où le vaillant Octavius Pondinium avait rencontré la charmante Nefraït.

Bob se tourna vers Clairembart.

— Si vous voulez mon avis, Professeur, dit-il, nous serons obligés de boire strictement entre nous. Notre ami Frank et la princesse semblent ne plus appartenir à notre monde.

Pendant un long moment, le vieil archéologue considéra à son tour Frank et Carlotta, comme s'il voulait trouver une explication

scientifique à leur attitude, au sentiment qui leur permettait d'échapper ainsi à toute contingence matérielle.

Finalement, comme découragé par ce qu'il voyait, il se retourna vers Bob pour dire :

— Sans doute est-ce cela, la Quatrième Dimension…

*

* *

Trois mois avaient passé depuis la venue de Carlotta Pondinas, et Frank Reeves n'était toujours pas retourné aux États-Unis.

C'était pourtant bien lui qui, ce matin-là, se dressait sur la coupée du splendide « Constellation » d'Air France qui, dans quelques minutes, devait s'envoler à destination de New York. C'était bien notre ami Frank, en effet, mais il ne partait pas seul. À ses côtés, Carlotta Pondinas se tenait toute droite et radieuse au point qu'il était inutile de regarder sa main ornée d'une alliance pour savoir qu'elle était devenue Madame Reeves devant Dieu et devant les hommes.

Au bord de la piste d'envol, Bob Morane et le professeur Clairembart avaient les yeux fixés sur l'appareil qui, bientôt, emporterait leurs amis vers l'Amérique.

« Allons, songeait Morane, il était dit que tout devait finir comme dans les romans. Cela commence par un achat de tableau à l'Hôtel Drouot pour se terminer par un mariage. Si quelque matérialiste se risque un jour à me dire que la vie ne comporte aucun élément romanesque, je le fais empaler tout vif…»

En lui-même, Bob se sentait peiné par le départ de Frank mais il se gardait bien d'en rien laisser paraître.

Là-bas, le steward du « Constellation » priait Frank et Carlotta d'entrer à l'intérieur de l'appareil. Après un signe de la main, ceux-ci obéirent. Ensuite, la coupée fut enlevée et les quatre moteurs se mirent à tourner rapidement, en vrombissant comme de grosses mouches furieuses. Les cales furent ôtées et l'avion commença à rouler sur la piste cimentée. Il prit de la vitesse et, là-bas, tout au bout de l'aire, il commença à s'élever pour bondir au-dessus des

toits des hangars. Bientôt, il ne fut plus qu'un petit point à l'horizon, un petit point qui disparut presque aussitôt, comme écrasé par les nuages.

Morane soupira.

— Allons, Professeur, dit-il, nous voilà seuls à présent. Est-ce que, par hasard, vous ne connaîtriez pas quelque autre nef engloutie, ou bien une ville atlante perdue sous les flots ? Cela me ferait plaisir de me replonger un peu dans le domaine des poissons.

Mais Bob, à sa grande surprise, ne reçut pas de réponse. Il se tourna alors vers Clairembart et trouva celui-ci penché sur un petit cahier à couverture noire qu'il venait sans doute de tirer de sa poche. Morane y discerna des reproductions d'hiéroglyphes avec, en regard, de brèves annotations… Sans paraître s'apercevoir le moins du monde de la présence de son compagnon, le vieil archéologue tira un court crayon de son gousset et se mit à couvrir les pages du carnet de nouveaux griffonnages.

Morane haussa les épaules et, à nouveau, soupira.

« Allons, songea-t-il, dans toute cette affaire, c'est moi qui suis le moins bien partagé. Frank a trouvé une charmante épouse et le professeur de passionnants hiéroglyphes. Quant à moi, il me reste seulement des souvenirs… Il faudra absolument que je découvre un pays lointain où il y aurait encore d'horribles trafiquants d'esclaves à châtier… À moins que je n'aille me faire couper et réduire la tête chez les Indiens jivaros…»

FIN

LA CONQUÊTE DES FONDS SOUS-MARINS

Depuis la plus haute antiquité, l'homme, attiré par les mystères et les richesses de la mer, tenta d'en explorer les profondeurs. Mais, pour cela, les moyens lui manquaient, car il devait vaincre l'asphyxie.

PERFORMANCES ANTIQUES

Au début, la plongée fut utilisée dans des buts purement militaires. Selon Hérodote, un certain Scyllias de Scioné et sa fille auraient parcouru une lieue et demie sous l'eau pour aller couper les amarres de la flotte de Xerxès qui se préparait à combattre celle des Grecs au cap Artemision. Cet exploit n'a rien d'impossible si l'on considère que les deux plongeurs se servaient sans doute de roseaux pour venir respirer à la surface.

Mais les anciens semblent cependant avoir connu des appareils respiratoires plus perfectionnés que ce roseau, version primitive du « tube » de nos plongeurs modernes. Ainsi, Alexandre le Grand, s'il faut en croire la légende, serait « descendu » dans la mer grâce à une cloche de verre. Cela lui aurait permis de contempler différents monstres marins dont l'un était si grand qu'il défila pendant quatre jours et quatre nuits devant les yeux du célèbre conquérant grec. Pourtant, cette plongée fantasmagorique est considérée en général comme une fable inventa par les historiographes d'Alexandre.

Les Romains avaient eux aussi leurs nageurs de combat, nommés « urinatores ». Ces « hommes-grenouilles » antiques étaient chargés de porter des vivres aux villes assiégées en nageant sous l'eau. Ils transmettaient également les ordres écrits sur des feuilles de plomb et détruisaient les défenses adverses. Mais les ennemis des Romains, pour tenir en échec ces guerriers sous-marins, immergeaient des filets garnis de clochettes, ou encore, pour blesser les plongeurs, faisaient tourner dans l'eau de grandes pièces de bois garnies de pointes d'acier.

Selon l'auteur militaire latin Flavius Vegetius Renatus, ces « urinatores » auraient été équipés d'une cagoule surmontée par un tuyau souple permettant d'aspirer l'air de la surface. Parfois même, il est fait mention d'un sac en baudruche formant réserve. Ainsi, les

bouteilles d'air comprimé de nos modernes scaphandres autonomes étaient préfigurées depuis des siècles.

De son côté, Jal, dans son Archéologie Navale, écrit au sujet des « urinatores » : « Ils demeuraient fort longtemps sous l'eau où ils entraient d'ordinaire la bouche pleine d'une gorgée d'huile qu'ils rejetaient goutte à goutte. Cette huile servait à modifier la densité de l'eau de mer et à donner ainsi une vision plus aiguë au plongeur.

À l'époque des Croisades, les Arabes employèrent des nageurs munis d'outres remplies d'air pour envoyer des messages à la garnison de Saint Jean d'Acre assiégée par les Croisés.

Il n'est pas douteux que les anciens plongeurs, à l'instar des pêcheurs de perles et d'éponges, pouvaient atteindre des fonds de vingt mètres ou, peut-être, quarante, et y séjourner durant deux minutes. Aujourd'hui, le record d'immersion, fait à faible profondeur et dans une immobilité complète, est de 4 minutes 45 secondes.

Jusqu'au dix-neuvième siècle, la conquête des profondeurs n'avança qu'à pas comptés. En 1819, l'Allemand Augustus Siebe inventa son premier scaphandre, composé d'un casque métallique fixé à une tunique coupée à la taille. L'air était envoyé à l'aide d'une pompe et s'échappait par le bas de la tunique. Plus tard, Siebe perfectionna encore son appareil en le dotant d'un costume complet et d'un casque muni de valves. Ce scaphandre, qui marquait une réelle évolution sur tout ce qui avait été créé jusqu'alors, fut adopté par la Marine française et la Marine anglaise.

DES BULLES DANS LE SANG ?

Malgré ce grand pas en avant, la victoire de l'homme sur les profondeurs n'était cependant pas complète. On avait remarqué que, lors de la remontée, les plongeurs étaient frappés d'un étrange mal allant des simples douleurs musculaires à la mort en passant par tous les désordres du système nerveux. Déjà, ce mal avait été étudié sur les ouvriers travaillant dans des caissons pneumatiques immergés. On le nomma donc « mal des caissons ».

Ce fut le physiologiste français Paul Bert qui trouva une explication scientifique à ce phénomène. Il découvrit que quand le corps humain est soumis à une certaine pression, l'azote contenu dans l'air se dissout dans le sang. Lorsque cette pression diminue trop brusquement, l'azote se condense en bulles qui emplissent les vaisseaux sanguins. Lorsque ces bulles atteignent le cœur ou le cerveau, elles y provoquent des troubles pouvant entraîner la folie, la cécité, la paralysie ou la mort. Sur les données de Paul Bert, l'Anglais Haldane imagina donc la méthode de remontée dite de « décompression par paliers », méthode consistant à obliger le scaphandrier à s'arrêter à plusieurs reprises et pendant un laps de temps déterminé, avant de regagner la surface. Cette décompression lente permet à l'azote contenu dans le sang de se résorber.

Arrivé à ce point de perfectionnement, la technique se devait encore d'affranchir le plongeur de sa dépendance envers le monde aérien. Il fallait supprimer l'encombrant tuyau de caoutchouc, le casque et les lourdes semelles de plomb, en un mot rendre à l'homme son autonomie.

Déjà, Rouquayrol et Denayrouze avaient substitué dans leur nouvelle version du scaphandre de Siebe, un réservoir d'air placé

sur le dos du plongeur à la pompe refoulante actionnée de la surface.

LE FAUX POUMON

En 1915, Sir Robert H. Davis, en créant son « Submarine escape apparatus », appareil de sauvetage pour l'équipage des sous-marins, ouvrit une ère nouvelle aux conquérants des profondeurs marines. Cette fois, il n'y avait plus de casque, ni d'habit, ni de chaussures plombées ; mais seulement une bouteille d'oxygène comprimé à haute pression, d'un sac de caoutchouc, d'un embout destiné à être serré entre les dents et d'une cartouche épurante. L'air vicié, avant de revenir dans le sac, appelé « faux poumon », était purifié, ce qui faisait que l'appareil fonctionnait « à circuit fermé », le même gaz servant toujours à la consommation.

À vrai dire, l'appareil de Davis n'était pas, à proprement parler, un appareil de plongée, mais plutôt un appareil de remontée. Les membres de l'équipage du sous-marin sinistré s'échappaient par un sas de la coque échouée et remontaient vers la surface, où un bateau les recueillait.

Ce fut le commandant Le Prieur qui créa le premier scaphandre autonome de plongée « à circuit ouvert », dont le but était de permettre aux hommes d'explorer les fonds sous-marins plutôt que de leur échapper.

En 1905, alors qu'il servait comme midship à bord du « Dupetit-Thouars », dans les mers de Chine, Le Prieur fut obligé de descendre en scaphandre à casque afin de visiter une épave. Deux ans plus tard, il lui fallut plonger à nouveau afin de dégager l'hélice du « D'Entrecasteaux », sur lequel il était embarqué. Ces deux expériences le firent rêver d'un appareil plus simple, grâce auquel des plongées libres seraient permises.

PERFECTIONNEMENT ET « PATTES DE CANARD »

Dans son appareil « à circuit ouvert », l'air vicié n'était plus, comme dans le « Submarine escape apparatus », épuré par une cartouche au fonctionnement précaire. Une fois consommé, il s'échappait au contraire par les bords du masque. De cette façon, le plongeur ne courait plus le risque d'être intoxiqué par le gaz carbonique. En outre, le nouveau scaphandre autonome n'utilisait plus l'oxygène, dangereux aux fortes pressions, mais de l'air comprimé. Le seul défaut de l'appareil Le Prieur était de débiter l'air continuellement, ce qui provoquait un certain gaspillage abrégeant de façon notable la durée de plongée. Cette durée était d'une vingtaine de minutes à huit mètres et d'un quart d'heure seulement à douze mètres. Néanmoins, un grand pas dans le domaine de la sécurité était accompli. En 1934, Le Prieur, aidé par Jean Painlevé et l'actrice Suzet Maïs, ces deux autres pionniers de la plongée libre, réalisaient le premier film sous-marin en couleurs et, en 1935, en créant les palmes en caoutchouc aujourd'hui familières à tous, le commandant de Corlieu complétait l'équipement de l'explorateur sous-marin.

Jusqu'en 1943, les ébats des scaphandriers autonomes demeurèrent cependant fort limités. Jamais, les plongeurs ne dépassaient une profondeur de douze mètres et la remontée, basée sur la stricte observance de la pratique des paliers de décompression, était encore fort lente.

Pourtant, en juillet 1943, Georges Comheines plongeait au large de Marseille, à une profondeur de cinquante-trois mètres et en remontait en deux minutes. Il utilisait un appareil de son invention apportant une amélioration à celui de Le Prieur. Cette amélioration consistait dans le fait que l'air comprimé n'était plus débité

continuellement mais seulement à chaque aspiration du plongeur. Cette libération du gaz « à la demande » augmentait de façon notable la durée de plongée.

En octobre 1943, toujours devant Marseille, Frédéric Dumas atteignait une profondeur de soixante-deux mètres et en remontait également en deux minutes. Il usait, lui, de l'appareil créé par le commandant Jacques-Yves Cousteau et l'ingénieur Gagnan, version simplifiée de celui de Comheines.

Cette fois, le branle était donné. Les plongeurs possédaient un scaphandre leur permettant d'atteindre sans danger de grandes profondeurs. Une nouvelle branche de l'activité humaine naissait : celle l'exploration sous-marine. Dès 1944, la Marine française créait le « Groupe des Recherches Sous-Marines » dont la direction fut confiée au commandant Cousteau et au capitaine de corvette Philippe Tailliez.

Déjà, dès le début de la guerre, les nations combattantes avaient songé à former des groupes de combat semblables à ceux des « Urinatores » romains. Les « nuatatori » italiens forcèrent les défenses de Gibraltar, d'Alexandrie et d'Alger, et endommagèrent des cuirassés anglais et coulèrent des pétroliers et des cargos. Les nageurs japonais, par leur action, décidèrent de la prise de Hong-Kong. Quant aux « frogmen » anglais, ils s'illustrèrent en Normandie, sur le Rhin et sur l'Oder.

Pourtant, si, ne libérant aucune bulle d'air révélatrice, les scaphandres à « circuit fermé » employés en général par ces guerriers aquatiques assuraient la discrétion des opérations, ils présentaient un inconvénient grave : l'intoxication toujours possible du plongeur, même à des profondeurs relativement faibles, par l'oxygène sous pression. Pour cette raison, les Anglais durent limiter à des fonds de huit mètres le champ d'action de leurs hommes-grenouilles.

De nos jours, le scaphandre autonome du type Cousteau-Gagnan marque donc une évolution réelle sur les autres appareils utilisé jusqu'alors, puisqu'il permet des plongées à soixante, quatre-vingt-dix mètres de profondeur, et même au-delà. Si après un séjour plus ou moins long à ces grandes profondeurs, les paliers de

décompression doivent encore être respectés lors de la remontée, ils peuvent cependant, suivant l'entraînement du plongeur, être appréciablement écourtés.

SCAPHANDRES ET « PIEDS DE PLOMB »

Il serait intéressant ici de comparer le scaphandre Cousteau-Gagnan avec ceux en usage avant lui. Les scaphandres à casques, élu type Siebe ou Denayrouze sont des appareils compliqués, lourds, nécessitant un entraînement poussé de la part du plongeur, l'aide d'un personnel exercé et un matériel coûteux. Revêtu de tricots de laines, de l'« habit » caoutchouté et de la chape de bronze se boulonnant sur les épaules et nommé « pèlerine », chaussé de lourds brodequins plombés et coiffé de l'énorme casque à hublots, l'homme est moins que jamais semblable à un poisson… En outre, pour explorer l'étendue sous-marine, il lui faut posséder une technique particulière. Il doit régler avec soin le volume d'air contenu dans l'habit. Si l'on chasse cet air, on descend. Si on le laisse s'accumuler, on remonte. Pour jouer à ce petit jeu, on manœuvre une soupape située à l'intérieur du casque, à l'aide de la tête.

Ces différentes pratiques comportent certains dangers, dont le plus redoutable est le « coup de ventouse », nommé « squeeze » par les Anglo-Saxons.

En anglais, « squeeze » signifie « écrasement ». Aucune expression n'est plus juste. Lorsque la pression de l'air à l'intérieur de l'habit devient trop faible pour équilibrer la pression extérieure de l'eau, la combinaison caoutchoutée se plaque au corps, le casque et la pèlerine pèsent soudain lourdement sur les épaules du scaphandrier. Celui-ci s'enfonce aussitôt. Dans le casque, une dépression se forme, le rendant semblable à une énorme ventouse. Tout le sang est aspiré vers la tête. Les poumons se vident de leur air. Le casque et la pèlerine, devenus soudain plus lourds, peuvent briser des côtes ou les vertèbres cervicales. En général, un accident de cette sorte se produit lorsqu'un scaphandrier doit descendre trop

rapidement, ou quand il fait une chute du haut d'un rocher ou du pont d'une épave.

Si l'on s'imagine que le scaphandre à casque, avec sa corde de sécurité, présente relativement peu de risques, que l'on se détrompe donc. Le métier de scaphandrier est un métier dangereux et, chaque année, des accidents mortels se produisent.

COMME UN POISSON DANS L'EAU

Auprès de ce scaphandrier, le plongeur autonome jouit de garanties bien plus grandes. Il n'est pas l'esclave d'un matériel lourd et encombrant et peut s'équiper sans aucune aide. Son appareil du type Cousteau-Gagnan lui donne en outre la possibilité de devenir poisson dans le domaine des poissons.

Pour bien illustrer l'aisance dont jouit le plongeur autonome, il paraît intéressant de citer le récit fait par le commandant Cousteau lui-même, de sa première plongée réalisée avec l'aide du nouvel appareil à circuit ouvert.

« Par un matin de juin 1943, écrit Cousteau, je me rendis à la gare de Bandol pour y prendre livraison d'une caisse expédiée de Paris. Elle contenait le résultat d'années de luttes et de rêves : un poumon de plongée automatique conçu par Émile Gagnan et moi-même. À toute allure je revins à la Villa où mes camarades de plongée, Philippe Cailliez et Frédéric Dumas m'attendaient. Jamais enfant ne déballa cadeau de Noël avec autant d'excitation. Si ce premier « poumon d'eau » fonctionnait, c'était la révolution de la plongée.

« Il y avait, dans la caisse un appareil composé de trois cylindres d'air comprimé reliés à un détendeur régulateur de la taille d'un réveil. Les bouteilles étaient chargées à cent cinquante kilos. Du régulateur partaient deux tuyaux qui aboutissaient à une embouchure. L'équipement au dos, un masque étanche protégeant les yeux et le nez, aux pieds des palmes de caoutchouc, nous nous proposions de voltiger gracieusement dans les profondeurs de la mer.

« En hâte, nous nous rendîmes à une calanque abritée qui dissimulerait notre activité aux baigneurs curieux et aux troupes d'occupation. J'avais beaucoup de mal à contenir ma hâte. Dumas,

le meilleur plongeur de France, resterait sur le bord, prêt, si besoin en était, à se lancer à mon aide. Ma femme Simone prendrait l'eau munie du tube recourbé et du masque classique des plongeurs sans respirateur, et me surveillerait. Si elle signalait le moindre incident, Dumas me repêcherait jusqu'à vingt mètre de fond.

« Je me harnachai. Le détendeur affleurait ma nuque. Les tuyaux passaient de chaque côté de ma tête. Je crachai sur la glace de mon masque de sécurité et le rinçai dans la mer de façon à ce qu'il ne s'y formât pas de buée. J'appliquai son bord de caoutchouc souple sur mon front et ma joue ; j'introduisis l'embouchure sous mes lèvres et la saisis entre mes dents. Tremblant sous les quinze ou vingt kilos de l'engin, j'entrai dans la mer avec la grâce de Charlot.

« Je m'étendis dans l'eau fraîche afin de vérifier mon accord avec ce vieil Archimède. Dumas me le confirma en m'attachant sept livres de plomb à la ceinture. Doucement, je reposai sur le fond de sable. Un air doux et léger me parvenait avec un petit sifflement quand j'inspirais, un faible gargouillement de bulles quand j'expirais. Le régulateur s'ajustait automatiquement à mes besoins.

« Les bras ballants, je pédalais sur mes palmes. Au comble de l'excitation, je gagnai le large et plongeai plus avant.

« Fasciné, je suivais des yeux les bulles qui s'échappaient de la soupape. Elles montaient et s'enflaient en gagnant des zones de pression moindre, curieusement aplaties en champignon par leur dur effort contre le milieu ambiant. Je compris l'importance que les bulles auraient pour nous par la suite : aussi longtemps que, d'en haut, on les verrait s'échapper, on saurait que tout allait bien. Au cas contraire, elles ronronnaient à mes oreilles et me tenaient compagnie. Je me sentais moins seul.

« Oui, de ce jour allaient dater des dizaines de kilomètres de randonnées à travers des paysages que nul homme n'avait jamais contemplés. Libres, légers, nous sentirions dans notre chair ce que ressentaient les poissons sur leurs écailles.

« Je fis subir à mes « branchies » les manœuvres les plus baroques : loopings, tonneaux, vrilles… Délivré de la gravité, je volais dans l'espace. Sans utiliser mes bras, j'atteignais une vitesse de deux nœuds. Fonçant vers le haut, je rattrapai mes propres

bulles ; puis je descendis à vingt mètres. Nous étions déjà parvenus maintes fois à cette profondeur ; mais, au-delà, nous ne savions plus rien. Jusqu'où, sans respirateur, allait nous entraîner cet étrange appareil.

RECORDS DANGEREUX

On connaît aujourd'hui la réponse à cette question que, aussitôt après son premier essai, Yves Cousteau se posait. Les plongeurs usant du nouveau scaphandre autonome ont atteint des profondeurs légèrement supérieures à cent mètres. Au-delà, un danger guette l'homme « l'ivresse des grandes profondeurs ». C'est une sorte d'euphorie, de torpeur qui pousse le plongeur à s'abandonner, à se livrer volontairement à l'asphyxie. En 1917, le premier maître Fargues, au cours d'une descente expérimentale, fut victime de cette ivresse des grandes profondeurs. Pendant sa plongée, il avait apposé sa signature sur des ardoises attachées tous les cinq mètres à un filin. La dernière marque fut faite à une profondeur de cent trente-deux mètres. Quand Fargues remonta, il était évanoui et on ne parvint pas à le ranimer.

Ce danger, couru également par les scaphandres porteurs de casques, peut être atténué par l'emploi d'un mélange respiratoire dans lequel l'azote serait remplacé par un autre gaz. C'est en effet cet azote qui, en vertu de ses propriétés anesthésiantes, provoque, en se comprimant, l'évanouissement du plongeur. Pour les descentes à grandes profondeurs, les Américains emploient donc un mélange d'oxygène et d'hélium. Grâce à ce mélange, Jack Brown put faire une descente à cent soixante-cinq mètres, dans un caisson hydropneumatique. En 1948, William Bollard revêtu d'un scaphandre à casque, parvenait, lui, à cent soixante-trois mètres. Ces mélanges, en raison des grandes précautions d'emploi qu'ils nécessitent, peuvent difficilement être employés pour les scaphandres autonomes. Il semble donc que, pour l'instant, la limite de plongée libre, pour un plongeur très entraîné, soit de cent mètres environ.

CAUCHEMAR

Il faut évidemment toujours compter, en plongée autonome comme en plongée avec casque, avec l'accident qui, sans gravité sur terre peut, au fond de l'eau entraîner la mort. Dumas ainsi que le rapporte le commandant Cousteau, faillit un jour, en explorant l'épave du « Dalton », périr ainsi sans gloire. « Il avait voulu descendre tout seul un jour de mistral, rapporte Cousteau, et il s'apprêtait à filmer une séquence, lorsqu'il se sentit subitement retenu en arrière incapable de faire un mouvement… N'arrivant pas à se retourner, et ne pouvant voir derrière lui à cause de ses lunettes sous-marines, qui limitaient son champ de visibilité, il se décida, le cœur battant, à tâter de la main derrière son dos… Il la ramena presque aussitôt en étouffant un cri de douleur. Son tuyau respiratoire gauche s'était entortillé dans une canalisation entièrement couverte de « dents de chien »… C'était un miracle qu'elles ne l'aient pas encore coupé, entraînant la noyade quasi automatique de Dumas, et c'était ce qu'il risquait au moindre geste pour essayer de se dégager. Courageusement, Dumas saisit la canalisation hérissée de lames de rasoir, afin de l'isoler de son tuyau respiratoire et, lentement, commença à se libérer.

— Ça ne me prit que quelques minutes, dit-il à son retour, mais j'avais l'impression de vivre un cauchemar interminable…

« Sa main, tailladée de toutes parts, n'était plus qu'une grande plaie sanguinolente.

« Dès ce jour, nous nous fîmes une règle de ne jamais plus plonger qu'à deux. Ce fut le commencement des descentes en équipe, l'essence même du travail aux « branchies ».

Laissons encore le commandant Cousteau nous conter comment lui et son équipe firent connaissance avec « l'ivresse des

profondeurs », expérience au cours de laquelle Fargues perdit d'ailleurs la vie.

« Un point continuait à nous tourmenter : l'ivresse des profondeurs. C'était un défi pour nous. L'été 1947, nous commençâmes donc une série de descentes extra-profondes.

« Je dois spécifier ici que nous ne cherchions pas à battre des records qui furent pourtant battus. Nous nous sommes toujours dit que l'essentiel était de revenir vivants. Même Dumas, le plus hardi d'entre nous, n'est pas un casse-cou. Nous sommes descendus plus bas parce que c'était le seul moyen d'en apprendre plus long, et pour étudier les réactions individuelles au travail effectué à ces profondeurs. Toutes les précautions furent prises, et l'on se fixa une limite de cent mètres. Aucun plongeur autonome n'était encore jamais allé au-delà des soixante mètres de Dumas.

« Les plongées furent mesurées à l'aide d'une lourde sonde pendue aux flancs de l'« Elie-Monnier », notre bateau d'essais. Tous les cinq mètres, le long du filin, des plaques blanches. Les plongeurs emportaient des crayons indélébiles pour signer sur la plaque la plus lointaine qu'ils pourraient atteindre et décrire brièvement leurs sensations.

« Pour économiser leur énergie et l'air, les plongeurs descendirent sans mouvement, aidés de saumons de ferraille de cinq kilos. Quand un homme atteignait la profondeur visée, ou le maximum qu'il puisse supporter, il signait, lâchait son lest et regrimpait le long du filin. Au retour, il s'arrêtait un certain temps à sept mètres et à trois mètres pour une brève décompression et éviter le mal des caissons.

« J'étais en bonne condition physique pour l'essai, bien entraîné par un printemps en mer. J'entrai, muni de ma gueuse. Je descendis très vite, le bras droit en cercle autour du filin sonde. Le ronronnement du générateur Diesel de l'« Elie-Monnier » m'oppressait, tandis que je m'insérais entre des couches de plus en plus comprimées. Le soleil d'un midi de juillet fit place au crépuscule. J'étais seul avec la corde blanche et sa perspective monotone de pancartes.

« À soixante-dix mètres, je perçus la saveur métallique de l'azote comprimé, et fus instantanément et brutalement saisi par l'ivresse. Je crispai ma main sur la corde et m'arrêtai. J'avais l'esprit empli de pensées saugrenues et burlesques. Je tentai de fixer mon esprit sur le réel, j'essayai de déterminer la couleur de l'eau qui m'entourait. J'hésitais entre bleu marine, outre mer ou bleu de Prusse. Le débat ne se résolut pas. Le seul fait qui m'apparut fut que cette chambre bleue n'avait ni plafond ni plancher. Le ronron éloigné du Diesel s'enflait en une pulsation géante : le battement du cœur du monde.

« Je saisis le crayon et écrivis : « l'azote a un goût infect ». Je ne me rendais pas compte que je tenais le crayon, et des cauchemars enfantins m'envahirent. Stupide, j'accrochai la corde. Debout à mes côtés, un homme très digne, mon second moi, souriait avec un calme sardonique devant ce plongeur en détresse. Les secondes passaient ; il prit le commandement et m'ordonna de descendre.

« Lentement, dans des visions intenses, je descendis. Vers les quatre-vingt-dix mètres, l'eau prit un éclat extraterrestre. Je passais de la nuit à l'aube. C'était la lumière reflétée par le fond. Au-dessous de moi, je vis le plomb de sonde à sept mètres du sol. Je m'arrêtai à l'avant-dernière planche, regardai la dernière, rassemblai toutes mes forces pour apprécier la situation sans me leurrer.

« Enfin, je gagnai la dernière, par quatre-vingt-dix-neuf mètres de fond. Je remplis lentement mes poumons et signai la planche. Je ne pus écrire ce que j'éprouvais. J'étais le recordman de plongée. Dans mon cerveau coupé en deux, la satisfaction se mêlait à un mépris ironique de moi-même.

« Lâchant mon lest, je jaillis comme un ressort. À quatre-vingts mètres, l'ivresse disparut d'un coup, totalement. De nouveau, j'étais un homme, léger et dur. À grande vitesse, je traversai la zone crépusculaire. Là-haut, la lumière jouait en bulles de platine, en prismes dansants. Impossible de ne pas penser à une envolée vers le ciel.

VERS LES PROFONDEURS

« Avec l'automne, nous fîmes une autre série de plongées pour tenter de descendre encore plus bas avec un filin de sécurité à la ceinture. Le maître plongeur Maurice Fargues passa le premier sur le pont, nous recevions le rassurant message conventionnel : « Tout va bien…». Soudain, plus de signal. L'angoisse nous saisit aussitôt. Jean Pinard plongea immédiatement. Nous halâmes Fargues jusqu'à cinquante mètres. Pinard aperçut un corps inerte et constata avec horreur que l'embouchure de Fargues pendait sur sa poitrine.

« Douze heures durant, nous tentâmes de le ranimer, mais il était mort. L'ivresse des profondeurs lui avait arraché son tube d'air. Quand nous retirâmes la sonde, nous trouvâmes son nom marqué à cent trente-deux mètres. Fargues perdit la vie trente mètres au-dessous de nos incursions les plus profondes, plus bas que n'ont jamais été les plongeurs en scaphandre alimenté à l'air ».

La mort de Fargues devait ouvrir des horizons nouveaux. On réalisa à la suite des essais que cent mètres est la limite de plongée pour les hommes munis de scaphandres autonomes à air comprimé.

« Les amateurs, continue le commandant Cousteau, peuvent être entraînés en quelques jours à atteindre trente et quarante mètres ; et là, les professionnels, s'ils respectent les tables de décompression, peuvent faire presque tous les durs travaux. Dans la zone suivante, jusqu'à soixante-dix mètres, des plongeurs entraînés sont capables de fournir un petit travail et d'accomplir de brèves explorations s'ils se conforment à de strictes règles de sécurité. Plus bas, c'est le domaine de l'ivresse. Seuls, d'habiles hommes-poissons peuvent y faire une brève reconnaissance ».

Ainsi, doucement, l'homme, après avoir conquis la terre, puis la stratosphère, s'ouvre un chemin tâtonnant vers les profondeurs de la mer, cette grande inconnue.

[1] Voir : La Vallée Infernale.

[2] Dans la nuit du 31 décembre 1952 au 1er janvier 1953, le plongeur Jean Delmas, de l'expédition Cousteau, remontait d'une épave coulée voilà vingt-deux siècles au large de l'Île Riou, une amphore bouchée. Quand celle-ci fut ouverte, on s'aperçut qu'elle était encore pleine de vin. Du vin vieux de plus de deux mille ans. Le commandant Cousteau voulut le goûter, mais il s'était transformé en vinaigre. Pourtant, il n'avait aucun goût de sel et pas une seule goutte d'eau de mer ne s'était infiltrée dans l'amphore. Il est donc possible qu'un vin résineux se soit conservé à travers les siècles jusqu'à nos jours.